

COURS DE LITTÉRATURE

PAR

FÉLIX HÉMON
INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS

XXI

Mme DE STAËL

LIBRAIRIE
CH. DELAGRAVE
15 RUE SOUFFLOT 15
PARIS

COURS

DE

LITTÉRATURE

XXI. MME DE STAËL

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.



COURS
DE
LITTÉRATURE

PAR

FÉLIX HÉMON
INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS

XXI

Mme DE STAËL



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

MADAME DE STAËL

(1766-1817)

I

La jeunesse de Mme de Staël avant la Révolution. — Les « Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau ». — Rousseau et Mme de Staël.

C'est à Paris, le 22 avril 1766, que naquit Germaine Necker, fille de parents suisses, et qui devait épouser un ambassadeur suédois. Son père, le banquier génevois Necker, était destiné à être deux fois ministre en France, tour à tour glorifié et honni; sa mère, la belle Vaudoise Suzanne Curchod, qui avait failli épouser l'historien anglais Gibbon, avait réalisé son ambition d'avoir un des salons de Paris les plus fréquentés par les hommes de lettres à la mode. L'abbé Galiani décrit ainsi, ou plutôt revoit, de Naples (4 août 1770), un des « vendredis » de Mme Necker :

Je m'assieds à vos pieds. Thomas en souffre tout bas; Morellet en enrage tout haut; Grimm, Suard, en rient de bon cœur, et mon cher comte de Creutz ne s'en aperçoit pas. Marmontel trouve l'exemple digne d'être imité, et vous, Madame, vous faites combattre deux de vos plus belles vertus, la pudeur et la politesse, et, dans cette souffrance, vous trouvez que je suis un petit monstre plus embarrassant qu'odieux.

On annonce qu'on a servi. Nous sortons. Les autres font gras, moi je fais maigre; je mange beaucoup de cette morue verte d'Ecosse, que j'aime fort; je me donne une indigestion, tout en admirant l'adresse de l'abbé Morellet à couper un dindonneau. On sort de table, on est au café, tous parlent à la fois. L'abbé Raynal convient avec moi que Boston et l'Amérique anglaise sont à jamais séparés d'avec l'Angleterre; et, dans le même moment, Creutz et Marmontel conviennent que Grétry est le Pergolèse de la France; M. Necker trouve tout cela bon, baisse la tête, et s'en va.

Voici le même salon vu par une Française, Mme Rilliet, autrefois Mlle Huber, auteur de notes curieuses sur *l'Enfance de Mme de Staël :*

Nous entrâmes dans le salon. *A côté du fauteuil de Mme Necker était un petit tabouret de bois où s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite.* A peine eut-elle pris sa place accoutumée, que trois ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec le plus tendre intérêt : l'un d'eux, qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes, où il les retint longtemps, et se mit à faire la conversation avec elle, comme si elle avait eu vingt-cinq ans. Cet homme était l'abbé Raynal ; les autres étaient Thomas, Marmontel, le baron de Grimm, le marquis de Pesay.

On se mit à table. *Il fallait voir comme Mlle Necker écoutait...*

Après le dîner, il vint beaucoup de monde. Chacun, en s'approchant de Mme Necker, disait un mot à sa fille, lui faisant un compliment ou une plaisanterie... Elle répondait à tout avec aisance et avec grâce ; on se plaisait à l'attaquer, à l'embarrasser, à exciter cette petite imagination déjà si brillante. *Les hommes les plus marquants par leur esprit étaient ceux qui s'attachaient le plus à la faire parler (Buffon était de ceux-là).* Ils lui demandaient compte de ses lectures, lui en indiquaient de nouvelles, et lui donnaient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle savait et de ce qu'elle ignorait.

On aura remarqué dans ce tableau deux traits opposés. D'une part, Germaine Necker ne se contente pas d'écouter avec intelligence, elle se fait écouter, et les plus illustres la provoquent à parler ; d'autre part, elle reste sous la tutelle un peu sèche de sa mère, qui, plus volontiers, l'inviterait au silence, et qui semble même avoir été un peu jalouse des premiers succès mondains de sa fille. Née en 1739, mariée en 1764, Mme Necker avait vingt-sept ans quand elle eut Germaine. On la jugeait très diversement dans cette brillante société du XVIIIe siècle où sa gravité passait pour de la raideur, et trahissait une origine étrangère, malgré les efforts qu'elle faisait pour se dérider et s'assouplir. Les mauvais plaisants assuraient que Dieu l'avait frottée d'empois au dehors et au dedans ; les plus hardis parmi les philosophes, forcés d'observer chez elle une prudente réserve sur les sujets religieux, aiment peu cette fille de ministre protestant, spiritualiste avec obstination et candeur. Mme du Deffand ne fut pas conquise[1] ; mais l'amitié passionnée de Buffon resta fidèle à Mme Necker, littéralement, jusqu'à l'heure de la mort[2]. Elle fixa la sympathie volage de Galiani et l'affection honnêtement constante de Thomas. C'est le bon Thomas qui, dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des*

1. « Je suis fort aise du retour des Necker ; ils débarqueront à Saint-Ouen ; ils m'ont fait dire que ce serait samedi ou dimanche. Ils ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien ; tous les deux ont de l'esprit, *mais surtout l'homme ;* je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rend le plus agréable, une certaine facilité qui donne, pour ainsi dire, de l'esprit à ceux avec qui l'on cause ; il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui que l'on ne l'est tout seul, ou avec d'autres. » (Lettre à Walpole, mai 1776.)

2. Voyez le fascicule XVII du *Cours* et l'*Eloge de Buffon* dans nos *Etudes littéraires et morales.*

femmes, reprochait presque à l'auteur des *Femmes savantes* de n'avoir pas prévu l'existence possible d'une Necker. Molière ne connaissait pas de femme « qui n'affectât rien, qui sût penser profondément et qui couvrît d'un voile doux ses lumières; qui pût apprécier et sentir les grandes choses, mais qui ne dédaignât jamais les petites; qui ne fît usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui enfin mît les devoirs avant tout, mais les connaissances après les devoirs. » — « Je ne sais pas, ajoutait-il, si Molière eût trouvé un pareil modèle dans le siècle de Louis XIV; *mais je sais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.* »

Avec cette nature, elle était mal faite peut-être pour comprendre la nature expansive de Germaine, cette fougueuse spontanéité d'un caractère qui put être d'abord maîtrisé, mais qui devait prendre bientôt ses libres revanches. Elle s'inquiéta plus de son instruction que de son éducation. Mme Necker de Saussure nous apprend que son système d'éducation était totalement opposé à celui de Rousseau, et qu'elle voulut agir immédiatement sur l'esprit par l'esprit : « Elle pensait qu'il fallait faire entrer dans une jeune tête une grande quantité d'idées, sans perdre trop de temps à les mettre en ordre, persuadée que l'intelligence devient paresseuse quand on lui épargne un tel travail. » Au contraire, « plus sévère que vigilante », elle ne surveillait pas assez les lectures d'une jeune fille déjà romanesque, qu'une seule chose amusait, au témoignage d'une amie : ce qui la faisait pleurer. Mme de Staël disait elle-même que l'enlèvement de Clarisse Harlowe fut « un des événements de sa jeunesse ». Elle dira encore de la *Nouvelle Héloïse,* dans ses *Lettres sur les écrits et sur le caractère de J.-J. Rousseau :* « Ah! qu'on voit avec peine la fin d'une lecture qui nous intéressait comme un événement de notre vie! »

Ce premier livre (1788) ne fut pas son début littéraire. Presque enfant, elle écrivait des éloges, comme son vieil ami Thomas, des portraits, des vers; plus tard, des nouvelles. Elle composait, à quinze ans, des Extraits de l'*Esprit des lois,* avec commentaires. Cette influence de Montesquieu était secondée par celle d'un père bien-aimé, dès longtemps adonné aux études politiques et morales. M. Necker fut ministre pour la première fois en 1781, précisément à l'époque où sa fille s'éprenait de Montesquieu. Mais si cette influence doit se retrouver, plus tard, en quelques-uns de ses livres, elle ne domine pas les essais de sa jeunesse. C'est Rousseau qui les inspire, au

moins pour ce qui est du sentiment : la sensible Germaine communia de cœur avec le sensible Jean-Jacques. Ce n'est pas son mariage avec M. de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris (1785), homme froid et mûr, qui pouvait apaiser cette sensibilité frémissante. Un tel mariage lui donnait une situation dans le monde, mais ne lui apportait pas le bonheur, ce bonheur après lequel elle soupira toute sa vie, sans s'y reposer jamais. Elle accepta la tâche de tenir Gustave III, roi de Suède, au courant des choses de France, et elle s'en acquitta avec infiniment d'esprit; mais, toutes charmantes et souriantes qu'elles sont, ces lettres révèlent une âme passionnée, exaltée, pour lui prendre un de ses mots favoris. Elle admirait fort le comte de Guibert, tacticien, poète, orateur. Quand Guibert remplaça Thomas à l'Académie (13 février 1786), elle écrivit, le 11 mars, au roi de Suède :

Le discours a eu le plus grand succès. L'éloquence de M. de Guibert est plus faite pour être prononcée que pour être lue. Elle a ce caractère énergique et passionné qui entraîne la multitude. On dit qu'il a été reçu assez froidement par le roi, en lui remettant son discours. On y a trouvé du pathos; c'est assez la critique des gens de cette cour; c'est le ridicule que les âmes froides donnent aux âmes ardentes. Ils appellent exagéré tout ce qu'ils ne sentent pas, et disent qu'on est monté sur des échasses, alors qu'on est plus grand qu'eux.

C'est sur ce ton qu'après la mort de Guibert (1789) elle composa son Éloge. Mais, un an auparavant, avaient paru les *Lettres* sur Rousseau. Dans ce premier ouvrage d'elle qui vaille la peine qu'on s'y arrête, comme dans tous les ouvrages qui suivront, ce qui intéresse le lecteur moderne, c'est moins le fond que l'accent. Non seulement son « moi » s'y révèle à chaque page, mais on peut dire qu'elle n'a écrit ses livres que pour l'y épancher. C'est plus qu'un plaisir pour elle, c'est un besoin. Une jeune femme de vingt-deux ans doit parler ici de la *Nouvelle Héloïse*. « Je me transporterai, dit-elle, à quelque distance des impressions que j'ai reçues, et j'écrirai sur Héloïse comme je ferais, je crois, si le temps avait vieilli mon cœur. » Elle en parle fort sagement, et à des éloges chaleureux mêle des critiques pénétrantes, celle-ci, par exemple, qui va fort loin, malgré ses allures négligentes : « Il me semble aussi que l'indulgence est la seule vertu qu'il est dangereux de prêcher, quoiqu'il soit utile de la pratiquer. » Elle loue avec émotion Rousseau d'avoir respecté l'amour conjugal. Mariée depuis trois ans à peine, rêve-t-elle encore de réaliser sa chimère, le

bonheur dans le mariage? Elle ajoute pourtant un mot plus attristé sur la dépendance où les jeunes filles sont toujours des autres, mais en observant aussitôt que le bonheur peut se trouver dans l'accomplissement des devoirs, « lors même que le sentiment ne leur prête point ses charmes ». Et puis, « un père qui parle comme un ami, qui émeut à la fois le cœur et la nature, est souverain de l'âme et peut tout obtenir ». Ce père tant admiré, tant aimé, à qui elle pense bien plus qu'au père de Julie, elle l'aura toujours, ici et partout, devant les yeux. Fait-elle honneur à l'auteur du *Vicaire savoyard* d'avoir, seul parmi les grands écrivains de son temps, respecté les pieuses pensées dont nous avons tous tant de besoin, elle cherche, on le voit, un prétexte pour célébrer le livre de Necker, *De l'Importance des opinions religieuses,* et le « génie » de celui que son destin, dit-elle, et son amour lui permettent d'appeler son père. C'est encore à l'éloge de Necker qu'aboutit la lettre consacrée aux ouvrages politiques de Rousseau, lettre bien curieuse, d'ailleurs, si l'on songe que Mme de Staël écrit six mois avant la réunion des états généraux cette adjuration à la grande nation bientôt rassemblée pour consulter sur ses droits, et peu faite encore peut-être à l'exercice du pouvoir : « Je ne vous demande pas ce sentiment aveugle dont j'ai fait ma lumière; mais ne vous défiez pas de la raison; et puisque la succession d'événements qui ont agité ce royaume depuis deux années vous a enfin amenée à devoir au progrès seul des lumières les avantages que les nations n'ont jamais acquis que par des flots de sang, n'effacez pas le sceau de raison et de paix que le destin veut apposer sur votre constitution! »

Parler des femmes et de leur rôle, c'est parler encore d'elle. Les femmes aiment Rousseau, malgré ses rudesses : « Enfin, il croit à l'amour : sa grâce est obtenue. » Il a eu tort seulement de soutenir « qu'elles ne sont jamais capables de peindre la passion avec chaleur et vérité... C'est par l'âme, l'âme seule, qu'elles sont distinguées : c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit. » Elle assure qu'on serait heureux d'avoir Emile pour fils ; mais Sophie ne lui paraît point le modèle des jeunes femmes : « Je vois la nécessité de leur inspirer des vertus que les hommes n'ont pas, bien plus que celle de les encourager dans leur infériorité sous d'autres rapports. » Quelle idée elle se faisait alors de la femme distinguée et sensible, on croit le deviner en lisant la cinquième lettre, sur le goût

de Rousseau pour la musique et la botanique. Elle goûte une musique surtout mélancolique, que la nature semble accompagner. « Aimer la musique, les fleurs, la campagne, c'est mériter qu'on ait confiance en vous. Souvent, à la fin d'un beau jour, dans des retraites champêtres, à l'aspect d'un ciel étoilé, il me semblait que le spectacle de la nature parlait à l'âme de vertu, d'espérance et de bonté. » Nous avons ici une Mme de Staël jeune, heureuse encore, attendrie, accessible même à des sentiments comme le sentiment de la nature, qui lui sembleront étrangers plus tard. On est surpris de l'entendre s'écrier, à propos de la *Nouvelle Héloïse :* « La nature en Suisse est si bien d'accord avec les grandes passions! » Mais il semble aussi qu'elle pressente le malheur prochain, lorsqu'elle écrit, dans la première lettre : « C'est peut-être aux dépens du bonheur qu'on obtient ces succès extraordinaires, dus à des talents sublimes. » Déjà aussi elle est très nette et très ferme dans l'expression de son culte pour la liberté réglée par la loi : « Les défenseurs de la liberté doivent se préserver de l'exagération. Ses ennemis seraient si heureux de la croire impossible ! » Elle dira plus tard à Chateaubriand : « J'ai toujours été la même, vive et triste ; j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. » Il semble qu'à vingt-deux ans sa vivacité n'ait pas son contrepoids de tristesse. Elle aime Dieu, sans doute, mais sa foi ne dépasse guère le déisme de Rousseau; plus certainement elle a le culte de son père et le culte de la liberté, deux cultes qu'elle ne sépare pas, car l'homme d'État dans un pays libre, comment lui apparaîtrait-il sous d'autres traits que ceux de M. Necker?

Est-elle, en ce livre, et demeurera-t-elle le disciple de Rousseau ? M. Sorel affirme qu'elle ne l'a pas été au degré où l'ont été Mme Roland, cette Héloïse incarnée, et George Sand, cette Héloïse exaltée jusqu'au génie. Elle ne fut, elle, qu'une lectrice enthousiaste et une imitatrice indisciplinée; elle tâcha de s'inspirer de Rousseau beaucoup plus qu'elle ne procède de lui. Si ce premier ouvrage, dit-on, a son importance comme aveu, presque comme programme de vie, si elle s'approprie la rhétorique de l'auteur d'*Émile,* elle ne s'appropriera guère que cela : son bon sens, son bon esprit politique et historique, la conduiront vite très loin des utopies de Rousseau. « Elle adore l'homme de sentiment, dit M. Faguet, et, si l'on n'y prend garde, c'est tout le théoricien qu'elle repousse. » Ici, du moins, le charme opère au point de ne laisser guère voir les dissi-

dences. Voici la *Lettre à d'Alembert :* « La cause qu'il soutient, surtout appliquée à Genève, est parfaitement juste. » Voici *Émile :* « Sa folie, si l'on doit employer ce mot, est l'exaltation de tout ce qui est bien; ce sont des idées qui n'ont pas été, pour ainsi dire, raccordées avec les hommes, mais qui seraient vraies abstraitement. » Le *Contrat social* est fort vanté; Rousseau y va seulement trop loin en ne regardant pas comme libre la nation qui a ses représentants pour législateurs, et en exigeant l'assemblée générale de tous les individus. Non moins vive est l'admiration de Mme de Staël pour les *Lettres de la montagne*. Elle regrette qu'un tel logicien, un tel orateur, manque à la Révolution commencée. Que n'est-il là pour la guider? « Renais donc, Rousseau, renais de ta cendre!... » Enfin, dans la péroraison attendrie qui termine la sixième et dernière lettre, elle peint Rousseau sincère et malheureux, elle déplore que personne n'ait su le consoler : « Ah! Rousseau, qu'il eût été doux de te rattacher à la vie! » Cette préoccupation avait pénétré si avant dans son esprit, que, dans une de ses grandes œuvres de sa maturité[1], elle chercha et trouva peut-être, tant elle y mit son cœur, les consolations sereines qui eussent donné à Rousseau la force de vivre. Que ferait de plus un disciple pour un maître?

En 1788, ne l'oublions pas, il y avait dix ans seulement que Voltaire et Rousseau étaient morts. Ils vivaient encore dans le souvenir des contemporains qui avaient pris parti dans leurs querelles. Dans l'intervalle, d'Alembert et Diderot, Condillac et Mably, Mmes du Deffand et d'Épinay, avaient disparu. Mais d'Holbach, Condorcet, Chamfort, l'abbé Raynal, Marmontel, l'abbé Morellet, Grimm, Bernardin, étaient là. Les *Confessions* n'avaient été publiées qu'en 1782. La gloire de Rousseau, et même, on le voit par les *Lettres,* sa loyauté étaient encore fort discutées. Écrire un tel livre, c'était soulever contre soi tous les voltairiens et les encyclopédistes, que Galiani nous a montrés assez nombreux dans le salon des Necker. Les Necker, il est vrai, Génevois d'origine, ne blâmaient pas précisément en Rousseau ce que blâmaient tels de leurs habitués ; ils n'en pouvaient vouloir à Rousseau d'avoir restauré le sentiment religieux et relevé la dignité morale de l'homme. Le solitaire de Montmorency ou du Val-Travers n'était pas pour leur dé-

1. *L'Allemggne,* IV, 6. — Voir au fascicule de Rousseau, *Jugements,* un fragment des *Lettres* que nous analysons.

plaire; Mme Necker se souvenait même peut-être que, pendant son séjour en Suisse, Rousseau n'avait pas caché son estime et son admiration pour elle[1]. Mais quand l'amour de la solitude, chez lui, se transformait en haine de la société, ils ne pouvaient le suivre. De là cette très curieuse et, au fond, très juste distinction que leur fille établit entre Rousseau en face de la nature et Rousseau dans la société. Les *Lettres,* malgré toutes les réserves de sentiment et de doctrine, n'en sont pas moins un plaidoyer ému, presque un commencement d'apothéose, cela justement à la veille de la Révolution.

Plus tard, la vie mettra en relief les différences de nature entre Mme de Staël et son premier inspirateur. Son « moi » expansif, fait pour la vie de société et pour l'action, l'éloignera du misanthrope qui glorifie l'état de nature et se réfugie, s'ensevelit dans le rêve. Elle aime la théorie, mais plus encore l'occasion de l'appliquer. Si, par le sentiment, elle se rattache à l'école de Rousseau, elle appartient à celle des encyclopédistes par son culte de la raison humaine et sa foi dans le progrès indéfini. Enfin, les excès d'une révolution où la démocratie chère à Rousseau ne lui apparaîtra que brutale et sanglante, l'inclineront de plus en plus vers des opinions politiques modérées, légèrement aristocratiques. En littérature, elle attachera aux œuvres d'art, au plaisir de la lecture et surtout de la critique, à l'accroissement des richesses intellectuelles, une importance qui eût fort surpris Rousseau, grand contempteur des livres.

Elle a écrit des romans, à son exemple, et l'on ne peut nier que, par là, elle ne soit restée jusqu'au bout son tributaire. Le roman, tel qu'elle l'a conçu après Rousseau, et surtout *Delphine,* ce roman par lettres, directement issu de la *Nouvelle Héloïse,* ce n'est ni le roman d'aventures ni le pur roman d'amour, c'est le roman *à thèse,* cadre plus ou moins ingénieux de réflexions auto-psychologiques et de dissertations morales. Delphine et Corinne, comme il sied à des héroïnes de Rousseau, sont victimes des préjugés de la société, dont ceux qu'elles aiment sont les esclaves. M. Sorel observe, il est vrai, que les héros des romans de Mme de Staël ne sont plus des Saint-Preux, mais des hommes du monde, élégants, instruits, parlant bien. Ces hommes du monde raisonnent et parfois déraisonnent

1. A propos de la rupture entre Suzanne Curchod et Gibbon, il écrivait à Moultou (4 juin 1763) : « Qui ne sent pas son prix n'est pas digne d'elle; mais qui l'a pu sentir et s'en détacher est un homme à mépriser. »

encore à la manière de Saint-Preux. Dans la nouvelle intitulée *Adélaïde et Théodore*, Théodore de Rostain, « l'âme la plus sensible et le caractère le plus fier », sensible, mélancolique et rêveur, furieusement jaloux, parle « avec une sorte de sensibilité solennelle » dont Adélaïde est émue, et qui nous fait sourire. Quand il se croit trompé par Adélaïde, jeune veuve autrefois mariée contre son gré (ce sera la situation de *Delphine*), il écrit à une vieille amie : « Je vais seul sur le sommet des montagnes, en présence du ciel et de la terre, réfléchir sur ma destinée, sur le droit qu'ont les hommes de terminer leur existence. » Le résultat de ses réflexions, c'est qu'il s'empoisonne. Adélaïde s'empoisonne de même, non sans avoir composé de longues instructions morales, destinées à l'enfant dont elle attend la naissance pour mourir. *Adélaïde et Théodore*, c'est un mauvais pastiche, presque une parodie d'un roman de Rousseau.

Parmi ces nouvelles dont la date est incertaine, mais qui, toutes, remontent à la jeunesse de Mme de Staël, on n'en voit qu'une, l'*Histoire de Pauline*, que l'influence de Rousseau ne domine peut-être pas. Là paraît le héros préféré de Mme de Staël, un homme très sensible et très distingué, le comte Edouard de Cerney, colonel d'un régiment de dragons, intéressant par sa « douce pâleur », et qui fait manœuvrer ses dragons « avec une grâce inexprimable ». Blessé en se dévouant pour un de ses soldats, il crache le sang, s'évanouit quand il convient et en devient plus intéressant encore. Pauline, une autre jeune veuve mal mariée (Mme de Staël, mal mariée aussi, n'eut pas de sitôt le bonheur d'être veuve), n'ose avouer ses fautes anciennes à un amant, à un époux de cette distinction physique, sociale et morale. Elle réunit en elle « tout ce que l'amour peut inspirer de plus élevé, de plus romanesque... Quelque chose de rêveur *et de sauvage* donne à sa figure un caractère romanesque. » Rousseau est-il donc si loin? Pauline meurt, pour ainsi dire, de son silence délicat, et le beau colonel de dragons, remis de sa blessure, s'enferme dans une solitude absolue pour y élever l'enfant que lui a laissé Pauline.

Mais voici un héros et une héroïne plus « sauvages » encore. Le héros de *Mirza* est un nègre sénégalais, Ximéo, époux d'Ourika, mais dévoré par le regret de la tendre et orageuse Mirza, qui s'est sacrifiée pour lui. « Les âmes passionnées, dit Mirza, ne connaissent que les extrêmes. » Cette Mirza est une sorte d'esquisse indécise de Corinne, et peut-être un portrait

ébauché de Mme de Staël elle-même : « Elle n'était pas belle ; mais sa taille noble et régulière, ses yeux enchanteurs, sa physionomie animée, ne laissaient à l'amour même rien à désirer pour sa figure. » Elle compose des vers, elle les chante : « Ce n'était plus une femme, c'était un poète que je croyais entendre. » Quand il l'a perdue, Ximéo, dont le regard mélancolique conquiert les âmes, daigne à peine supporter l'amour résigné d'Ourika. L'influence de Bernardin s'unit ici à celle de Rousseau. Au moment où toutes deux, fécondées par la découverte du nouveau monde, forment le génie, encore inconnu, de Chateaubriand, il est digne de remarque qu'elle aussi, Germaine Necker, baronne de Staël, tourne les yeux vers les terres mystérieuses où vont bientôt éclore la fleur éclatante d'*Atala* et la triste fleur de *René*. L'héroïne de *Zulma*, dont on dira plus loin quelques mots, est une Indienne des bords de l'Orénoque, une fille de la nature ; naturel et sentiment, c'est là tout Rousseau.

II

Mme de Staël pendant la Révolution, jusqu'au Directoire. — Son rôle ; ses écrits politiques. — Montesquieu après Rousseau.

A la date de 1789, Mme de Staël a vingt-trois ans. Elle mûrit vite dans les quelques années qui suivirent. Son père a repris possession du pouvoir en août 1788 ; il en a été écarté de nouveau le 11 juillet 1789 et forcé de partir pour la Suisse, mais le 14 juillet éclate aussitôt, et le retour de Necker, en août 1789, a été triomphal. Puis, en septembre 1790, découragé, il doit se retirer une troisième fois : cette fois, pour toujours. Sa fille, quoique baronne et fille d'un ambassadeur étranger, a pris parti pour les idées nouvelles : en 1790, Rivarol et Champcenetz dédient ironiquement leur *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* à la baronne de Staël, ambassadrice de Suède auprès de la Nation. Les événements se précipitent : elle ne s'effraye pas d'abord, donne même, le 10 août, asile à des proscrits, et ne se retire à son château de Coppet, sur les bords du lac de Genève, qu'après le premier jour des massacres de septembre. A son départ même, elle est arrêtée, conduite devant la Commune de Paris, sauvée juste à temps par l'intervention de Manuel, procureur de la Commune

A Coppet, près de ses parents, elle passa les trois années qui suivirent, de 1792 à 1795. Sa tranquillité relative ne la rendait pas indifférente à la tragédie française qui se déroulait avec une inexorable logique. C'est de là qu'en août 1793 elle lança ses *Réflexions sur le procès de la reine,* protestation inutile, parfois maladroite, mais généreuse. Ces *Réflexions* étaient anonymes; mais tout le monde sut d'où elles venaient. Dans son *Avertissement* elle déclare qu'elle est uue des personnes qui ont eu le moins de relations personnelles avec la princesse qu'elle défend. Femme, elle fait appel aux femmes; libérale, elle rappelle que Turgot et Necker ont été estimés et publiquement regrettés par celle dont on voudrait faire l'inspiratrice de la tyrannie. Dans son zèle, elle va jusqu'à nier tout rapport entre la reine et l'étranger, jusqu'à exalter sans mesure les vertus privées qui font admirer Marie-Antoinette de l'Europe entière, jusqu'à s'écrier, en répondant au reproche d'orgueil que « l'Autrichienne » avait semblé mériter : « Cette âme qui ne sait point se courber, cette âme aurait aimé la liberté romaine! » Pour désarmer les rancunes populaires, il ne suffisait peut-être pas de plaindre les infortunes, noblement supportées, de Louis XVI, et d'assurer que sa femme avait reçu cette leçon du malheur « comme un ange et comme un philosophe ». Une seule considération politique est invoquée, et abandonnée bientôt : il faut craindre de créer parmi les Allemands un mouvement national en sacrifiant la fille de Marie-Thérèse. Un éloquent appel est fait, dans la péroraison, à la générosité du peuple français vainqueur des armées étrangères : il ne voudra pas souiller ses lauriers d'un sang innocent, ni se rendre indigne du libre avenir qu'il rêve : « Malheur au peuple qui ne serait ni juste ni généreux! Ce n'est pas à lui que la liberté serait réservée. »

Ce fut une bonne action plus qu'un bon plaidoyer. Très supérieures déjà sont les deux œuvres qui suivirent, les *Réflexions sur la paix,* qui sont de 1794, année où mourut Mme Necker, et les *Réflexions sur la paix intérieure,* qui sont de 1795. Elles attestent la maturité relative de pensée d'une bonne élève de Montesquieu et de M. Necker.

Les *Réflexions sur la paix* sont adressées « à M. Pitt et aux Français ». En réalité, elles s'adressent surtout aux coalisés, et en particulier à l'Angleterre. C'est cette première partie qui est la plus considérable et la plus intéressante. Examinant d'abord quelle est la situation de la France au moment où elle écrit,

Mme de Staël sent avec beaucoup de pénétration et montre avec beaucoup de netteté la nature de cette force morale qui soulève et soutient les Français d'alors. « Les Français, réunis contre les étrangers, sont à eux seuls plus forts que toute l'Europe, et les Français sont ralliés par la force de l'opinion publique... Quelle force un tel accord ne doit-il pas donner à la nation! » Cette « vraie religion politique », le temps seul pourra en affaiblir le redoutable fanatisme : il y entre peut-être, il est vrai, avec un enthousiasme exalté, une passion de raisonner et un besoin « de faire effet » dont on peut sourire; mais continuer à la combattre de front, ce serait vouloir la rendre invincible : « Tant qu'on voudra leur opposer des étrangers, ils se battront, ils triompheront, leur gouvernement marchera par l'impulsion même des obstacles extérieurs qu'on leur opposera, et personne ne peut répondre du terme de leurs succès. » C'est folie de s'épuiser dans une lutte rétrograde contre l'irrésistible progrès de la raison. C'est folie de prendre pour conseillers les émigrés de Coblentz. Sans doute, la Révolution va trop loin; mais les émigrés, eux, reculent jusqu'aux préjugés du XIVe siècle : ils ne voient qu'une émeute dans une ère de l'esprit humain. Égarés par eux, les coalisés s'indignent à la seule pensée que la République française puisse jamais être reconnue; mais il s'agit de reconnaître ce que sont les Français et ce qu'ils resteront, non de savoir ce qu'on aurait désiré qu'ils fussent.

C'est avec plus de vigueur encore que Mme de Staël répond à ceux qui craignent la contagion des idées françaises pour les peuples encore soumis : « Si la paix n'est pas conclue cet hiver, il est impossible de prévoir au centre de quel empire les Français la refuseront l'année prochaine. *Il y a trop d'opinion mêlée à cette guerre pour que ses succès ou ses revers ne soient pas contagieux.* » C'est la guerre qui propage les idées révolutionnaires; c'est la paix qui les empêchera de fermenter. Que Pitt y songe bien; qu'il ne se donne pas les apparences d'un ministre qui a besoin de la guerre pour se maintenir au pouvoir. « Il y va de l'existence même de l'Angleterre, la gloire du monde et de la liberté. » On a le droit de ne pas partager les illusions de Mme de Staël sur le rôle de l'Angleterre dans le monde; mais il est difficile de ne pas admirer la pressante énergie d'une telle argumentation.

Il semble que la seconde partie ajoute peu de chose à la première. Mme de Staël s'y tourne vers les Français, vers ceux qui ont souffert de la Révolution et vers ceux qui triomphent avec

elle. Aux uns elle expose, en y mêlant ses consolations attendries et ses regrets, les raisons qu'ils ont de se rattacher à leur malheureuse patrie : la Révolution n'est pas entièrement destructrice; elle contient aussi des principes de vie et de régénération; elle ne se résume pas toute dans la tyrannie de Robespierre, « ce colosse de l'enfer »; même sous la forme républicaine, la France et la raison valent qu'on les aime. Aux autres, elle s'efforce de persuader que l'instant est propice pour fonder un gouvernement régulier. Mais ce dernier sujet, à peine effleuré ici, avait trop d'importance à ses yeux pour qu'elle n'y revînt pas, et c'est, en effet, l'objet des *Réflexions sur la paix intérieure*. Pitt est ici bien loin; c'est aux Français seuls qu'il convient de prouver la nécessité d'une réconciliation dans la paix rétablie et dans la liberté sauvegardée.

On sent que, dans l'intervalle, sa conviction s'est affermie, et qu'elle est de cœur avec ces Français qui, la tempête dissipée, revivent avec la France qui revit, et « rapprennent toutes les pensées ». Ils ont la volonté d'être libres, et c'est seulement au nom de cette liberté que l'union des Français peut se faire. Quant aux émigrés de l'extérieur et de l'intérieur, Mme de Staël les traite avec une singulière âpreté de mépris. « La faction qui soutient le pouvoir absolu est totalement en dehors de la nation française... Ce sont des étrangers que ces Vendéens qui se séparent de toutes les opinions, de tous les intérêts de la France; ils sont étrangers : qu'ils soient combattus et traités comme tels. » Ce n'est pas sur ces royalistes irréconciliables qu'elle fonde son espoir, c'est sur les royalistes qui ne haïssent pas la liberté. Ils souhaitent un roi? Mais, depuis la mort de Louis XVI, « vers quel roi, dans l'ordre légal, peut-on tourner les yeux, qui ne se soit montré l'ennemi de la liberté »? Les princes écartés, où voit-on un candidat possible à la monarchie? Dans ce siècle déshérité, aucun homme n'est appelé au trône par l'admiration publique. Quelques années après, elle s'apercevait, à ses dépens, que le siècle était moins « déshérité » qu'elle ne l'avait cru. Mais elle ne manque pas de clairvoyance, celle qui, un peu plus loin, signalant pour la monarchie restaurée le double danger de l'opposition républicaine et surtout de la réaction ultra-royaliste, écrivait ces lignes prophétiques : « La France peut s'arrêter dans la République; mais, *pour arriver à la monarchie mixte, il faut passer par le gouvernement militaire.* »

Pourquoi donc refuserait-on son estime aux républicains

également ennemis des jacobins et des contre-révolutionnaires? Pourquoi jugerait-on impossible une République fondée sur les principes du gouvernement américain? On ne déracinera pas des intelligences ni des âmes françaises l'idée ni la passion de l'égalité; or « l'égalité surmontée de la royauté est un système chimérique »; la restauration de la royauté n'est possible que par la restauration de la noblesse, qui est impossible. Un seul parti raisonnable s'offre aux hommes d'ordre: c'est de se rallier de bonne foi au gouvernement qui existe. « Quand un roi serait nécessaire (ce qui est loin d'être prouvé), qui pourrait le vouloir dans cet instant? » Dans des circonstances si peu favorables, toute entreprise royaliste n'aurait qu'un résultat: c'est de ramener la Terreur. Au fond, les principes des républicains amis de l'ordre sont les mêmes que ceux des royalistes amis de la liberté, l'hérédité monarchique mise à part. Qu'on écarte l'unique obstacle qui les sépare, ils n'auront pas de peine à diriger en commun la république devenue gouvernement constitutionnel. Et Mme de Staël voit déjà, gouvernant la République française, ces hommes « distingués par leurs talents et leur vertus », au premier rang desquels, sans doute, elle marque, en imagination, sa place à M. Necker.

Le père et la fille se laissent entrevoir en plus d'une page de ces deux discours. S'il ne les a pas inspirés, le père les a certainement approuvés. Ils ont une gravité de pensées, une fermeté de ton et de trame que les essais antérieurs ne laissaient pas prévoir. Et pourtant, leur sérénité relativement impersonnelle est traversée encore çà et là par quelques mouvements et frémissements plus passionnés. Dans le premier discours, où Necker est nommé et loué, on est surpris de rencontrer certains mots qui détonnent avec le reste de l'argumentation: « L'homme est si malheureux sur cette terre qu'il ne peut s'attacher qu'à ce qu'il ne comprend pas... Le sentiment n'est qu'un instinct plus rapide de la vertu. » Dans le second, quand, rappelant les belles espérances, bientôt trompées, qu'avait fait naître la Révolution à son aurore, elle adjure les Français de faire au moins l'économie d'une révolution nouvelle, elle laisse parler « un cœur qui depuis longtemps n'a pas cessé de souffrir ». C'est ce cœur encore qui parle dans la péroraison émue où elle revendique pour les survivants de la Révolution le droit d'admirer, d'espérer, d'aimer encore. Mais ces élans sont rares, et l'on devine, sans presque le sentir, l'effort heureux de l'auteur pour s'élever aux idées générales et désintéressées, d'où

les préjugés haineux des partis sont mesurés à leur véritable mesure. Certes, Mme de Staël n'a pas eu beaucoup à se louer de la Révolution; elle la juge pourtant en politique équitable, en historien, *sine ira et studio*. Cette fille d'un banquier génevois, cette femme d'un diplomate suédois, exilée de France, est plus vraiment Française que beaucoup des Français qu'elle a pris à tâche de convaincre. Élevée dans le culte des institutions anglaises, mais aussi de la liberté romaine, admiratrice des *Considérations* aussi bien que de l'*Esprit des lois*, elle va jusqu'à admettre la liberté comme en Amérique; mais, avant tout, elle reste fidèle à la liberté purement et simplement, à la liberté sous la loi. Et telle elle apparaît dans ses premiers discours, telle elle apparaîtra dans le livre qui couronnera son œuvre, dans ses *Considérations* à elle, dont ces discours ne sont qu'une ébauche déjà puissante.

Au reste, son appel resta vain. L'année des *Réflexions sur la paix intérieure* est aussi la première année du Directoire, et, l'année suivante, le général Bonaparte allait s'illustrer en Italie. Découragée, elle se rejeta vers les études morales et littéraires. Sa pensée inquiète y cherchait un amusement sérieux; mais le roman rajeuni et la critique presque créée y gagnèrent encore plus qu'elle.

III

Mme de Staël sous le Directoire. — La préparation au roman : l' « Essai sur les fictions » et l' « Influence des passions sur le bonheur ».

On pourrait négliger sans inconvénient le court et assez vague *Essai sur les fictions* (1795), s'il n'était comme une préface de *Delphine* et de *Corinne*, mais une préface qui n'est pas écrite en vue d'œuvres conçues longtemps après, une préface involontaire. Considéré proprement en tant que préface, l'*Essai* paraîtrait fort incomplet; on n'en dégagerait aucune doctrine nettement définie, mais seulement des préférences, des tendances de nature et de sentiment. Ce qu'on distingue vite, c'est quelles fictions elle n'aime pas et quelles fictions elle aime : elle n'aime pas les fictions merveilleuses ou invraisemblables; elle aime, si l'on peut unir ces deux mots, les fictions vraies. Mentor lui

gâte le poème du *Télémaque*[1]; les romans d'aventures, qui entraînaient Mme de Sévigné comme une petite fille, elle les écarte avec dédain. Elle admire la Fontaine, et même la *Henriade,* le *Tancrède* de Voltaire; mais si ces hommes ont été grands, ce n'est pas pour avoir inventé des fictions ingénieuses, c'est pour avoir peint avec vérité l'homme, son âme, sa vie : « J'ai voulu prouver que les romans qui peindraient la vie telle qu'elle est avec finesse, éloquence, profondeur et moralité, seraient les plus utiles de tous les genres de fictions... J'aime qu'en s'adressant à l'homme on tire tous les grands effets du caractère de l'homme... L'imitation du vrai produit toujours de plus grands effets que les moyens surnaturels. » Mais de quelle vérité s'agit-il? La *Princesse de Clèves,* qu'elle loue, la *Nouvelle Héloïse,* qu'elle exalte, sont des romans vrais, mais ne le sont pas de même façon. Après Rousseau et Diderot, elle goûte fort les romans anglais, particulièrement ceux de Richardson et de Fielding, dont le grand mérite est de « côtoyer la vie ». Mais elle n'admire guère moins déjà, quinze ans avant l'*Allemagne,* quelques morceaux tirés de cette littérature allemande « dont la supériorité s'accroît chaque jour ». Il y a quelque différence, pourtant, entre *Werther* et *Tom Jones.*

Quel roman rêve-t-elle donc d'écrire à son tour? Ce ne sera pas, à coup sûr, un roman historique : elle condamne, en des pages sensées et piquantes, ces compositions équivoques où le roman est gêné par l'histoire, et l'histoire gâtée par le roman. Ce ne sera pas davantage un roman « réaliste » : on sent bien que, si elle aime chez les Anglais et les Allemands ces peintures de la vie réelle et bourgeoise où s'encadre l'action romanesque, elle place fort au-dessus de la réalité la vérité morale, l'analyse pénétrante « des mouvements intérieurs de l'âme ». Ces mouvements seront surtout, mais non pas uniquement, pour elle, les mouvements de l'amour, mais ils peuvent être aussi ceux de l'ambition, de l'orgueil, de l'avarice, et elle souhaite qu'aussi bien que l'amour, ces passions soient approfondies par le romancier. C'est donc le roman psychologique qu'elle conçoit, le roman de sentiment, mais aussi le roman à idées. Fille de Necker, elle a le culte de l'idée, au point de dédaigner un peu trop l'image.

C'est une faiblesse d'esprit dans le lecteur, que le besoin des images pour

1. Voyez, dans les fascicules de *Fénelon* et de *la Fontaine*, deux jugements tirés de l'*Essai sur les fictions.*

comprendre les idées; la pensée qui pourrait être rendue parfaitement sensible de cette manière manquerait toujours, à un certain degré, d'abstraction ou de finesse. L'abstraction est par delà toutes les images; elle a une sorte de précision géométrique qui ne permet pas de l'exprimer autrement que dans ses termes positifs. La parfaite finesse de l'esprit échappe à toutes les allégories; les nuances des tableaux ne sont jamais aussi délicates que les aperçus métaphysiques; et ce qu'on peut mettre en relief ne sera jamais ce qu'il y a de plus ingénieusement subtil dans la pensée.

L'union intime du sentiment et de l'idée rendra ses propres « fictions » plus sentimentales que les romans pratiques des Anglais, et plus « métaphysiques » que leurs romans sentimentaux. Et la conciliation, chez elle, s'opérera le plus simplement du monde, parce qu'elle n'analysera et ne peindra guère qu'elle-même, qu'elle est à la fois femme de sentiment et femme de pensée, et qu'en racontant ce qu'elle a souffert, elle exposera ce qu'elle a rêvé, ce qu'est le mariage, ce qu'est la société, mais aussi ce qu'ils devraient être. En cela, elle a Rousseau pour devancier, mais elle le dépasse. Rousseau a senti et raisonné; mais il n'a pas *vécu* au même degré son roman. Il y faut faire trop large la part de l'imagination, de la thèse et de la phrase. Son parti pris contre la société est trop visible pour qu'on le suive jusqu'au bout de ses rancunes. Personne n'est moins misanthrope que Mme de Staël : la vie en société est pour elle plus qu'un plaisir, un besoin. Mais cette société qu'elle aime ne fait pas aux femmes, surtout à une femme supérieure, espèce rare et non prévue, leur part légitime de liberté, d'influence et de bonheur, et, chaque fois qu'elle y songera, on la sentira frémir d'une émotion tout individuelle. Ici même ce n'est pas le critique, c'est la femme qui écrit : « Il n'y a sur cette terre que des commencements. » C'est elle qui plaide la cause des romans, bienfaisants à ceux qui les admirent : « Laissez-en jouir les âmes ardentes et sensibles. » Ces âmes ont besoin de chercher, en des ouvrages passionnés et mélancoliques, quelques rayons du bonheur qui leur échappe au milieu du monde. Dans cette vie « qu'il faut passer plutôt que sentir », celui qui distrait l'homme de lui-même et des autres lui dispense le seul véritable bonheur dont la nature humaine soit susceptible. Le bonheur, toujours le bonheur! On ne parle jamais plus ni mieux des choses que lorsqu'on en sent la privation.

C'est la même préoccupation encore qui domine et anime le livre publié l'année suivante (1796) et intitulé : *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Mais ce

titre singulier indique qu'à la préoccupation du bonheur individuel s'en mêle une nouvelle et plus désintéressée. Otez de ce livre ce qui a rapport, d'une part aux sentiments passionnés dont l'auteur, à ce moment, était agitée et dévorée, d'autre part à la Révolution française, il ne restera rien. Considéré comme livre de morale générale, il semblerait faible. La conception d'ensemble et les divisions y manquent de netteté. Nous sommes prévenus, il est vrai, que, les passions étant le véritable obstacle au bonheur, on ne considérera la morale que sous le point de vue des difficultés que les passions lui présentent, et que l'on étudiera les moyens les plus sûrs pour éviter les grandes peines. Cette étude, si elle pouvait se faire, serait bien curieuse, et bien précieuse si elle pouvait produire un résultat. Mais, si les passions seules rendent l'homme malheureux, et si le seul moyen d'être heureux est de se débarrasser d'elles, il ne suffit peut-être pas de concevoir que cette délivrance est souhaitable, ni même de la vouloir, pour la réaliser : il faut qu'elles aussi nous quittent quand nous les quittons, et par tant de racines elles plongent jusqu'au fond le plus mystérieux de notre être, qu'on les sent renaître plus fortes quelquefois après le grand effort qui devait les extirper.

Et puis, il est des passions nobles qu'il faut craindre d'anéantir, d'affaiblir même; si Mme de Staël ne l'avait pas su, Vauvenargues le lui aurait appris : elle est trop fille du XVIIIe siècle, trop convaincue que le propre de l'homme est d'agir, pour songer à briser en lui tous les ressorts d'action. Il est déjà délicat de distinguer les mauvaises passions des bonnes; mais si la même passion est à la fois ressort de vertu et instrument de vice, qui pourra se flatter d'y démêler avec sûreté les principes de corruption qu'il faut éliminer et les principes de vie qu'il faut respecter? Les trois « sections » qu'établit Mme de Staël sont bien factices. Elle étudie d'abord les passions proprement dites : l'amour de la gloire et l'ambition, dont elle s'efforce de faire deux passions contraires; la vanité, qu'elle ne se contente pas de définir, mais qu'elle peint dans les portraits agréables de Damon et Lycidas ; l'amour, le jeu, l'avarice, l'ivresse (chapitre court et faible, parce qu'il n'a été ni observé ni senti), l'envie et la vengeance, l'esprit de parti et « le crime »; mais elle ne réussit pas à faire de l'amour du crime une passion distincte. Toutes ces passions sont de nature et de valeur bien peu comparables; quelques-unes doivent être combattues de front et domptées; quelques

autres veulent être seulement réglées. Mais que penser des deux autres sections, *des sentiments qui sont l'intermédiaire entre les passions et les ressources qu'on trouve en soi* (amitié, tendresse paternelle, filiale, conjugale, religion), et *des ressources qu'on trouve en soi* (philosophie, amour de l'étude, bienfaisance)? L'une est si peu nette que Mme de Staël commence par en expliquer longuement le titre; l'autre ne dit rien qui n'ait été cent fois dit par les moralistes. Comprendre la vie, aimer le travail, pratiquer la bienfaisance, il n'y a rien de bien nouveau dans ces conseils. Et la conclusion elle-même reste flottante. L'auteur a-t-il atteint son but, qui est de « donner quelque espoir de repos à l'âme agitée »? A-t-il fait connaître les moyens d'apaisement qu'il promettait? Il a poursuivi les passions « comme destructives du bonheur »; mais si ces passions « font éprouver l'inquiétude des facultés, le vide de la vie », elles ne sont guère séparables de la nature humaine; elles sont même « l'élan de l'homme vers une autre destinée », et, quand on est Mme de Staël, on les admire, ou on les plaint en les condamnant.

Nous ne sommes pas convaincus; elle ne l'est pas elle-même, car, elle l'avoue, quand elle écrit passionnément contre les passions, c'est elle aussi — elle surtout peut-être — qu'elle a voulu persuader, et elle n'ose affirmer qu'elle y ait réussi. Que reste-t-il donc de ce livre? L'accent profond d'une âme qui souffre et qui voudrait épargner aux autres sa propre souffrance. « Hélas! s'écrie-t-elle, j'ai tant éprouvé ce que c'était que souffrir, qu'un attendrissement inexprimable, une inquiétude douloureuse, s'emparent de moi à la pensée des malheurs de tous et de chacun. » A cette noble sympathie pour la souffrance humaine se mêle une arrière-pensée moins désintéressée, et elle ne s'en cache pas davantage : « Calomniée sans cesse et me trouvant trop peu d'importance pour me résoudre à parler de moi, j'ai dû céder à l'espoir qu'en publiant les fruits de mes méditations je donnerais quelque idée vraie des habitudes de ma vie et de la nature de mon caractère. » Replaçons-la donc au centre de cette œuvre un peu vide sans elle, tout s'éclairera, tout vivra. En vain nous prévient-elle qu'elle s'efforcera d'agrandir ses réflexions en les séparant des circonstances personnelles, car « le vrai moraliste est celui qui, ne parlant ni par invention ni par réminiscence, peint toujours l'homme, et jamais lui ». Elle est justement le contraire de ce moraliste, et elle le sent si bien qu'il lui arrive,

au milieu de tel chapitre (*De l'Amitié*) de s'arrêter pour procéder à une sorte d'examen de conscience.

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter au milieu de cet ouvrage, m'étonnant moi-même de la constance avec laquelle j'analyse les affections du cœur, et repousse loin d'elles toute espérance de bonheur durable. Est-ce ma vie que je démens? Père, enfants, amis, amies[1], est-ce ma tendresse pour vous que je vais désavouer? Ah! non; depuis que j'existe, je n'ai cherché, je n'ai voulu le bonheur que dans le sentiment, et c'est par mes blessures que j'ai trop appris à compter ses douleurs.

Ces blessures saignent encore; ce calme, qu'elle invite les autres à chercher « après les orages des grandes passions », on sent qu'elle en a soif. On ne parle pas sur ce ton de la « souffrance éternelle » quand on n'en est pas la proie. C'est une expérience amère qui peut seule inspirer des réflexions, des plaintes telles que celles-ci: « Si vous voulez aimer les hommes, jugez-les pendant qu'ils ont besoin de vous... En concentrant sa vie, on concentre aussi sa douleur... L'amour, quand il est passion, porte toujours à la mélancolie... Sans cesse la main de fer de la destinée a repoussé l'homme dans l'incomplet. » Cet « incomplet » de la destinée humaine est pour Mme de Staël un perpétuel sujet de méditation, de tristesse résignée ou révoltée.

Mais si, à ses yeux, dans l'espèce humaine, l'homme est incomplètement heureux, la femme est complètement malheureuse. « La nature et la société ont déshérité la moitié de l'espèce humaine. » Toute ambition est interdite aux femmes, et Mme de Staël les approuve de ne pas chercher à se distinguer des autres même par leur esprit, car, alors même que la gloire s'offrirait à elles, elles n'échapperaient pas « à l'inévitable malheur qui s'attachera toujours à leur destinée ». Elles ont l'amour sans doute, et Mme de Staël ne peut se résoudre à condamner l'amour, même exalté, car une passion toute faite de dévouement et de sacrifice ne saurait éloigner de la vertu véritable. Mais le bonheur de l'amour est trop compensé par la douleur de l'oubli. Au moins le bonheur dans le mariage conciliera-t-il ce qu'il y a de délicieux et ce qu'il y a de solide dans l'affection désormais fixée et sans cesse plus intime? Mais où trouve-t-on ce bonheur unique? Ceux qui le possèdent doivent s'effrayer d'un bonheur peu fait pour cette terre: « Peut-être

1. On remarquera que M. de Staël ne figure pas dans cette énumération. Il s'était séparé de sa femme, mais il ne devait mourir qu'en 1802.

que pour eux il n'est pas d'immortalité. » Mariée à vingt ans, malheureuse dès vingt-cinq (ce chiffre précis revient deux fois dans ce livre, et il semble bien que l'auteur se l'applique), Mme de Staël sait trop combien nombreuses s'offrent aux époux les occasions de se blesser mutuellement, combien longuement traînent certaines journées, quelles difficultés de chaque instant « peuvent détruire pour jamais ce qu'il y avait d'exalté dans le sentiment ». De tous les liens, le mariage est « celui où il est le moins probable d'obtenir le bonheur *romanesque* du cœur ». Elle assimile les vraies joies de cette existence aux plaisirs austères de la vertu plutôt qu'aux jouissances de la passion.

Au fond, le livre devrait s'intituler : *De l'Influence des passions sur le bonheur de Germaine Necker, baronne de Staël.* Elle a besoin d'être consolée ; mais de quel côté cherchera-t-elle des consolations? Parfois elle se tourne vers Dieu avec angoisse et lui crie : « Lorsque le hasard a pu combiner ensemble la réunion la plus fatale au bonheur, l'esprit et la sensibilité, n'abandonnez pas *ces malheureux êtres destinés à tout apercevoir pour souffrir de tout.* » Mais le sentiment religieux chez elle est encore froid. Elle reconnaît que la religion est *utile* pour le bonheur. Si elle désapprouve la vie, contraire à la raison, que mènent les chartreux ou les trappistes, elle demande si l'on pourra jamais remplacer pour le peuple de France les jouissances religieuses dont on l'a imprudemment sevré. Pour elle, elle n'est point peuple, et ne sent pas son âme vide. Énergiquement rationaliste, elle oppose et préfère les qualités naturelles aux vertus de la religion. L'homme vraiment vertueux, c'est pour elle celui qui « n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvements ». Le sentiment, la nature, voilà ses règles et ses maîtres ; à défaut du sentiment religieux, le stoïcisme philosophique la soutiendra, l'amour de l'étude la consolera, et aussi — faute de mieux peut-être — le sentiment de la nature, dont les tableaux variés font naître dans l'âme « cette douce mélancolie, vrai sentiment de l'homme, résultat de sa destinée, seule situation du cœur qui laisse à la méditation toute son action et toute sa force ». L'étude occupera l'esprit, mais la bienfaisance remplira le cœur. Elle est particulièrement chère à Mme de Staël, cette vertu spontanée et primitive, la bonté, dont la forme la plus active, la plus humaine, est la pitié. Par là s'attendrit cette âme qu'on serait tenté quelquefois de juger trop virile. Son désintéressement, son dévouement,

éclatent dans ce mot sincère : « C'est hors de soi que sont les seules jouissances indéfinies. » Mais ces rares jouissances se payent souvent cher, et déjà elle avait le droit d'assurer qu'au lecteur habitué à souffrir son accent ne paraîtrait pas étranger.

Cette histoire d'une âme a pour cadre l'histoire d'un pays, et ceci en élargit singulièrement l'horizon. Tranquille au bord du lac de Genève, Mme de Staël ne peut pas ne pas songer à ceux qui s'agitent soit à Paris, soit aux frontières. Elle a besoin qu'eux aussi, que tous les hommes soient heureux; volontiers elle leur imposerait le bonheur tel qu'elle le rêve, tel qu'elle le veut, le bonheur impératif. Dans son Introduction, elle ne sépare pas le bonheur politique du bonheur individuel. Elle annonce une seconde partie, à peine commencée, mais dont elle indique le plan. Quelques-unes des idées exposées déjà dans les *Réflexions sur la paix* sont ici reprises et confirmées : « Tout invite la France à rester république, tout commande à l'Europe de ne pas suivre son exemple... La France doit persister dans cette grande expérience dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir. » Eut-elle jamais réellement l'intention d'écrire le second livre? On en doute quand on voit quels développements elle donne à ce plan qui en déflore d'avance l'intérêt, et aussi (elle-même en fait la remarque) à quel point la partie achevée empiète sur la partie projetée, semée qu'elle est d'allusions à la Révolution. « Nos souvenirs, dit-elle, sont tous empreints de ce terrible événement. » Cette raison suffit et devrait la dispenser d'en chercher d'autres; elle n'a pu se soustraire à cette hantise. Dès le premier chapitre, elle saisit le premier prétexte pour glorifier M. Necker, « l'homme de ce temps qui a recueilli le plus de gloire et qui en retrouvera le plus dans la justice impartiale des siècles ». Ailleurs, elle rend hommage à Louis XVI, qui a su mourir, ou caractérise par des traits saisissants la bestiale soif de haine et de crime qui enfiévrait certains terroristes. Elle a noté même les aptitudes physiques, les mouvements, les tressaillements convulsifs de la tête et des mains chez Robespierre. Mais, surtout, elle a pénétré les âmes. Elle sait quel irrésistible courant a emporté ceux qui croyaient pouvoir s'arrêter dans leur élan.

Pour être ambitieux dans une révolution, il faut marcher toujours en avant de l'impulsion donnée; c'est une descente rapide où l'on ne peut s'arrêter. Vainement, on voit l'abîme : si l'on se jette à bas du char, on est brisé par cette chute; éviter le péril est plus dangereux que l'affronter.

Elle sait que cette grande tragédie a eu ses côtés comiques, et que « le besoin de faire effet, passion native de France », explique bien des actes autrement inexplicables. Elle a vu à l'œuvre l'esprit de parti, l'athéisme prêché avec l'intolérance de la superstition, la liberté commandée avec la fureur du despotisme; elle a entendu les dévots de la démocratie parler d'elle comme d'autres dévots parlent du paradis. La Révolution, « ce concours fortuit de toutes les monstruosités morales », lui en a beaucoup appris sur l'homme et sur sa parenté, plus rapprochée qu'elle n'eût cru, avec l'animal. Mais elle ne sourit guère. L'avenir ressemblera-t-il au passé? Elle se le demande avec angoisse, et, malgré elle, tout en appelant cet avenir rêvé de paix et de bonheur, c'est vers le triste passé qu'elle se retourne.

IV

Le Consulat. — « De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales » (1800).

Le premier grand ouvrage de Mme de Staël qui se présente à nous sous une forme achevée et qui soit, sinon impersonnel (elle n'en écrira jamais de tel), du moins relativement désintéressé, c'est le livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800). Le titre est, à lui seul, l'indication d'une méthode nouvelle de critique, qui est précisée dans le *Discours préliminaire*.

> Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. Il existe dans la langue française, sur l'art d'écrire et sur les principes du goût, des traités qui ne laissent rien à désirer. Mais il me semble que l'on n'a pas suffisamment analysé les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature. Il me semble que l'on n'a pas encore considéré comme les facultés humaines se sont graduellement développées par les ouvrages illustres en tout genre qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nos jours.

Toutefois, parce que le point de vue, à certains égards, est nouveau, il ne faut pas se hâter de croire inventée la critique historique moderne. Mme de Staël, dans la critique, est surtout moraliste. « La critique littéraire, dit-elle, est bien souvent un traité de morale... Il existe une telle connexion entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même son goût

en littérature, on agit sur l'élévation de son caractère. » Elle aime d'un amour presque exclusif les livres « conservateurs des idées, des affections vertueuses », ceux qui peuvent relever l'âme flétrie par les événement contemporains et rafraîchir sa tristesse aride. Elle souhaite que, dans ce siècle où tant de malheurs ont pesé sur l'espèce humaine, un écrivain paraisse « qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière ». Cet écrivain ne peut être Chateaubriand, qui rentra en France cette même année 1800, et qui, précisément, se fit connaître de Mme de Staël en attaquant son livre. Mais c'est en leur rendant le sentiment religieux que Chateaubriand consolera les âmes. Héritière des philosophes du XVIIIe siècle, son rôle, à elle, sera de restaurer les hautes idées. Il en était une que les excès de la Révolution avaient singulièrement compromise : c'est celle de la perfectibilité de la raison humaine. Entrevue dès le XVIe siècle par Bodin et Bacon, reprise avec plus d'assurance et de clarté logique par Bayle, par les partisans des modernes, par l'abbé de Saint-Pierre, par Turgot (dans le discours qu'il prononça comme prieur de la Sorbonne, en 1750), fortifiée par d'Alembert et par Buffon, ennoblie par le stoïque testament de Condorcet, qui attendait la mort en proclamant sa foi dans le progrès, cette doctrine était devenue « odieuse », à cause des conséquences qu'on en avait tirées. En était-elle moins noble et moins vraie? Il ne semble pas que, même au plus fort de la tourmente révolutionnaire, Mme de Staël ait été jamais ébranlée dans sa certitude, exprimée ici avec une sorte de piété sereine. « Dans les périodes lumineuses comme dans les siècles de ténèbres, la marche graduelle de l'esprit humain n'a point été interrompue. » Ce n'est point une « idée de livre » qui a traversé son esprit et qu'elle met en œuvre : c'est la religion de son intelligence qu'elle défend contre les incrédules, comme si, lui ayant dû de ne jamais désespérer, elle lui payait une dette de reconnaissance en s'efforçant de propager autour d'elle son invincible optimisme.

Mais si peu antique et classique que soit son esprit, elle ne rééditera pas, sous leur forme quelquefois enfantine, les vérités paradoxales énoncées par les Perrault et les Lamotte. On a dit que, comme le XVIIIe siècle, elle a l'intelligence et l'amour des idées plutôt que de l'art pur, et que, pour cette raison, la beauté de l'art grec lui a échappé. Mais, d'abord, il ne faut pas exagérer son ignorance en cette matière. Aidée peut-être de quel-

ques amis, mais certainement digne de les comprendre, elle a écrit sur les poèmes homériques certaines pages que personne en France, à ce moment-là, n'eût pu écrire. D'autre part, elle ne nie pas la supériorité artistique et poétique des anciens, et par là elle échappe au danger, au ridicule du système. Elle a soin de commencer par cette distinction, et elle y reviendra : le principe de la perfectibilité indéfinie ne s'applique pas aux arts d'imagination; il n'est vrai que du progrès des idées. Même ainsi atténué, il faut bien le dire, ce principe, par cela seul qu'elle l'aura présent à l'esprit, gâtera des études où il n'a que faire. « Aucun peuple, dira-t-elle par exemple, n'a réuni pour la poésie autant d'avantages que les Grecs; mais il leur manquait ce qu'une philosophie plus morale, une sensibilité plus profonde, peuvent ajouter à la poésie même en y mêlant des idées et des impressions nouvelles... L'esprit de réflexion se montre rarement dans la poésie des Grecs; on y trouve encore moins de véritable sensibilité. » On ne s'étonne plus, dès lors, qu'elle comprenne mal Pindare, que la tragédie grecque (dont elle parle avec justesse, par intervalles) lui paraisse très inférieure à la tragédie moderne pour la connaissance des passions, et qu'elle ne voie dans Aristophane qu'un bouffon, indigne d'être applaudi par les contemporains de Périclès.

On s'étonne davantage qu'elle rende si peu justice aux historiens[1], et surtout aux philosophes grecs, mis fort au-dessous de leurs imitateurs romains. Mais quoi! Hume et Machiavel sont plus « philosophes » que Thucydide, et quant à la philosophie grecque proprement dite, elle manque de mélancolie et de sensibilité. Au reste, il ne s'agit plus ici des beaux-arts, et tout le système s'écroule si, pour la philosophie, qui doit suivre les progrès de la raison, les Romains ne sont pas supérieurs aux Grecs, et les modernes aux Romains. Cela est nécessaire, puisque, des premiers philosophes aux nôtres, tant de siècles de pensée se sont succédé. Au reste, M[me] de Staël dispose d'un critérium qui lui permet de mesurer exactement le degré de civilisation d'un peuple, et c'est la considération plus ou moins grande dont la femme y jouit. Or, chez les Romains, la femme était plus considérée que chez les Grecs. Les Grecs ne savaient pas « qu'on peut rencontrer dans les femmes un être égal par

1. « Ils n'approfondissent point les caractères; ils ne jugent point les institutions... Ils vous peignent, pour ainsi dire, la conduite des hommes comme la végétation des plantes, sans porter sur elle un jugement de réflexion. » Dans une note ajoutée, Thucydide, « le plus distingué » d'entre eux, est nommé et froidement loué.

l'esprit et soumis par l'amour, une compagne de la vie... » Voilà les Grecs jugés. Mme de Staël promet de faire remarquer « les changements qui se sont opérés dans la littérature à l'époque où les femmes ont commencé à faire partie de la vie morale de l'humanité ». Elle tiendra sa promesse, et ce livre de critique acquiert par là une sorte d'unité morale.

Malgré leurs erreurs, les chapitres consacrés à la littérature grecque ne sont pas égalés par les chapitres suivants, consacrés à la littérature latine, dont le caractère général, d'ailleurs, l'utilité opposée à la beauté, est au moins entrevu. Il n'est pas très sérieux de faire commencer la poésie latine à Lucrèce, en déclarant que les poètes ses devanciers méritent à peine d'être nommés, et, de son temps même, Mme de Staël, sur ce point, trouva des critiques. Ignorant la tragédie latine, elle en affirme *à priori* la médiocrité. « Le caractère romain avait certainement la grandeur tragique; mais il était trop contenu pour être théâtral. » On lit avec une sorte de stupeur un arrêt tel que celui-ci : « Virgile, Horace, *Ovide*, malgré les flatteries qu'ils ont prodiguées à Auguste, *se sont montrés beaucoup plus philosophes, beaucoup plus penseurs dans leurs écrits, qu'aucun des poètes grecs.* » Mais aussi l'on aperçoit plus nettement ce que c'est qu'être « philosophe » pour l'auteur de *la Littérature.* Il s'agit d'une philosophie, ou plutôt d'une psychologie poétique, plus ou moins profonde ou curieuse, non pas de la psychologie inconsciente d'un Homère, mais de l'art pénétrant d'un Virgile, de l'art délicat d'un Horace, même de l'art raffiné d'un Ovide, d'un art qui se traduit en peintures, en analyses, en réflexions morales. Être philosophe, c'est aussi, pour elle, avoir dégagé de cette connaissance des hommes quelques idées générales sur leur destinée, sur le rôle et l'avenir de la raison humaine. Ce sera quelquefois, enfin, passer de l'idée au sentiment, à un sentiment volontiers mélancolique. Or, cette façon d'être philosophe ira se précisant et se fortifiant à mesure que la perfection de l'art ira s'altérant. De là cette attention particulière qui est donnée ici aux écrivains de la décadence, cette extraordinaire préférence accordée à Quintilien sur Cicéron, cette estime pour Sénèque, cet enthousiasme pour Tacite, qui, lui-même, laisse beaucoup à faire aux modernes pour la connaissance intime des secrets du cœur ou des causes philosophiques des événements. De là cette apologie des barbares qui ont envahi l'empire romain. Vous êtes tentés de croire qu'ils ont tout détruit? Détrompez-vous, ils ont tout transformé et tout préparé. Heureuse barbarie,

qui a servi à la propagation des lumières et au développement des facultés intellectuelles! Les contemporains en ont souffert, il est vrai; mais le Midi avait besoin d'être un peu violenté par le Nord, qui lui apportait, avec le christianisme, la tristesse passionnée propre aux habitants d'un climat nébuleux, et qui proclamait l'égalité morale de la femme et de l'homme. L'occasion est belle pour plaider encore une fois la cause de la femme : « Les femmes n'ont point composé d'ouvrage véritablement supérieur; mais elles n'en ont pas moins éminemment servi les progrès de la littérature par la foule de pensées qu'ont inspirées aux hommes les relations entretenues avec ces êtres mobiles et délicats. »

Qui désormais oserait se plaindre? Si, pour les beaux-arts, les modernes « ne font et ne feront jamais que recommencer les anciens », que de raisons ils ont de s'en consoler! que de conquêtes s'offrent à eux! Les romans, « ces productions variées de l'esprit des modernes », n'étalent-ils pas un genre presque entièrement inconnu des anciens? Et à qui les devons-nous, sinon aux femmes? Elles seules ont la vue assez fine pour saisir dans les caractères une foule de nuances et pour fournir au talent du romancier, de l'auteur dramatique, du poète, de nouveaux secrets pour émouvoir. « En lisant les livres composés depuis la Renaissance des lettres, l'on pourrait marquer à chaque page quelles sont les idées qu'on n'avait pas avant qu'on eût accordé aux femmes une sorte d'égalité civile. » Dans l'éloquence de Bossuet et de Rousseau, dans quelques poésies des Anglais, dans « quelques phrases » des Allemands, ce qui touche, c'est une alliance originale de la philosophie et de l'imagination mélancolique. Des vertus toutes nouvelles aussi ont fleuri : la philanthropie est née, le lien des affections domestiques s'est resserré, la vie humaine est devenue plus sacrée pour l'homme, en dépit de l'atroce démenti que la Terreur a donné aux espérances philosophiques. Ne nous immobilisons donc pas dans une admiration stérile du passé, mais livrons nos voiles au vent rapide qui nous entraîne vers l'avenir.

Le Nord a cause gagnée, puisque c'est du Nord que nous viennent les lumières, le sentiment religieux et chevaleresque, la délicatesse et la mélancolie. Aussi les littératures du Midi seront-elles vite écartées, non sans dédain. Elles tiendront dans un chapitre, alors que la littérature anglaise, à elle seule, en aura cinq. Le jugement sur l'Italie, sur cette Italie qui inspirera bientôt *Corinne*, est plus qu'injuste : il est cruel. Les Ita-

liens sont gais : cela étonne, cela indigne Mme de Staël, qui leur voudrait une attitude de tristesse éternelle : « Quand les successeurs des Romains, privés de tout éclat national, de toute liberté politique, sont encore un des peuples les plus gais de la terre, ils ne peuvent avoir aucune élévation naturelle... Ils aiment l'exagération de tout et n'éprouvent le sentiment vrai de rien... Si vous ôtiez l'affectation de certains ouvrages, il n'y resterait rien ; tandis qu'en corrigeant les défauts du genre espagnol, l'on arriverait à la perfection de la dignité courageuse et de la sensibilité profonde. » A Machiavel pourtant elle témoigne une particulière bienveillance ; mais de Pétrarque elle ne veut guère retenir que les *concetti*, et l'énergie de Dante la frappe moins encore que ses défauts sans nombre. Cette harmonie musicale de la langue italienne, qui, pour d'autres, est un perpétuel enchantement, est, pour elle, le plus irritant des défauts, car elle berce et endort la pensée.

Le bruit retentissant de l'italien ne dispose ni l'écrivain ni le lecteur à penser ; la sensibilité même est distraite de l'émotion par des consonances trop éclatantes. L'italien n'a pas assez de concision pour les idées ; il n'a rien d'assez sombre pour la mélancolie des sentiments. C'est une langue d'une mélodie si extraordinaire, qu'elle peut vous ébranler, comme des accords, sans que vous donniez votre attention au sens même des paroles. Elle agit sur vous comme un instrument musical...

La foule d'improvisateurs assez distingués qui font des vers aussi promptement que l'on parle, est citée comme une preuve des avantages de l'italien pour la poésie. Je crois, au contraire, que cette extrême facilité de la langue est un de ses défauts, et l'un des obstacles qu'elle offre aux bons poètes pour élever très haut la perfection de leur style. Les gradations de la pensée, les nuances du sentiment, ont besoin d'être approfondies par la méditation ; et ces paroles agréables, qui s'offrent en foule aux poètes italiens pour faire des vers, sont comme une cour de flatteurs qui dispensent de chercher et souvent empêchent de découvrir un véritable ami.

Quand on passe, dans ce livre, de cette littérature du Midi aux littératures du Nord, on dirait qu'on passe de la critique, presque de la satire, à l'ode. Enfin Ossian vint! Mme de Staël va jusqu'à le comparer à Homère, en laissant entendre que c'est vers Ossian qu'elle incline. Avec le point de vue, le ton change ; ce n'est plus l'esprit qui parle, c'est l'âme : « La poésie mélancolique est la poésie la plus d'accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition... Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. » Ici, elle se sent, pour ainsi

dire, chez elle. Ces peuples septentrionaux — elle y revient — ont pour les femmes un respect inconnu aux peuples du Midi; presque tous, d'ailleurs, ont adopté la religion protestante, qui, d'accord avec le climat de leurs pays, leur inspire des pensées graves et des sentiments profonds. Nous aurons, dans ce livre déjà, un chapitre sur l'Allemagne, mais nous y avons un vrai livre *De l'Angleterre*.

En pleine Terreur, elle avait passé quatre mois en Angleterre, et y avait vu jouer Shakespeare. Elle l'admira plus que ne l'avait admiré Voltaire; mais, d'autre part, elle admirait les tragédies de Voltaire, en particulier *Tancrède,* et elle avait un fonds d'esprit classique qui l'empêchait d'admettre le mélange du tragique et du comique, des personnages héroïques et des « tableaux ignobles ». Que les défauts de Shakespeare « diminuent beaucoup de sa gloire parmi les autres nations », elle le sait. Mais Shakespeare n'a point imité les anciens : « ce génie qui peint d'après nature, ce génie immédiat », commence une littérature nouvelle. Le premier, il a su peindre la douleur morale au plus haut degré; la terreur de la mort, sentiment dont les anciens ont rarement développé les effets; la pitié, « sans aucun mélange d'admiration pour celui qui souffre, la pitié pour un être insignifiant et quelquefois même méprisable »; l'effroi sortant du crime; l'isolement dans l'extrême malheur. C'est là qu'est la vraie gloire des Anglais, car ils n'ont point de Molière, et, « s'ils le possédaient, ils ne sentiraient pas toutes ses finesses », tant leur gaieté même est morose. « Ils manquent essentiellement de grâce dans tout ce qui exige de la légèreté d'esprit; » ils n'ont eu ni un Voltaire, ni un Arioste, ni un la Fontaine. « Mais n'est-ce point assez de savoir parler la langue des affections profondes? faut-il attacher beaucoup de prix à tout le reste? » Leur Milton est « l'un des premiers poètes du monde ». Toute leur littérature a un caractère d'élévation et de mélancolie que l'esprit français ne connaît pas. « C'est que la liberté et la vertu, ces deux grands résultats de la raison humaine, exigent de la méditation, et la méditation conduit nécessairement à des objets sérieux... On juge leurs défauts comme ceux de la nature, et non comme ceux de l'art. » Tous les vrais romans de ce siècle, c'est à l'imitation des Anglais qu'on les doit : ils ont cru que, pour intéresser l'esprit et le cœur de l'homme, l'invention des caractères et la peinture des événements de la vie privée suffiraient. Ils ont porté dans ce genre, comme ailleurs, une délicatesse et une

sensibilité dont le commerce des femmes anglaises multipliait à l'infini les nuances. D'une manière générale, cependant, leurs prosateurs ne valent point leurs poètes ; on dirait qu'ils n'osent se livrer entièrement que dans l'inspiration poétique. Ce qu'ils ont de solide et de pratique dans l'esprit, leur prose le révèle ; mais c'est dans leurs poésies qu'il faut chercher leur âme.

Ceci est le centre du livre *De la Littérature*, ceci en est la vraie nouveauté. Avant 1800, la littérature anglaise, sans doute, n'était pas entièrement ignorée en France. On y avait imité, traduit Shakespeare. Diderot, qui fait entrer dans les éléments du « grand goût », avec un sens droit et un esprit élevé, une âme sensible, « un tempérament un peu mélancolique[1] », avait écrit l'éloge de Richardson. Rousseau avait fait mieux : il avait donné son Richardson à la France, sa patrie d'adoption, et Mme de Staël, quand elle caractérise les romans anglais, ne leur compare que la *Nouvelle Héloïse*. Mais, ce que Rousseau lui-même, peut-être, n'eût pas osé faire, la littérature anglaise, prise dans son ensemble, est posée en rivale, en égale de la littérature française. Et voici déjà qu'une autre rivale lui est signalée : la littérature allemande. Mais, soit que Mme de Staël soit moins instruite de celle-ci, soit qu'elle en réserve l'étude plus ample jusqu'au temps d'un voyage prochain, elle se borne à louer *Werther*, le livre par excellence, et Gœthe, ce Rousseau de l'Allemagne, Klopstock, avec des réserves, Schiller, Gessner. Ce qu'elle dit, par ailleurs, du système fédératif allemand, du manque d'esprit de société qui en résulte, du caractère contemplatif qu'y prennent dès lors les études des hommes de lettres, de l'intensité de leur activité intérieure, de leur culte pour les idées, est assez général pour n'être qu'un souvenir des conversations de ceux de ses amis qui connaissaient l'Allemagne mieux qu'elle. Il est curieux seulement, quand on songe au grand ouvrage qui suivra, de noter quelles limites elle assigne au génie allemand, après lui avoir reproché quelques fautes de goût et un penchant trop marqué vers la métaphysique des sentiments : « Le sérieux de la raison, l'éloquence de la sensibilité, voilà ce qui doit être le partage de la littérature allemande ; ses essais dans les autres genres ont toujours été moins heureux. » Plus philosophes que les Français, les Allemands s'entendent mieux à l'amélioration du sort des hommes. Nous n'avons fondé que des haines ; ils seront les

1. *Deuxième entretien sur le « Fils naturel ».*

défenseurs et les restaurateurs des grands principes moraux dont vit l'humanité. Déjà l'on voit se former les traits de cette Allemagne idéale dont nos philosophes, nos historiens, nos poètes, vénéreront à l'envi la sagesse candide et sereine.

Mais la France, pays du Nord à la fois et du Midi, quel sera son avenir? Avant de répondre, dans une seconde partie, à cette question, Mme de Staël esquisse brillamment un tableau des lettres françaises au XVIIe et au XVIIIe siècle. S'il est vrai que « les religions et les lois décident presque entièrement de la ressemblance ou de la différence de l'esprit des nations », du moins pour l'éducation générale des premières classes, l'état monarchique et la vie de société en France suffiront à expliquer comment put se former, par exemple, un Molière. Taine n'a pas de pages plus pénétrantes quand il s'attaque au même sujet, dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Mais au milieu de cette société aristocratique, si favorable à la délicatesse du style, relégués loin des intérêts actifs de la vie, condamnés à ne briller que par l'imagination, les hommes de lettres avaient nécessairement plus de goût que de philosophie : à Racine même quelque chose manquait pour connaître le cœur humain « sous les rapports que la philosophie seule peut faire découvrir ». Au XVIIe siècle, la littérature n'était qu'un art; au XVIIIe, « c'est un moyen ». Mais cette formule, devenue banale, n'explique pas le siècle tout entier, et Voltaire, dont la destinée était « le chef-d'œuvre de la société, des beaux-arts, de la civilisation monarchique », Voltaire, intellectuellement aristocrate et fait pour être jugé par des aristocrates, ne ressemble pas à ce Rousseau qui appelle du fond des forêts la tempête des passions primitives. Sans rien découvrir, Rousseau « a tout enflammé ». Voltaire ne prévoyait pas, ne voulait pas la révolution qu'il a préparée. De telles vues portent fort au delà de la critique littéraire telle que la comprenait la Harpe; elles répondent bien aux promesses du titre, puisqu'elles jugent les œuvres des écrivains dans leurs rapports avec les institutions : c'est la critique historique qui s'annonce.

Mais le goût de Mme de Staël est plus timide que son esprit. C'est dans les idées seulement qu'elle est novatrice. Avec Chénier, mais dans un sens différent, elle dirait volontiers qu'à des « pensers nouveaux » il faut donner la forme parfaite d'autrefois. Elle le dit même, en d'autres termes : « L'indépendance républicaine doit chercher à imiter la correction du siècle de Louis XIV, pour que les pensées utiles se propagent et que les

ouvrages philosophiques soient en même temps des ouvrages classiques en littérature. » Si elle avait compris qu'il y avait une sorte de contradiction à vouloir imposer le vêtement d'autrefois, si correct qu'il fût, aux idées d'aujourd'hui ou de demain, et que, d'autre part, les sentiments empruntés à l'Angleterre ou à l'Allemagne ne pouvaient être rendus dans la pure langue de Racine, la seconde partie de son livre, *De l'État actuel des lumières en France et de leurs progrès futurs,* aurait marqué une étape décisive dans l'histoire de la pensée à la fois et de la forme dans notre pays. Cette partie n'a rien de prophétique. C'est une sorte d'inventaire des ressources intellectuelles dont la France dispose encore après la grande crise de la Révolution. Rien n'est perdu « si nous nous corrigeons des erreurs révolutionnaires sans abjurer avec elles les vérités qui intéressent l'Europe pensante à la fondation d'une république libre et juste ». Les vraies richesses de ce temps, ce sont les sciences, toujours en progrès. En prenant leur méthode aux sciences, la philosophie et la politique se rajeuniront, deviendront sciences elles-mêmes. Devenue plus philosophique aussi, unissant la mesure à la force, l'éloquence, altérée depuis la Révolution, pourra de nouveau s'épanouir. Déjà se transforme la conception que se font les Français du théâtre, de la poésie, du roman. Fuyant l'excès dangereux de la moquerie, sans renoncer à ridiculiser le vice, la comédie sent que son rôle est avant tout moral. La tragédie s'intéresse non plus seulement aux infortunes des grands personnages, mais aux événements aussi douloureux, plus rapprochés de nous, de la vie privée : « Le théâtre est la vie noble, mais il doit être la vie, et si la circonstance la plus vulgaire sert de contraste à de grands effets, il faut employer assez de talent à la faire admettre pour reculer les bornes de l'art sans choquer le goût[1] ». « Un nouveau genre de poésie » est né avec les ouvrages en prose de Rousseau et de Bernardin. A côté de ces poètes en prose, Delille, Saint-Lambert, Fontanes, sont cités, surtout parce qu'ils ont subi l'influence de la poésie anglaise.

1. Dans une note postérieure, Mme de Staël observe qu'il n'est pas impossible de réussir dans cette route nouvelle si l'on sait ménager quelques effets non encore risqués sur la scène, mais que l'entreprise doit être dirigée par le goût le plus sévère, en particulier si l'on veut acclimater en France le génie anglais ou allemand. L'art dramatique, inséparable de l'aristocratie, « ne peut s'accroitre que par la philosophie et la sensibilité ; mais, dans ce genre, il n'a point de bornes ». Elle ne conseille pas d'écrire des tragédies en prose, mais souhaite qu'on perfectionne l'art des vers simples et naturels, de façon à trouver un genre intermédiaire entre la solennité française et la familiarité septentrionale.

Et, sans doute, il y a des pensées nouvelles à exprimer, un terrain nouveau — le nôtre — à défricher; mais, au seuil du XIXe siècle, Mme de Staël ne craint pas de prononcer cet arrêt : « La poésie d'imagination ne fera plus de progrès en France. »

C'est par le roman que se termine ce bilan des pertes et des gains de la littérature française. Une note où elle loue avec exagération Mme de Genlis, mais ne peut louer qu'elle, fait honneur aux femmes, en France et en Angleterre, d'avoir excellé dans le roman, grâce à la sagacité particulière qu'elles apportent dans l'étude des mouvements de l'âme et des nuances les plus délicates de l'amour. Au fond, si elle avait dit toute sa pensée, elle aurait écrit que cette époque est et sera grande surtout parce que les femmes y peuvent être grandes. Si ce n'avait été sa pensée de derrière la tête, on ne concevrait guère pourquoi elle a consacré tout un chapitre aux femmes qui cultivent les lettres.

L'existence des femmes en société est encore incertaine sous beaucoup de rapports... Il arrivera, je le crois, une époque quelconque où des législateurs philosophes donneront une attention sérieuse à l'éducation que les femmes doivent recevoir, aux lois civiles qui les protègent, aux devoirs qu'il faut leur imposer, au bonheur qui peut leur être garanti; mais, dans l'état actuel, elles ne sont, pour la plupart, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la société. Ce qui réussit aux unes perd les autres; les qualités leur nuisent quelquefois; quelquefois les défauts leur servent; tantôt elles sont tout, tantôt elles ne sont rien... Dans les monarchies, elles ont à craindre le ridicule, et dans les républiques, la haine... *Peut-être serait-il naturel que, dans un tel État (république), la littérature proprement dite devînt la part des femmes, et que les hommes se consacrassent uniquement à la haute philosophie.*

Voilà une ambition nettement déclarée, et l'on n'accusera pas ici Mme de Staël de n'être pas en avance sur son temps. Pour avoir une George Sand, on se priverait ainsi d'un Victor Hugo. Mme de Staël ne se borne donc pas à se plaindre que, depuis la Révolution, les hommes aient cru devoir réduire les femmes à la plus absurde médiocrité, elle s'en venge. A la manière dont elle éloigne « le danger très rare de rencontrer une femme dont la supériorité soit en disproportion avec la destinée de son sexe », on devine qu'elle plaide la cause d'une femme entre toutes. On ne le sent pas moins à ce qu'elle dit du bonheur, ce sujet constant de ses préoccupations. Les hommes prétendent assurer le bonheur des femmes en les maintenant dans l'obscurité. Mais, si la situation de celles-ci est très imparfaite dans l'ordre civil, c'est à l'amélioration de leur sort, non à la dégradation de leur esprit, que les hommes de-

vraient travailler. Elles ne seraient malheureuses que si elles s'élevaient assez haut pour aspirer à la gloire. Qu'on se rassure : cette amélioration n'est funeste qu'à un bien petit nombre de femmes, bien vite et bien cruellement punies de leur témérité.

Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne savent les juger ni avec la générosité d'un adversaire ni avec l'indulgence d'un protecteur ; et, dans ce combat nouveau, ils ne suivent ni les lois de l'honneur ni celles de la bonté. Si, pour comble de malheur, c'était au milieu des dissensions politiques qu'une femme acquît une célébrité remarquable, on croirait son influence sans bornes, alors même qu'elle n'en aurait aucune ; on l'accuserait de toutes les actions de ses amis ; on la haïrait pour tout ce qu'elle aime...

Envers une femme d'esprit supérieur, les hommes semblent dégagés de tout devoir. Elle est l'objet de la curiosité, peut-être de l'envie ; elle ne mérite vraiment que la pitié. Il est difficile de n'être pas ému par la sincérité de cet accent. Chaque livre, nous le savons, n'est, pour Mme de Staël, qu'une occasion d'alléger son âme oppressée par les douleurs intimes ou publiques. Celui-ci pourrait s'intituler *De l'Avenir de la littérature et des* FEMMES *françaises*. Si l'on pouvait douter qu'il s'agît d'une confidence personnelle amplifiée, il suffirait de lire la conclusion de tout l'ouvrage :

Qu'on voudrait, au prix de la moitié de la vie qui reste à parcourir, ne pas être entrée dans la carrière des lettres et de la publicité qu'elles entraînent !... Qu'il importe de veiller sur la première impulsion qu'on donne au cours de sa destinée ! C'est elle qui peut sans retour éloigner du bonheur. Vainement les goûts se modifient, les inclinations changent ainsi que le caractère ; il faut rester la même, puisqu'on vous croit la même ; il faut tâcher d'avoir quelques succès nouveaux, puisqu'on vous haït encore pour les succès passés ; il faut traîner cette chaîne des souvenirs de vos premières années, des jugements qu'on a portés sur vous, de l'existence enfin telle qu'on vous la suppose, telle qu'on croit que vous la voulez. Vie malheureuse et trois fois malheureuse ! qui éloigne peut-être de vous des êtres que vous auriez aimés, qui se seraient attachés à vous, si de vains bruits n'avaient épouvanté les affections qui se nourrissent du calme et du silence. Il faut néanmoins user la trame de cette vie telle qu'elle est formée, puisque l'imprudence de la jeunesse en a tissé les premiers fils, et chercher dans les liens chéris qui nous restent et dans les plaisirs de la pensée quelques secours contre les blessures du cœur. Je sais combien il est facile de me blâmer de mêler ainsi les affections de mon âme aux idées générales que doit contenir ce livre ; mais je ne puis séparer mes idées de mes sentiments... Comment distinguer son talent de son âme ?

Ces dernières lignes nous donnent le secret de son éloquence, car « pour qu'un auteur soit éloquent, il faut qu'il exprime ses propres sentiments », et l'on ne peut nier qu'elle n'ait été, en

France, la plus éloquente des voix de ce temps où Chateaubriand s'apprête à parler à son tour. Mais l'éloquence, en critique, ne tient pas lieu de tout, et le contraste est choquant entre cette vaste enquête historique et littéraire poursuivie dans la première partie, et les conclusions modestes auxquelles aboutit la seconde. On dirait qu'après avoir alarmé le goût des pseudo-classiques, Mme de Staël tient à le rassurer. Elle proteste contre toute idée d'une révolution dans les lettres. De quoi est-il question? Tout au plus de bannir « quelques lois de convention, sans renverser les barrières qui tracent la route du génie ». Au XVIIIe siècle, le goût, plus efféminé que délicat, trop facilement blessé par une expression énergique, arrêtait l'essor des âmes, comme la crainte du ridicule tyrannisait les esprits. Mais ce goût n'a besoin que d'être élargi avec prudence, car « l'esprit républicain exige plus de sévérité dans le bon goût, qui est inséparable des bonnes mœurs ». Point de révolution littéraire : il suffit de continuer celle qui a été commencée par Montesquieu, Rousseau et... Condillac, en consacrant le goût à l'ornement des idées. Nous comprenons plus nettement ce que doit être désormais le style : il ne consiste ni dans l'élégance spirituelle du ton et des tours, ni dans la construction grammaticale de la phrase : « il tient au fond des idées, à la nature des esprits; il n'est point une simple forme. » Le meilleur style sera donc celui qui conviendra le mieux à des écrivains philosophes dans une nation libre. Marivaux (on ne s'attendait guère à le rencontrer ici) n'a point été un écrivain philosophe, Montesquieu et M. Necker l'ont été au plus haut point.

Du style de la poésie et des genres qui ne sont pas proprement philosophiques, Mme de Staël n'a cure. Au fond, les progrès du style étant liés aux progrès de la philosophie, elle ne songe qu'à réformer la manière de penser : la manière d'écrire suivra de soi. La conclusion de tout l'ouvrage est beaucoup plus philosophique, politique et personnelle que littéraire. Elle justifie la pensée qui est au fond de tout l'ouvrage : « Un écrivain ne mérite de gloire véritable que lorsqu'il fait servir l'émotion à quelques grandes vérités morales. » Mais de tout cela, émotion, morale, politique, art, critique, confidences, se composait un ensemble qui surprit les contemporains et fit le succès du livre.

Ce succès lui ramena, d'ailleurs, la faveur du public mondain et repeupla son salon. « Je retrouvai, dit-elle, ce plaisir de causer, et de causer à Paris, qui, je l'avoue, a toujours été pour

moi le plus piquant de tous. » Mais deux sortes de gens restèrent à l'écart : ceux qui savaient que ce succès n'était pas pour plaire au premier consul, et ceux qui (c'étaient parfois, il est vrai, les mêmes), ennemis déclarés de la philosophie du XVIIIe siècle, allaient applaudir à la réaction religieuse dont le Concordat fut le point de départ. On peut négliger les lourdes critiques de Geoffroy; mais les épigrammes plus fines de Fontanes, dans le *Mercure,* durent piquer au vif la femme sincère, mais impérieuse, qui aimait à régenter ses contemporains. Fontanes annonçait, avec plus de sympathie, un livre bien différent, dont la publication ne tarda guère, le *Génie du christianisme,* et l'auteur même de ce livre, connu comme tel avant de l'avoir publié, écrivait à son ami Fontanes, à propos de la seconde édition de la *Littérature* (1801), une lettre que le *Mercure* fit connaître. Il y raillait fort le système de la perfectibilité, et allait jusqu'à mettre en doute, très injustement, la sincérité de Mme de Staël.

> Si quelque chose pouvait prouver cette excellence du cœur humain, c'est de voir que Mme de Stael a trouvé le principe de cette illusion dans son propre cœur. Toutefois, j'ai peur que cette dame, qui se plaint si souvent des hommes en vantant leur perfectibilité, ne soit comme ces prêtres qui ne croient point à l'idole dont ils encensent les autels... Quelquefois elle paraît presque chrétienne, et je suis prêt à me réjouir; mais l'instant d'après la philosophie reprend le dessus. L'argumentation se réveille et vient contrarier les élans de son cœur. Il en résulte que le livre de Mme de Staël est pour moi un mélange singulier de vérités et d'erreurs.

La question, du moins, était nettement posée entre la philosophie et le « christianisme », tel que l'entendait Chateaubriand. Bien qu'elle ne pût accepter cette antithèse par trop simplifiée, Mme de Staël, plus généreuse que ses critiques, ne craindra pas, dans la préface de *Delphine*, en saluant le *Génie du christianisme,* « ouvrage dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagination originale, extraordinaire, éclatante », d'y opposer le livre moins éblouissant où elle a essayé de montrer « que les progrès de l'esprit humain en général devaient être comptés pour quelque chose dans l'examen des différences entre la littérature des anciens et celle des modernes ». Ce qu'elle sentait confusément, nous le voyons avec netteté aujourd'hui : il y avait en présence non seulement deux personnes, deux méthodes, même deux manières d'écrire (Chateaubriand trouvait « monotone » le style de Mme de Staël), mais deux siècles : le XVIIIe siècle, resté optimiste malgré toutes les désillu-

sions, affirmait en mourant sa foi persistante dans la raison et le progrès; le XIXe, dans sa jeunesse inquiète, privé de la foi philosophique sans avoir ressaisi la foi religieuse, cherchait encore son équilibre, et ne devait le trouver, pour un court moment, que dans la muette adoration de la force.

V

Le Consulat et l'Empire. — Persécutions, exils et voyages. Dernières années.

Aucune femme n'était moins faite que Mme de Staël pour plaire au premier consul. Elle l'avait vu plusieurs fois, dans les séjours successifs qu'elle fit à Paris en 1795 et 1797. « Jamais, dit-elle, la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper. » Peu avant le départ pour l'Égypte, elle lui parla « près d'une heure tête à tête », en faveur de l'indépendance suisse menacée; mais elle ne le toucha point[1]. C'est par le respect dont elle est pénétrée pour la liberté véritable, qu'elle explique l'animosité de Bonaparte contre elle. Elle oublie un peu ses intrigues et celles de ses amis, qui d'abord, comme elle, espérèrent dominer ce soldat heureux, et ne devinrent ses ennemis irréconciliables qu'après qu'il eut échappé à leurs prises. C'est elle qui inspira le discours agressif de Benjamin Constant dans le Tribunat. A cette première entreprise elle dut de voir son salon déserté, et de se voir elle-même invitée par Fouché à préférer aux agitations de la ville la paix de quelque campagne à dix lieues de Paris. « J'étais, avoue-t-elle, vulnérable par mon goût pour la société... Le fantôme de l'ennui m'a toujours poursuivie[2]. » Le 18 brumaire, qui, d'ailleurs, n'indigna point et même ne surprit point tant ses amis, dut être, cependant, pour elle, une déception, car il suffit de lire le *Discours préliminaire* de la *Littérature* pour apercevoir, mêlés aux vues littéraires, les desseins politiques. Elle y étudie les rapports de la littérature non seulement avec la morale, mais avec la liberté; elle s'y demande

1. *Considérations*, III, 26, 27.
2. *Dix Années d'exil*, I, 1, 2, 3. Elle dit plus loin (I, 10) : « Je ne dissimule point que le séjour de Paris m'a toujours semblé le plus agréable de tous... La conversation française n'existe qu'à Paris, et la conversation a été, depuis mon enfance, mon plus grand plaisir. »

en quelle mesure l'esprit militaire est dangereux pour un État libre, et, prévoyant un coup de force, elle essaye de le détourner.

La force se passe du temps et brise la volonté ; mais par cela même elle ne peut rien fonder parmi les hommes. L'on a souvent répété, dans la révolution de France, qu'il fallait du despotisme pour établir la liberté. On a lié par des mots un contresens dont on a fait une phrase ; mais cette phrase ne change rien à la vérité des choses. Les institutions établies par la force imiteraient tout de la liberté, excepté son mouvement naturel ; les formes y seraient comme dans ces modèles qui vous effrayent par leur ressemblance : vous y retrouverez tout, hors la vie.

Au lendemain du 18 brumaire, ces réflexions durent sembler tardives ; et le livre, dans ses parties politiques, dut faire l'effet d'un anachronisme. C'était pour une république qu'elle écrivait, et pour y former une littérature républicaine. Elle prétendait plier la société nouvelle à l'urbanité de la société ancienne, relever la condition des hommes de lettres, trop confinés dans une vie méditative, en les initiant à la vie d'action. Bien qu'elle avouât que, dans une république, on doit craindre l'enthousiasme pour un homme, elle repoussait ce système jaloux qui nivelle les réputations et qui ôte aux individus ce mobile souverain de l'émulation dans la gloire. Mais elle remarquait que « tous les caractères despotiques détestent la pensée » ; et qu'était son livre, sinon une glorification de la pensée libre? Le 18 brumaire avait mis ordre à tout cela. Elle ne voulait que conseiller et qu'avertir ; mais les circonstances la classèrent parmi les opposants, et ce rôle ingrat fut bientôt un rôle périlleux.

La vie qui commença dès lors pour elle, elle l'a racontée dans le livre intitulé *Dix Années d'exil* (assez inexactement, puisque la première partie va seulement de 1800 à 1804, et la seconde de 1810 à 1812), et nous la raconterons plus brièvement d'après elle, en y marquant seulement la place des grands ouvrages auxquels il faudra revenir ensuite.

A la veille de Marengo, retirée en Suisse, où Bonaparte vit et entretint M. Necker, elle en est venue à former des vœux pour le succès des armées étrangères :

On voyait sans cesse des troupes parcourir ces paisibles contrées que le majestueux rempart des Alpes devrait mettre à l'abri des orages de la politique. Pendant ces belles soirées d'été, sur le bord du lac de Genève, j'avais presque honte de tant m'inquiéter des choses de ce monde en présence de ce

ciel serein et de cette onde si pure; mais je ne pouvais vaincre mon agitation intérieure. Je souhaitais que Bonaparte fût battu, parce que c'était le seul moyen d'arrêter les progrès de sa tyrannie...

Après la paix de Lunéville, elle ne désarme pas, mais n'attaque pas non plus, va même chez Berthier avec la certitude d'y rencontrer Bonaparte, et se prépare « à le braver ». Mais « les diverses réponses fières et piquantes » qu'elle avait médité de lui faire ne trouvèrent pas leur emploi : il ne lui dit qu'un mot banal. D'ailleurs, sur les vrais sentiments du « tyran » pour elle et pour son père, elle ne se trompait pas. L'année 1802 fut la dernière de ses années paisibles. Cette année, qui vit paraître le roman de *Delphine,* ajouta beaucoup à sa renommée, tandis que mourait obscurément l'étranger dont elle illustrait le nom. Des journaux, qu'elle suppose inspirés par le premier consul, déclarèrent ce roman immoral. Immoral, un livre approuvé par le vertueux M. Necker! Mais, cette année aussi, M. Necker publiait ses *Dernières Vues de politique et de finances,* où il souhaitait à la France une autre destinée que celle de l'empire romain, fondé par la force militaire et renversé par elle. L'orage ne tarda pas à éclater : l'année suivante, qui consomma la rupture de la France avec l'Angleterre, chère à Necker et à sa fille, consomma aussi leur disgrâce : en septembre 1803, un officier de gendarmerie, choisi, du reste, « comme le plus littéraire des gendarmes », remit à Mme de Staël l'ordre de quitter Paris, et de n'en plus approcher qu'à la distance de quarante lieues.

C'est alors qu'au lieu de se retirer à Coppet, où elle se fût consumée de rage impuissante, elle entreprit son premier voyage d'Allemagne depuis longtemps projeté. « Je craignais, dit-elle, le dégoût de revenir renvoyée dans un pays (la Suisse) qu'on m'accusait de trouver un peu monotone. » Elle voulait aussi se relever, par les succès qui l'attendaient en Allemagne, de l'outrage que lui infligeait le premier consul, et « opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France ». A Weimar, en effet, où elle passa l'hiver de 1803, elle fut reçue et traitée en amie par la grande-duchesse Louise. Il n'était pas besoin d'aller plus loin pour embrasser dans leur ensemble les divers aspects du génie allemand. Au centre de cette cour lettrée, trônait Gœthe, dans sa sérénité olympienne, un peu dédaigneuse. Il avait traduit, en 1795, l'*Essai sur les fictions,* mais

au prix d'un effort laborieux. Dans les écrits postérieurs de Mme de Staël il critiquait l'insuffisance du sens moral, l'incertitude de la notion du devoir. Elle avait proclamé en France son admiration pour *Werther*, et comprendre *Werther*, c'était assurément un mérite; mais sa conversation, légère et décousue, ne respectait pas toujours assez la gravité méditative du poète allemand. Un jour qu'après lui avoir annoncé brusquement l'arrestation du général Moreau, elle bavardait sur quantité de choses indifférentes et lui reprochait sa maussaderie, il lui dit avec impatience : « Vous n'êtes capable de vous intéresser sérieusement à rien; vous m'abordez sans ménagement, vous me frappez d'un coup, et vous prétendez que je me mette aussitôt à siffler votre petite chanson et à sauter d'un sujet à l'autre. » Mais plus tard, apaisé, il reconnut que ces conversations, alors si gênantes, n'avaient pas été sans profit pour l'Allemagne elle-même.

Quoi qu'on puisse penser et dire à distance de ces relations de Weimar, il faut reconnaître qu'elles ont été de grande conséquence et qu'elles ont exercé de l'influence dans la suite. Le livre sur l'Allemagne, issu de ces aimables entretiens, fut comme un bélier puissant qui ouvrit une large brèche dans la muraille de Chine des vieux préjugés élevée entre nous et la France. Il fit, ce livre, que l'on voulut nous connaître au delà du Rhin, puis au delà de la Manche, et nous y avons gagné d'exercer une influence vivante au loin dans l'Occident. Bénissons donc la gêne de ce séjour et le conflit des originalités nationales qui nous semblaient alors vaines et importunes.

Schiller, qui achevait *Guillaume Tell,* écrivait à Kœrner (4 janvier 1804) : « Voilà que le diable m'amène la philosophe française, qui est bien, de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat, et la plus fertile en paroles. » Mais comme c'était aussi « la plus cultivée, la plus spirituelle des femmes », il se résigna. Avant de l'avoir vue, il avait un espoir : c'est qu'elle comprît l'allemand, car pour exposer sa religion intime en phrases françaises courtes et rapides, d'avance il y renonçait. Cet espoir ne fut qu'à demi trompé : Mme de Staël ne parlait pas l'allemand, mais le comprenait assez bien à la lecture, un peu moins bien dans la conversation : sa prompte intelligence des idées suppléait à sa lente intelligence de la langue. Toutefois, c'est en français qu'on s'entretenait à l'ordinaire, et la Française avait vraiment par là trop d'avantages sur ses contradicteurs, séduits et lassés tout ensemble[1]. Schiller lui trouvait un esprit trop raisonneur

1. « Elle rencontra pour la première fois Schiller au thé de la duchesse. Il était

et tendu, une nature antipoétique, des défauts tout féminins, sans le charme essentiel de la femme. Délivré enfin d'elle, il s'écriait : « Il me semble que je relève d'une maladie! » Deux ans après, il mourait prématurément; mais il serait excessif d'insinuer que ses jours aient été abrégés par le séjour de Mme de Staël à Weimar. Wieland, déjà vieux, y survécut dix ans. Ses qualités, plus élégantes que profondes, plus voltairiennes qu'allemandes, le rendaient plus capable d'apprécier certaines qualités vives. Aussi voit-on qu'il n'y est pas insensible, tout en se plaignant, lui aussi, de ne pas pouvoir tout saisir.

C'est, à mon avis, l'être le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu sur cette terre sous forme féminine. Par sa personne et par ses deux romans, elle prouve, contre Rousseau et contre les contradicteurs, qu'une femme peut avoir du génie. Quel est, dans toute l'Europe, l'homme qui aurait pu écrire sa *Delphine?* Et comme elle écrit, elle parle; *n'était l'inexprimable rapidité avec laquelle elle s'exprime, et qui fait qu'un pauvre Allemand, quelque attention qu'il prête, perd au moins un quart de sa conversation,* on voudrait l'entendre toute la journée.

Berlin, qu'elle visita ensuite, lui plut moins que Weimar; elle y rencontra plus de soldats que de lettrés. Cependant elle y retrouvait Guillaume de Humboldt, qui, dans un séjour à Paris (1800), avait fréquenté son salon. Humboldt goûtait fort peu l'esprit français, mais reconnaissait les mérites sérieux de cette Française, et les attribuait à l'origine allemande des Necker. Le philosophe Fichte eût nié cette origine, lui qu'elle sommait d'exposer en un quart d'heure tout son système, et,

en uniforme de cour ; elle le prit pour un général. On le lui présenta ; elle l'entreprit aussitôt sur la philosophie de Kant et sur la supériorité de la tragédie française. C'était un de ses thèmes favoris, et son grand talent de déclamation lui fournissait le meilleur de ses arguments. Les Allemands l'entendaient volontiers réciter et l'applaudissaient, mais elle ne les convertissait point au culte de Racine. Elle s'imposait à l'admiration, même à la sympathie, mais elle fatiguait. « Elle est tout « d'une pièce, écrivait Schiller. Rien de faux ni de maladif en elle ; ce qui fait que, « malgré l'énorme différence des natures et des manières de penser, on se trouve « parfaitement bien avec elle ; on peut tout entendre d'elle et tout lui dire. Elle « représente la culture française dans toute sa pureté... Le naturel et le sentiment « valent mieux chez elle que la métaphysique, et sa belle intelligence s'élève à la « puissance du génie... Quant à ce que nous appelons poésie, elle n'en a aucun « sentiment, elle ne peut s'approprier dans les ouvrages de ce genre que ce qu'ils « ont de passionné, d'oratoire, d'universel... » Puis venaient les réserves : « L'étonnante volubilité de sa parole : il faut se faire tout oreilles pour la suivre... « Elle veut tout expliquer, pénétrer, mesurer ; elle n'admet rien d'obscur, d'inaccessible, et, dans les régions qu'elle ne peut éclairer de son flambeau, il n'existe « rien pour elle. » Charlotte Schiller s'exprime presque dans les mêmes termes : « Nous sommes dans une perpétuelle tension d'esprit... Il faut, quand on aimerait « à se recueillir, se tenir sur les pointes, chercher des traits et nous ingénier... « C'est un mouvement perpétuel : elle veut tout savoir, tout voir, tout connaître... » (A. Sorel.)

en particulier, l'obscure théorie de son « moi ». Effarouché, le « moi » de Fichte se repliait sur lui-même.

De Berlin elle se disposait à gagner Vienne, quand elle apprit la maladie, puis la mort de son père. Désespérée de ne l'avoir pas revu avant sa mort, elle maudit un voyage qui pourtant, dès Weimar, lui avait fait entrevoir, « à travers les difficultés de la langue, d'immenses richesses intellectuelles hors de France ». Elle ne trouva pas à Coppet la société de celui qu'elle aimait uniquement, et dont l'esprit vif et pénétrant excitait sa propre pensée. On ne lit pas sans émotion la lettre qu'elle écrivit alors à l'un de ses amis d'Amérique, Gouverneur Morris (16 août 1804) :

Je l'aimais, vous le savez, quand vous avez quitté l'Europe ; je l'aimais mille fois plus encore depuis que nos liens étaient devenus plus intimes. Son esprit, son âme, s'étaient encore élevés, s'il est possible. Au lieu de vieillir, il était devenu céleste. La douleur de sa perte, depuis quatre mois, entre tous les jours plus avant dans mon cœur. Rien ne lui ressemble, rien ne lui ressemblera jamais. Ce n'est pas mon père, c'est mon ami, c'est mon frère, la moitié de moi-même, la plus noble moitié que j'ai perdue.

Ah ! dites-moi, dans votre Amérique, où l'on s'aime, dans votre Amérique, où l'on croit en Dieu, comment fait-on pour supporter la mort ? Et quand les âmes ont été si entièrement unies, n'y a-t-il donc aucune communication entre les vivants et les morts ? J'ai des amis, des devoirs ; mais il était au fond de mon cœur, là où personne n'a pénétré, où personne ne pénétrera jamais. Pardon de vous parler avec tant d'abandon ; mais à travers toute la dignité et la force de votre caractère, j'ai cru voir qu'une corde en vous répondait à la sensibilité, et d'un bout du monde à l'autre. Je pleure amèrement en vous écrivant...

Adieu, *my dear Sir,* plaignez-moi, car mon cœur est brisé ; et si vous priez Dieu, pensez à mon père. Rien de si pur que lui n'a existé parmi les hommes.

Pieusement, elle consacra sa mémoire dans une sorte d'oraison funèbre intime, *Du Caractère de M. Necker et de sa Vie privée,* qu'elle ne voulut pas profaner alors en la publiant ; puis, en décembre 1804, elle partit pour l'Italie, pour cette Italie qu'elle n'avait pas épargnée dans son livre de la *Littérature,* mais qu'elle apprit à mieux connaître, et qu'elle ne put se défendre d'aimer. Ce voyage se prolongea jusqu'à l'été de 1805. Sur la période qui va des débuts de l'empire et du voyage en Italie à la publication de l'*Allemagne,* les *Dix Années d'exil* se taisent. L'année 1806 dut être prise par la composition de *Corinne,* fruit de ce voyage révélateur (1807). Cette année 1807, qui vit l'apogée de la gloire impériale, fut glorieuse aussi pour Mme de Staël, qui eut vraiment sa cour à Coppet. Elle fit, en 1808, un second voyage en Allemagne, pour connaître Vienne, que la mort de son père l'avait empêchée de visiter. Ce livre consi-

dérable est prêt en 1810. Lassée d'un exil même brillant, et faisant fléchir sa haine, elle crut de bonne politique d'adresser à l'empereur l'hommage de son livre, sans réfléchir que cet hommage n'aurait d'autre effet que de rappeler sur elle l'attention d'un ennemi toujours défiant.

La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe, que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets : les uns craignant de se compromettre en me voyant, les autres se croyant des Romains en triomphant de cette crainte, les plus simples rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité; mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie, depuis huit ans, entre la crainte de ne pas obtenir des sacrifices et la douleur d'en être l'objet.

Napoléon n'avait cessé de la faire surveiller, de loin ou de près. L'année de *Corinne* (26 mars 1807), il écrivait à Cambacérès : « Cette femme continue son métier d'intrigante. C'est une véritable peste. » L'*Allemagne* finissait, d'ailleurs, par une apostrophe trop significative à la France conquérante : « O France, terre de gloire et d'amour, si l'enthousiasme un jour s'éteignait sur votre sol, si le calcul disposait de tout et que le raisonnement seul inspirât même le mépris des périls, à quoi vous serviraient votre beau ciel, vos esprits si brillants, votre nature si féconde? Une intelligence active, une impétuosité savante, vous rendraient les maîtres du monde; mais vous n'y laisseriez que la trace des torrents de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert. » Le 30 septembre 1810, Savary, duc de Rovigo, ministre de la police, dirigea contre le libraire Nicolle cette expédition mémorable où il obtint aisément la victoire : les dix mille exemplaires de l'ouvrage furent saisis et détruits; l'auteur reçut l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. « Je ne connais guère, dit-elle, que les conscrits à qui vingt-quatre heures suffisent pour se mettre en voyage. » Savary lui écrivait (3 octobre 1810) : « Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. *Votre dernier ouvrage n'est point français.* » Bientôt ses amis, Mathieu de Montmorency et Mme Récamier, furent exilés eux-mêmes : ils étaient coupables de lui avoir rendu visite. La douleur que sentit alors Mme de Staël égara presque son esprit si ferme. Elle est prête à se laisser mourir. « Je ne crois pas, écrit-elle à Mme Récamier (octobre 1811), que

je relève jamais de ce que j'éprouve[1]; rien ne m'intéresse plus; je ne trouve de plaisir à rien; la vie est pour moi comme un bal où la musique a cessé, et tout, excepté ce qui m'est ravi, me paraît sans couleur. Je vous assure que, si vous lisiez dans mon âme, je vous ferais pitié. » Ce « coup de foudre de l'*Allemagne* » semble l'avoir terrassée pour toujours.

Peu à peu, elle se reprend à la vie. A Coppet, l'admiration ardemment dévouée d'un jeune officier blessé en Espagne, M. de Rocca, la touche, et elle l'épouse en secret. Mais Coppet est trop près de Genève, qui est préfecture de l'empire. Le préfet lui fait entendre qu'elle rentrera en grâce si elle consent à célébrer la naissance du roi de Rome; elle répond qu'elle s'en tiendra à lui souhaiter une bonne nourrice. Mais elle s'indigne de vivre en suspecte, en prisonnière, dans la Suisse autrefois libre, et elle s'évade, en mai 1812, quoiqu'il lui en coûte d'abandonner, sans espoir de retour, les tombeaux de ses parents : « Tout ce pays me retenait; il me semblait qu'il me disait de ne pas le quitter. » A travers l'Autriche, elle gagne la Russie, et, en y entrant, jure de ne jamais remettre les pieds dans un pays soumis d'une manière quelconque à l'empereur Napoléon. Elle renonce à revoir la « belle France » tant que la France ne sera pas libre. Cependant elle s'inquiète des progrès de l'armée française qui se dirige vers la Russie, et elle remarque combien est bizarre la destinée qui la force, elle, fille de ce Necker que les Français ont porté en triomphe, à fuir les Français jusqu'aux confins de l'Asie. Elle songe à composer, sur Richard Cœur de lion, un poème « destiné à peindre les mœurs et la nature de l'Orient, et à consacrer une grande époque de l'histoire anglaise, celle où l'enthousiasme des croisades a fait place à l'enthousiasme de la liberté ». — « Comme on ne peut, ajoute-t-elle, peindre que ce qu'on a vu, de même qu'on ne saurait exprimer que ce qu'on a senti, il faut que j'aille à Constantinople, en Syrie et en Sicile, pour y suivre les

1. « Le duc de Rovigo dit à mon fils : *Quoi! nous avons fait la guerre pendant quinze ans, pour qu'une femme aussi célèbre que Mme votre mère écrive un livre sur l'Allemagne et ne parle pas de nous!* A cela j'ai répondu que louer l'empereur, lorsqu'il me retenait mon bien et m'exilait de ma patrie, me semblait une petitesse, et non une louange, et que j'aurais cru manquer de respect en me le permettant. — Il a dit encore, le duc, que l'Etat avait besoin de mes talents; qu'il fallait me décider pour ou contre, comme au temps de la Ligue; que j'avais tort de louer les Prussiens, qu'on ferait plutôt du vin muscat avec du verjus que des hommes avec des Prussiens, etc. — La saison trop avancée ne m'a pas permis d'aller en Amérique; mais qui pourrait vivre à de telles conditions? J'ai brûlé votre lettre, et je ne ferai point paraître mon livre sur le continent. » (Lettre à Camille Jordan, 1er nov. 1810.)

traces de Richard. » A Kiew, elle se sent de plus en plus attirée vers cet Orient « d'où sont sorties tant de croyances religieuses, et qui renferme encore dans son sein d'incroyables trésors de persévérance et de réflexion ». Mais l'Occident la réclame, car elle ne fait cet immense détour que pour atteindre plus sûrement l'Angleterre. A travers ces régions presque désertes, qui lui représentent « l'image de l'espace infini », à travers les gouvernements d'Orel et de Toula, où elle est flattée de rencontrer des admirateurs de ses écrits, elle arrive à Moscou, plus province que ville, européenne et asiatique tout à la fois, puis à Saint-Pétersbourg.

Ici, elle retrouve avec joie la mer, car elle se croit plus dans la main de la Providence lorsqu'elle est livrée aux éléments que lorsqu'elle dépend des hommes, « et surtout de l'homme qui semble une révélation du mauvais principe sur cette terre ». Bien accueillie par la famille impériale, fêtée par la haute société russe, elle pleure d'entendre porter des toasts aux succès des armées coalisées, et d'être obligée de s'y associer : « Fallait-il qu'un tyran étranger me réduisît à désirer que les Français fussent vaincus! » Plus douce était son émotion quand, à l'institut de Sainte-Catherine, elle entendait les élèves réciter quelques pages du *Cours de morale religieuse* de M. Necker. Mais ces fêtes splendides chez les Narischkine, ces visites aux établissements d'instruction publique, ne lui cachaient pas ce qu'il y avait d'artificiel et de superficiel dans la civilisation russe. Au début de son voyage en Russie, elle a surtout été surprise de n'y pas trouver les « barbares » qu'elle se figurait, d'après les récits des voyageurs français du XVIII[e] siècle : « Je n'ai rien vu de barbare dans ce peuple; au contraire, ses formes ont quelque chose d'élégant et de doux qu'on ne retrouve point ailleurs. » Puis, elle a été frappée de ce « quelque chose de gigantesque en tout genre » qui caractérise ce peuple. En y regardant de plus près, elle a compris comment se fondaient tous les contrastes dans une civilisation mi-occidentale, mi-orientale, et quelle injustice il y aurait à lui appliquer nos mesures. Si elle souhaite l'abolition du servage, elle marque la différence qui le sépare de l'esclavage tel que l'entendent les Occidentaux. L'union intime, réalisée en Russie, de l'esprit religieux et de l'esprit militaire, « ces deux grandes sources des belles actions », lui fait sentir combien elle est loin de Paris ou de Genève. Elle observe et juge sans parti pris. Le luxe raffiné et la politesse exquise des grands seigneurs qui la re-

çoivent à leur table, ne lui voilent point le fond encore sauvage de leur nature. « Encore aujourd'hui, la civilisation en Russie n'a pas pénétré jusqu'au fond, même chez les grands seigneurs : ils imitent extérieurement les autres peuples; mais tous sont Russes dans l'âme, et c'est ce qui fait leur force et leur originalité. » En Russie comme en Allemagne, elle a beau passer vite, elle voit juste, et quelquefois pénètre assez avant dans les choses.

De Saint-Pétersbourg à Londres, la mer était libre. Elle se rendit pourtant à Stockholm par la Finlande. C'est qu'elle désirait revoir un de ses amis d'autrefois, le général Bernadotte devenu prince héritier de Suède. L'amitié ne fut pas le seul mobile qui l'y décida; nous voudrions ne pas savoir, mais nous savons qu'elle agit puissamment auprès de Bernadotte pour le décider à joindre les forces suédoises aux forces anglo-russes. C'est ici que finit le livre des *Dix Années d'exil,* « livre charmant, dit Villemain, le plus naturel de ses ouvrages, celui qui lui ressemble le mieux ». Quelle impression elle fit sur les Anglais, qu'elle n'avait pas revus depuis vingt ans, les lettres de Byron nous l'apprennent. Il la rencontra deux fois à la table de sir Humphrey Davy.

Je me trouvais donc en présence de la femme dont j'avais tant entendu parler! Elle justifiait de tout point ce qu'on disait d'elle. Mais enfin, ce n'était qu'une mortelle, et une mortelle qui faisait de longs discours! Hélas! oui, dès ce festin philosophique donné en son honneur, elle nous en fit de très longs, d'aussi longs que nous en entendions habituellement dans les deux Chambres. Elle coupa la parole à Witbread. Elle harangua lord Lansdowne. Elle prit pour argent comptant les plaisanteries de Sheridan. Elle fit une véritable conférence, un sermon en trois points sur la politique anglaise, aux plus illustres de nos hommes d'État whigs, dès le lendemain de son arrivée en Angleterre. Si je suis bien informé, elle ne se montra pas moins libérale de ses conseils, le jour d'après, pour nos hommes d'État tories. Le souverain lui-même, sauf erreur, n'échappa point à ce flot d'éloquence. De même qu'elle avait fait la leçon à Napoléon sur les destinées de la France, M[me] de Staël demanda au prince régent d'Angleterre « ce qu'il comptait faire de l'Amérique ».

On souriait, mais on admirait malgré tout, et le même Byron écrit : « Éloquent est un grand mot, mais non pas trop grand pour elle. » C'est à Londres qu'elle fit réimprimer l'*Allemagne* (1813). C'est à Londres aussi qu'elle apprit la prise de Paris par les alliés. Il faut dire à son honneur que la victoire de ses amis, la victoire qu'elle avait souhaitée, la désespéra. Elle était libre de rentrer en France sans manquer à son serment; mais elle y rentra le cœur serré, en mai 1814, et le récit qu'elle

fait de ce retour, dans ses *Considérations*, est bien, cette fois, d'une Française : enfin

Après dix ans d'exil, j'abordai à Calais, et je comptais sur un grand plaisir en revoyant ce beau pays de France que j'avais tant regretté ; mes sensations furent tout autres que celles que j'attendais. Les premiers hommes que j'aperçus sur la rive portaient l'uniforme prussien ; ils étaient les maîtres de la ville ; ils en avaient acquis le droit par la conquête ; il me semblait assister à l'établissement du règne féodal, tel que les anciens historiens le décrivent, lorsque les habitants du pays n'étaient là que pour cultiver la terre, dont les guerriers de Germanie devaient recueillir les fruits.

Je continuai ma route, le cœur toujours souffrant par la même pensée ; en approchant de Paris, les Allemands, les Russes, les Cosaques, les Baskirs, s'offrirent à mes yeux de toutes parts : ils étaient campés autour de l'église de Saint-Denis... La discipline commandée par les chefs de ces soldats empêchait qu'ils ne fissent aucun mal à personne ; aucun mal, excepté l'oppression de l'âme qu'on ne pouvait empêcher de ressentir. Enfin, je rentrai dans cette ville où se sont passés les jours heureux et les plus brillants de ma vie, comme si j'eusse fait un rêve pénible. Étais-je en Allemagne ou en Russie ? Avait-on imité les rues et les places de la capitale de la France pour en retracer les souvenirs, alors qu'elle n'était plus ? Enfin, tout était trouble autour de moi, car, malgré l'âpreté de ma peine, j'estimais les étrangers d'avoir secoué le joug, et même, à cette époque, je les admirais sans restriction : mais voir Paris occupé par eux ; les Tuileries, le Louvre, gardés par des troupes venues des confins de l'Asie, à qui notre langue, notre histoire, nos grands hommes, tout était moins connu que le dernier khan de Tartarie, c'était une douleur insupportable.

Quand on lit ces lignes généreuses, on est disposé à donner raison à Thiers contre la famille de Mme de Staël, qui déclarait invraisemblable, impossible, une lettre-mémoire publiée au tome XIX de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, lettre signée du nom de Staël, adressée au gouvernement anglais par l'intermédiaire du diplomate américain Crawford, et retrouvée dans les papiers de lord Castlereagh. Dans cet écrit, composé pendant les Cent-jours, elle essayait de détacher l'Angleterre de la coalition et d'obtenir pour la France, délivrée de l'invasion étrangère, le droit de panser en paix ses blessures. Mais Bonaparte avait ressaisi le pouvoir, et Bonaparte était son ennemi. La facilité même avec laquelle il l'avait ressaisi avait montré que la monarchie légitime n'avait pas jeté dans le sol français des racines bien profondes, et la première Restauration avait effrayé les esprits libéraux par l'influence qu'elle laissa prendre aux partisans de l'absolutisme. Plusieurs des amis de Mme de Staël firent le rêve d'un empire constitutionnel. Le fit-elle aussi ? Dans les *Considérations* (v, 14), elle condamne énergiquement la niaiserie et l'hypocrisie de cette combinaison politique, mais

elle y écrit aussi (II, 19) : « Il faut transiger avec les principes en politique, et ne pas s'embarrasser des individus, qui se placent d'eux-mêmes dès qu'on a bien dessiné le cadre dans lequel ils doivent entrer. » Napoléon était un « individu » qui ne se plaçait pas de lui-même dans un cadre tout préparé : les circonstances, pourtant, étaient telles que son désastre définitif semblait devoir être la fin de la France.

Elle-même mourut peu après la seconde invasion, le 14 juillet 1816, âgée de cinquante et un ans seulement, mais physiquement épuisée. C'était pour sa santé délabrée autant que pour celle de Rocca qu'elle recherchait, en ces derniers temps, le soleil de l'Italie. Ce soleil ne lui inspira plus une *Corinne*, mais lui permit de vivre jusqu'à l'achèvement presque complet de ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, son testament historique et politique, publié en 1818 par son fils aîné, le baron de Staël[1], et par son gendre, le duc de Broglie. Le mariage d'Albertine de Staël fut la dernière joie de sa mère, mais aussi sa dernière préoccupation, car il dépendait de la restitution par l'État des deux millions prêtés par M. Necker. Louis XVIII la délivra de ce souci. Elle en eut de plus poignants, et qui l'obsédèrent jusqu'à la fin. « Mme de Staël, écrit Mme de Rémusat, est morte après avoir lutté de la manière la plus douloureuse. Elle était au désespoir de mourir, et surtout dans un horrible effroi de ce qui l'atttendait dans l'autre vie. » Ses derniers jours ne furent qu'une longue stupeur entrecoupée de crises nerveuses.

VI

Les « Considérations » et les idées politiques de Mme de Staël.

On peut étudier à part les œuvres romanesques ou critiques de Mme de Staël; mais les *Considérations* sont inséparables de sa vie, qu'elles éclairent. Sa foi religieuse fut un peu indécise dans la première partie de sa vie; mais sa foi politique, fondée, d'ailleurs, sur sa foi philosophique, demeura immuable. Toujours elle eut comme la haine personnelle du despotisme

1. Elle avait eu deux fils et une fille de son premier mariage ; le second fils fut tué dans un duel en Suède ; du second mariage elle eut un fils qui eut pour précepteur Doudan.

et comme la religion de la liberté sous la loi. Dès les premières pages des *Considérations*, elle le déclare : « le gouvernement absolu d'un seul est la plus informe de toutes les combinaisons politiques, » et les plus dangereux ennemis de la monarchie elle-même sont ceux qui tâchent de représenter le despotisme royal comme un dogme religieux, afin de mettre ainsi leurs opinions politiques hors de l'atteinte du raisonnement. Mais la liberté, pour elle, est un dogme moral et religieux même aussi en quelque mesure, puisqu'elle écrit : « Les principes de la liberté ne sauraient être une affaire de tactique, car *il y a quelque chose qui tient du culte* dans le sentiment dont les âmes sincères sont pénétrées pour la dignité de l'espèce humaine. » L'ouvrage entier aboutit à une conclusion lyrique, sorte d'hymne pieux en l'honneur de la liberté, qui comprend tout ce que nous aimons, tout ce que nous honorons, et de la « sainte ligue » des amis de la liberté : « D'un bout du monde à l'autre, les amis de la liberté communiquent par les lumières, *comme les hommes religieux par les sentiments, ou plutôt les lumières et les sentiments se réunissent dans l'amour de la liberté comme dans celui de l'Être suprême.* » Que peut donc être le livre où se résume toute sa vie intellectuelle? La démonstration de cet axiome que « le remède aux passions populaires n'est pas dans le despotisme, mais dans le règne de la loi ». Il sera plus : une leçon vivante de libéralisme. Par exemple, à la suite de la machine infernale, œuvre des royalistes, cent trente jacobins sont déportés. Elle ne les aime guère, et pourtant elle s'écrie : « Singulière façon de traiter l'espèce humaine! Il s'agissait d'hommes odieux, dira-t-on. Cela se peut, mais qu'importe? N'apprendra-t-on jamais en France qu'il n'y a point d'acception de personnes devant la loi? » Il ne peut être qu'un beau livre, celui qui est une école de justice et de respect du droit individuel, même ou plutôt surtout chez l'adversaire.

Comment juger le passé? Comment user du présent? Comment préparer l'avenir? L'auteur des *Considérations* ne se pose pas ces trois questions précises, mais y répond indirectement, parce qu'il les a dans l'esprit. A vrai dire, il les a méditées toute sa vie. Non seulement ses écrits politiques antérieurs, mais tous ses livres de morale et de critique, livres romanesques, biographiques ou apologétiques, les traitent plus ou moins directement et à fond. La première partie de *Dix Années d'exil,* semée de peintures morales et de réflexions philosophi-

ques, se clôt sur un tableau plaisamment satirique de la noblesse toute neuve instituée par le nouvel empereur. Dans la seconde, on lit tel jugement instructif sur Richelieu, que Mme de Staël n'aime pas, et qui est ici comparé, sacrifié à Pierre le Grand, ou tel éloge des Anglais, « fidèles à la boussole de leur politique, la conscience », qui laisse déjà deviner quelle place, dans les *Considérations,* tiendront la politique et la constitution de l'Angleterre. Mais ces vues éparses seront condensées et fortifiées dans les *Considérations,* œuvre d'ensemble, composée à loisir, qui a profité de l'expérience douloureusement conquise pendant toute une vie de réflexion et d'action. On en pourrait extraire tout un petit livre de « maximes » éloquentes, ironiques ou mélancoliques, presque toujours d'une vérité théorique ou pratique très substantielle.

La nation existe toujours; c'est elle qui ne meurt point. — C'est dans la vraie liberté que se trouve le remède le plus efficace contre l'anarchie. — Il y a des époques où le sort de l'esprit humain dépend d'un homme; celles-là sont malheureuses, car rien de durable ne peut se faire que par l'impulsion universelle. — Il n'y a que les gens médiocres qui mettent en opposition la théorie et la pratique. — L'à-propos est la nymphe Égérie des hommes d'État, des généraux, de tous ceux qui ont affaire à la mobile nature de l'espèce humaine. — Un des grands malheurs de ceux qui vivent dans les cours, c'est de ne pouvoir se faire l'idée de ce que c'est qu'une nation. — Il n'y a rien de si violent en France que la colère qu'on a contre ceux qui s'avisent de résister sans être les plus forts. — Quel moyen a l'homme d'imprimer l'éternité à ses résolutions? — On dirait que, chez nous, la justice est comme une bonne femme, dont on peut se servir dans le ménage les jours ouvriers, mais qui ne doit pas paraître dans les occasions solennelles. — Une longue habitude de la liberté est nécessaire pour que le sentiment de la justice ne soit pas altéré par l'orgueil de la puissance. — Les hommes en révolution ont souvent plus à craindre de leur succès que de leurs revers. — En politique, persécuter ne mène à rien qu'à la nécessité de persécuter encore, et tuer, ce n'est pas détruire. — La bassesse est très facilement féroce. — C'est dans l'art de conduire l'opinion ou d'y céder à propos, que consiste la science de gouverner dans les temps modernes. — L'on ne peut juger un parti que par la doctrine qu'il professe quand il est le plus fort. — Dans les crises politiques, la pitié s'appelle trahison. — Tout homme qui a produit un grand effet sur les autres hommes doit être approfondi pour être jugé. — C'est toujours à demain qu'on remet l'établissement de la loi. — L'enthousiasme pour un homme, quel qu'il soit, est nécessairement variable; l'amour seul de la patrie et de la liberté ne peut changer, parce qu'il est désintéressé dans son principe. — Les masses sont tout aujourd'hui, les individus peu de chose. — Le premier article des droits de l'homme en France, c'est la nécessité pour tout Français d'occuper un emploi public. — Il n'y a pas de meilleur instrument pour la tyrannie qu'une assemblée, quand elle est avilie. — Le pouvoir déprave presque toujours ceux qui le possèdent. — A une certaine hauteur, la culture de l'esprit et la morale ne sauraient être séparées. — En ignorant beaucoup, on affirme tout plus facilement. — Tout Français d'aujourd'hui peut se dire gentilhomme, si tout gentilhomme ne veut pas se dire citoyen.

Au moment où elle écrit, tout au début de la Restauration, le passé s'offre à elle sous deux formes : le passé lointain de l'histoire de France antérieure à la Révolution, et la Révolution elle-même, qui était encore le présent. Tout d'abord, elle entreprend de prouver, en historien riche de vues générales, mais aussi parfois en avocat désireux de gagner sa cause, que la raison en politique est d'antique origine, « que c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne ». Cette sorte d'introduction historique à l'étude de la Révolution française, à côté de vues qu'Augustin Thierry et Guizot ne dédaigneront pas, contient bien des jugements hasardés. L'histoire est vraiment trop simplifiée, réduite, par un procédé qui sera cher à Victor Hugo, à la lutte du mal et du bien, du despotisme et de la liberté, des quatre bons rois Louis IX, Charles V, Louis XII, surtout Henri IV, et des mauvais, parmi lesquels se distinguent Louis XI et Louis XIV. Bien qu'elle excelle à trouver, à grouper, à éclairer les idées, Mme de Staël est trop femme pour ne pas aimer à leur prêter la forme concrète du symbole. C'est ainsi que Henri IV personnifie les principes de justice et de vérité, tandis que Richelieu incarne le despotisme qui « détruisit en entier l'originalité du caractère français, sa loyauté, sa candeur, son indépendance ». Sous la Révolution, sous l'Empire, les continuateurs de Richelieu ce seront Robespierre et Napoléon, car la Révolution n'est point un événement accidentel : « chaque année du siècle y conduisait par toutes les routes, » et c'est la tyrannie monarchique qui prépara la tyrannie révolutionnaire. Par qui s'est faite l'éducation de la nation française? Quels exemples a-t-elle eus sous les yeux? L'esprit de tolérance et de liberté, quand s'est-on préoccupé de le faire pénétrer en elle? Ne connaissant que la loi de la force, par quelle impossible sagesse ne l'aurait-elle pas appliquée à son tour, une fois devenue la plus forte?

Cette sorte de dualisme historique, qui nous fait assister au conflit du bon et du mauvais principe, donne au livre, dans sa partie narrative, un caractère dramatique tout particulier. Le problème, en effet, est celui-ci : la liberté, cette liberté qui, sous l'ancien régime, a été étouffée par l'absolutisme, mais qui vient de renaître, pourra-t-elle s'établir pacifiquement en France? On put l'espérer en 1789, « lorsque les préjugés seuls avaient fait du mal au monde, et que la liberté non souillée était le culte de tous les esprits supérieurs » ; et c'est avec la plus vive espérance que Mme de Staël, des fenêtres de M. de Montmorin,

ministre des affaires étrangères, vit passer les douze cents représentants de la nation, se rendant en corps à l'église Saint-Louis de Versailles, la veille de l'ouverture des états généraux.

C'était un spectacle bien imposant et bien nouveau pour des Français; tout ce qu'il y avait d'habitants dans la ville de Versailles, ou de curieux arrivés de Paris, se rassemblait pour le contempler. Cette nouvelle sorte d'autorité dans l'État, dont on ne connaissait encore ni la nature ni la force, étonnait la plupart de ceux qui n'avaient pas réfléchi sur les droits des nations...

La noblesse se trouvait déchue de sa splendeur par l'esprit de courtisan, par l'alliage des anoblis et par une longue paix; le clergé ne possédant plus l'ascendant des lumières qu'il avait eu dans les temps barbares, l'importance des députés du tiers état en était augmentée. Leurs habits et leurs manteaux noirs, leurs regards assurés, leur nombre imposant, attiraient l'attention sur eux : des hommes de lettres, des négociants, un grand nombre d'avocats, composaient ce troisième ordre. Quelques nobles s'étaient fait nommer députés du tiers, et parmi ces nobles on remarquait surtout le comte de Mirabeau : l'opinion qu'on avait de son esprit était singulièrement augmentée par la peur qu'inspirait son immoralité; et cependant, c'est cette immoralité même qui a diminué l'influence que ses étonnantes facultés devaient lui valoir. Il était difficile de ne pas le regarder longtemps, quand on l'avait une fois aperçu : son immense chevelure le distinguait entre tous; on eût dit que sa force en dépendait comme celle de Samson; son visage empruntait de l'expression de sa laideur même, et toute sa personne donnait l'idée d'une puissance irrégulière, mais enfin d'une puissance telle qu'on se la représentait dans un tribun du peuple...

Tout semblait facile alors, tant il y avait d'union dans les esprits et de bonheur dans les circonstances... On respirait plus librement, il y avait plus d'air dans la poitrine...

On s'est étonné qu'elle ait amplifié outre mesure le rôle joué par M. Necker à cette aurore de la Révolution, et l'on a souri de cette naïveté d'adoration filiale. Necker est, à ses yeux, un Fénelon politique, un chancelier de l'Hôpital, un prophète, un homme d'État qui eût pu tout sauver si on ne lui eût pas arraché le pouvoir. Mais il lui faut un Ormuzd en même temps qu'un Ahriman, et quel pourra être son Ormuzd, sinon le ministre de 1789, celui dont le retour triomphal la fait s'évanouir de joie et d'orgueil? Mais cette fête est la dernière, et presque aussitôt il faut dire un long adieu à cette aimable et généreuse France, qui voulait la liberté, qui pouvait alors si facilement l'obtenir. C'est ainsi qu'à ses yeux la gloire et l'impopularité du nom paternel viennent à se confondre avec la floraison et l'avortement des espérances libérales. Après tout, son Ormuzd est mieux choisi que son Ahriman : « On dirait, écrit-elle, qu'à toutes les époques de l'histoire il y a des personnages qu'on peut consi-

dérer comme les représentants du bon et du mauvais principe. Tels étaient Cicéron et Catilina dans Rome ; tels furent M. Necker et Mirabeau en France. » Bien qu'elle fasse effort pour rendre justice à un homme si différent à tous égards de son père et d'elle, à un homme « si éloquent, si animé, si fortement en possession de la vie », elle n'aime pas et, par suite, ne comprend pas Mirabeau. Elle sent cette « puissance de vie » dont l'effet sur l'auditoire était si prodigieux, mais elle n'est pas loin de préférer à son éloquence celle de Vergniaud, et elle ne craint pas d'affirmer que Necker l'eût vaincu si les ministres avaient eu le droit de parler dans l'assemblée.

Cette tendance presque mythique à agrandir et à travestir les hommes en génies du bien ou du mal ne l'empêche nullement de pénétrer certaines causes tout humaines qui de la réforme entreprise ont fait une révolution. Par exemple, elle a très bien observé que, contrairement aux habitudes des Français, qui voient surtout dans la vie le réel des choses et tournent assez volontiers en dérision les principes, les constituants étaient dominés par la passion des idées abstraites, et que ce fanatisme philosophique, « l'une des maladies de la Révolution » (c'en est aussi une des grandeurs), devait la pousser, aveuglément, droit devant elle : « On voulait accorder à un petit nombre de principes le pouvoir absolu que s'était arrogé jusque-là un petit nombre d'hommes : dans le domaine de la pensée aussi, il ne faut rien d'exclusif. » La crise ouverte, elle a étudié avec sagacité les principes et les effets du fanatisme politique, en particulier ces « passions orgueilleuses, dont le parti le plus fort ne sait presque jamais se préserver en France ». Moraliste avant tout, elle goûte un vif plaisir à suivre ce cours logique des événements « que les esprits vulgaires voudraient faire passer pour le résultat du hasard ou de l'action inconsidérée de quelques hommes ». Elle croit à une action des hommes sur les événements et des passions sur les hommes; mais aussi « il y a dans la destinée de presque tous les hommes, quand on se donne la peine d'y regarder, la preuve manifeste d'un but moral et religieux dont ils ne se doutent pas toujours eux-mêmes, et vers lequel ils marchent à leur insu ». Elle le dit de Mirabeau; elle le dira plusieurs fois de Napoléon, dont la Providence a pressé la chute, mais après lui avoir permis de vivre « pour donner au monde *la leçon de morale* la plus frappante, la plus sublime dont les peuples aient jamais été témoins ». Il arrive, sans doute, à l'histoire de se répéter : Na-

poléon n'a paru qu'après César et Cromwell; mais la Providence est le « sévère poète tragique » qui s'attache à faire ressortir leur punition des crimes mêmes de leur vie. Cette conception est plus voisine assurément de celle de Bossuet que de celle des historiens modernes.

C'est par là surtout, sinon uniquement, que s'explique son incapacité absolue de juger en véritable historien l'homme qui sera toujours pour elle, comme pour Chateaubriand, M. de Buonaparte. Il y a, sans doute, les petits froissements personnels. Mais, dès le début, et malgré certaines intrigues équivoques, Bonaparte devinait en elle une ennemie, et ce serait les rapetisser tous deux que réduire le conflit à une querelle privée. En quel temps parut-il? Au moment précis où, secouant le mauvais rêve de la Terreur, elle reprenait son vieux rêve de liberté sage. On sait ce qu'elle écrivait alors, comment elle jugeait les émigrés volontaires, les royalistes intransigeants : elle ne les juge pas moins sévèrement ici, et sa sympathie, au contraire, éclate, non seulement pour les constituants, mais quelquefois, malgré elle, pour ces jacobins dont elle salue l'énergie, le désintéressement, le dévouement. La nation est victorieuse au dehors, pacifiée au dedans. Que lui faudrait-il pour tout réparer? Un Necker peut-être. Elle eut un Bonaparte, c'est-à-dire le despotisme fondé sur l'immoralité politique, sur la haine des principes et le mépris des hommes. En le combattant, ce n'est pas seulement l'homme le moins fait pour lui plaire, c'est « un système » qu'elle combat, car, « s'il avait raison, l'espèce humaine ne serait plus ce que Dieu l'a faite ». Respect de l'homme, de sa raison et de sa dignité, c'est, pour cette « idéologue », le premier dogme de la religion politique. Sur les ruines de toute pensée indépendante, Napoléon a établi le culte servile de la force, qui lui survivra. Il est coupable pour le mal qu'il a fait; il l'est plus encore pour le bien qu'il n'a pas voulu faire, lui qui aurait pu « rendre la France heureuse et libre sans aucun effort, seulement avec quelques vertus ». Mais sa vue longue d'oiseau de proie voyait seulement aussi loin que la connaissance du mal peut s'étendre. C'est à réaliser, à éterniser le mal, qu'il a consacré « la plus énergique volonté des temps modernes ». — « Ange ou démon, qu'importe! » s'écriera un poète qui s'apprête à chanter au moment où Mme de Staël écrit. Elle n'eût pas compris cet éclectisme indifférent, et sans hésitation elle eût répondu : démon.

Tout est-il donc perdu parce qu'une double dictature a faussé

en France le sens de la liberté et dépravé les consciences? Il y a des moments, semble-t-il, où Mme de Staël doute de l'avenir; mais sa nature optimiste bientôt se redresse et enseigne aux découragés le devoir présent, l'action nécessaire. Elle écrit en pleine crise de réaction monarchique et religieuse; mais ce courant ne l'entraîne pas, la confirme, au contraire, dans son libéralisme obstiné. Toute la dernière partie de son ouvrage est à la fois une satire et une profession de foi. Aux pieds d'un trône qu'on a pu relever, mais non pas consolider, s'agitent les partisans inintelligents de la doctrine « absurde » du droit divin. Il leur faut un gouvernement immuable, comme s'ils voulaient « mettre en système les révolutions ». Ils parlent de renvoyer les Français à la servitude comme des enfants qu'on châtie. On dirait qu'ils veulent supprimer de la langue le mot de nation comme un terme révolutionnaire. Bien plus, les plus déterminés légitimistes sont les révolutionnaires d'autrefois. Plus peut-être encore que les ultra-royalistes, Mme de Staël déteste les ultramontains. La femme qui a écrit des pages si fermes et si hardies sur la constitution civile du clergé et sur le Concordat, qui n'a cessé d'attaquer l'influence politique du clergé, toujours fatale à la religion, voyait les choses politiques et religieuses plus que jamais confondues, et en souffrait. La tolérante modération de son libéralisme et de son christianisme semblait ou suspecte ou ridicule. Son langage n'en est pas moins ferme : « Ils s'appuient, dit-elle, sur les excès de la Révolution pour proclamer le despotisme, et vingt-cinq ans sont opposés à l'histoire du monde, qui ne présente que les horreurs commises par la superstition et la tyrannie. » A la cohue des émigrés et des jacobins repentis, elle oppose « l'incorruptible bande des amis de la liberté »; mais qu'ils sont rares, ces Français éclairés et vertueux qui « réunissent, comme les Anglais, l'esprit de chevalerie à l'esprit de liberté »! A plusieurs reprises, elle adjure les nobles d'être de leur temps, de comprendre la liberté, de l'aimer. Ce qui, chez d'autres, ne serait qu'une figure de rhétorique, est ici un appel plein d'angoisse, et cette angoisse s'explique : la monarchie constitutionnelle est pour elle « la seule paix, le seul traité de Westphalie, pour ainsi dire, que l'on puisse conclure entre les lumières actuelles et les intérêts héréditaires ». Or, dès 1791, elle le remarquait : « Il ne peut exister de monarchie sans que la classe aristocratique en fasse partie; et malheureusement les préjugés des gentilshommes français étaient tels, qu'ils repoussaient

toute espèce de gouvernement libre. » La Révolution n'avait rien appris à cette noblesse, et le problème se posait toujours dans les mêmes termes : à une monarchie constitutionnelle il fallait pour soutien une aristocratie libérale, et cette aristocratie n'existait pas. Ce fut, sans doute, le grand souci de Mme de Staël.

Pour atténuer ce danger, elle demandait que la pairie fût accessible au mérite : cette institution d'une pairie toujours ouverte à l'aristocratie des talents et des services roturiers, devait être pour la noblesse « ce que la constitution anglaise est pour la monarchie ». Se faisait-elle illusion sur l'efficacité des combinaisons qu'elle proposait au peuple qui avait fait la Révolution? Il faut se souvenir de ce qu'elle nous confie dans le chapitre sur les derniers jours de M. Necker (IX, 9) : « Tout ce que m'a dit M. Necker est ferme en moi comme le rocher. » Il y a trop, beaucoup trop d'Angleterre dans cet ouvrage, mais pour la même raison qu'il y a trop de Necker. C'est Necker qui a appris à sa fille à considérer la civilisation anglaise comme « le plus noble, le plus brillant et le plus religieux ordre social qui soit dans l'ancien monde », la constitution anglaise comme le plus admirable monument de la grandeur morale de l'homme et comme la réalisation du beau en soi. Si elle s'attarde à célébrer les vertus privées et publiques des Anglais, non sans faire de sérieuses réserves sur leur politique extérieure; si elle est naïvement persuadée que « tout est empreint d'un sentiment de noblesse en Angleterre », c'est l'âme de Necker, bourgeois moral et, comme nous disons, un peu *snob*, qui vit en elle. Mais ce qui est remarquable, ce n'est pas qu'elle en soit restée à l'admiration, à l'imitation de l'Angleterre, cette patrie de la liberté légale, c'est qu'elle espère faire vivre de la même vie politique deux nations dont elle sait l'esprit si différent. Les Français, elle l'observe, n'ont qu'une notion assez vague de la liberté; « mais toutes les institutions qui pourraient blesser l'égalité, produisent en France la même fermentation que le retour du papisme causait autrefois en Angleterre. » Et toutefois elle ne veut pas qu'on dise que les Français ne sont pas faits pour être libres. Les circonstances seules leur ont fait défaut. Ils ont l'énergie, la patience, l'audace, en un mot tout ce qui fait la force. Pour régler cette force et la transformer en vertu, que faut-il? Des institutions libres. Non seulement la France veut être libre, mais elle le sera. La nation est avec les amis de la liberté, et la nation ne meurt point. Le progrès de l'esprit

humain et la force des choses les favorisent : ils arriveront « graduellement, mais sûrement », à donner à la France le gouvernement libre qu'elle mérite : « Les lumières et la nature des choses amèneront la liberté en France. » Alors même qu'on accorderait que Mme de Staël est, politiquement, anglaise d'esprit (elle est surtout disciple de son père et de Montesquieu), il faudrait bien reconnaître qu'elle est Française de cœur. Son patriotisme est fait de raison et de pitié. La France a pensé pour les autres pays, et la pensée n'est jamais stérile; la France a souffert pour les autres pays et par eux : la liberté sera le prix de ses souffrances.

Capable de s'élever aux idées générales, mais entraînée souvent par des sentiments passionnés, assez philosophe pour être historien quand ces sentiments ne sont pas en jeu, mais trop femme pour se maintenir toujours à la « hauteur d'impartialité » qu'elle ambitionnait d'atteindre, Mme de Staël est bien elle-même dans ce livre qui commence par être une apologie de son père et finit par être une défense des principes libéraux contre le despotisme sous toutes ses formes. On y trouve donc des élans attendris ou indignés, des confidences, des ironies, des aveux de lassitude ou de dégoût, des accès de mélancolie et des retours d'espérance, et, à côté, des parties très dignes de l'histoire véritable, des vues pénétrantes, des portraits, des analyses ou des peintures morales, comme ces tableaux de la société française à divers moments de la Révolution, qui encadrent de façon piquante de graves tableaux. Ces tableaux sont assez rarement pittoresques; toutefois les journées des 5 et 6 octobre à Versailles sont retracées avec une énergique précision de détails. Les spectacles de la nature y interviennent même, ce qui est plus rare encore[1] chez Mme de Staël.

La reine, en sortant du balcon, s'approcha de ma mère, et lui dit, avec des sanglots étouffés : *Ils vont nous forcer, le roi et moi, à nous rendre à Paris, avec les têtes de nos gardes du corps portées devant nous au bout de leurs piques.* Sa prédiction faillit s'accomplir. Ainsi la reine et le roi furent amenés dans leur capitale. Nous revînmes à Paris par une autre route, qui nous éloignait de cet affreux spectacle : c'était à travers le bois de Boulogne que nous passâmes ; le temps était d'une rare beauté, l'air agitait à peine les arbres, et le soleil avait assez d'éclat pour ne laisser rien de sombre dans la campagne : aucun objet extérieur ne répondait à notre tristesse. Combien de fois ce contraste entre la beauté de la nature et les souffrances imposées par les hommes, ne se renouvelle-t-il pas dans le cours de la vie ?

1. Voyez pourtant encore le chapitre XVIII de la 3e partie.

Quelques portraits sont frappants, portraits généraux ou individuels. Elle peint avec relief, parce qu'elle les peint avec mépris, ces vieux courtisans « courbés par l'habitude des révérences, ridés par les faux sourires, pâles d'ennui plus encore que de vieillesse, et se tenant debout des heures entières sur leurs jambes tremblantes, dans ces salons-antichambres où s'asseoir à quatre-vingts ans paraîtrait presque une révolte. » D'un trait rapide elle caractérise Mounier : « C'était un homme passionnément raisonnable ; » — le baron de Breteuil : « Son gros son de voix ressemblait à de l'énergie ; » — Lafayette : « Sa confiance dans le triomphe de la liberté est la même que celle d'un homme pieux dans la vie à venir ; » — le solitaire et insociable Sieyès ; — Condorcet, irréligieux comme les prêtres sont fanatiques ; — Péthion, « poussant à l'extrême toutes les idées nouvelles parce qu'il était plus capable de les exagérer que de les comprendre » ; — Robespierre au teint pâle, aux veines d'une couleur verte. Ces derniers traits, à la Saint-Simon, ne sont pas fréquents ; mais la preuve qu'elle observe bien, c'est qu'elle a vu et noté jusqu'aux défauts de son père, cette maladie de l'incertitude et ces scrupules infinis dont il était dévoré, son amour de la considération et de l'applaudissement. Sympathies et antipathies ont ici leur place, assurément, et leur trop grande place[1] ; mais ce qui domine, c'est l'horreur du machiavélisme politique, la conviction arrêtée que la loi morale s'impose même au génie ; c'est le besoin d'estimer en admirant.

VII

Les romans de Mme de Staël. — Son caractère et son imagination.

Avant de publier le *Génie,* Chateaubriand en détacha l'épisode d'*Atala.* Avant de publier l'*Influence des passions,* Mme de Staël en détacha l'épisode de *Zulma,* qui devait y tenir lieu du

1. C'est cette réserve qu'il conviendrait d'ajouter à ce jugement de Mme de Rémusat (lettre à son fils Charles, 24 mai 1818) : « Qui voudra faire notre histoire pourra partir de ce livre, écrit avec la chaleur d'un témoin et la sincérité d'un esprit qui se dégage des impressions individuelles. Le style est plus simple et aussi fort que de coutume ; les opinions sont prises de haut ; la morale et le patriotisme sont en honneur. Il n'y a pas une injure contre qui que ce soit, et ceux qu'elle écrase en passant, car il s'en trouve, ne peuvent guère se plaindre. S'ils tombent, c'est qu'ils n'ont pas pu soutenir l'éclat des conditions nobles et morales qu'elle impose aux hommes publics. Sauve qui peut ! »

chapitre *De l'Amour*. Elle n'imitait pas Chateaubriand, puisque le traité de l'*Influence des passions* est de 1795, et *Atala* de 1801. La ressemblance, pour être fortuite, n'en est pas moins curieuse, d'autant plus que l'épisode de *Zulma* a ce double caractère d'être exotique et passionné. La scène est placée aux bords de l'Orénoque. Un voyageur européen, retenu comme prisonnier dans ce pays, assiste au jugement de l'Américaine Zulma, qui a tué celui qu'elle aimait; jugement bien différent de ceux de l'Europe. « Ici, dit un Indien, nous en appelons de l'homme en société à l'homme solitaire, de l'impression du moment à la conscience éternelle. » Zulma se justifie : elle avait dévoué sa vie à Fernand; Fernand l'a payée d'infidélité; elle a eu raison de le frapper. Ainsi en jugent les bons sauvages; mais, acquittée, elle se tue. « Cet écrit, dit l'auteur, plus que tout autre, appartient à mon âme. » Écrit à propos de *Zulma*, ce mot étonne : c'est à *Delphine*, postérieure d'au moins huit ans (1802), qu'il faut l'appliquer.

Ce n'est pas comme œuvre d'art qu'il faut juger *Delphine*. La conception de ce roman par lettres, tout abstrait, est systématique et parfois naïve; le mouvement en est lent, l'impression froide, malgré les grands élans de passion. Il nous est difficile de nous intéresser sans réserve à l'héroïne Delphine d'Albémar, jeune veuve aimable, nature droite et franche, mais trop disposée à prendre pour règle unique « les mouvements simples et irréfléchis d'une bonne nature ». Elle est dirigée et trompée par une amie, Mme de Vernon, femme d'intrigue et d'argent, toujours maîtresse d'elle-même, pleine de respect pour les faits et de dédain pour les principes. « C'est, dit Mme de Vernon, une personne toute de premier mouvement et ne se servant jamais de son esprit pour éclairer ses sentiments, de peur peut-être qu'il ne détruisît les illusions dont elle a besoin. Elle a reçu de son bizarre époux et d'une sœur contrefaite une éducation à la fois toute philosophique et toute romanesque. » Au contraire, le fier et généreux Léonce de Mandoville, qui joint à une sensibilité passionnée un caractère faible et irritable, attache une importance excessive à l'opinion du monde. Tous deux s'aiment pourtant : Léonce, parce qu'il voit en Delphine « un être inspiré »; Delphine, parce que Léonce est un héros : la noble sincérité dont il a fait preuve en Espagne lui a valu deux coups de poignard, et il a refusé de dénoncer ceux qui l'ont frappé. Mais tous deux sont séparés par un malentendu que fait naître Mme de Vernon, et c'est la fille de celle-

ci, la calme et dévote Mathilde, que Léonce épouse sans amour.

Le malentendu se dissipe, mais trop tard; la naïve Delphine apprend avec stupéfaction et douleur, au chevet de Mme de Vernon mourante, que son amitié a été trahie. Elle pardonne; mais le lecteur se demande, comme un des personnages du roman : « Que vont devenir Léonce et Delphine? Avec leurs situations, comment vivre ni séparés ni réunis? » Ils vont longuement s'agiter et crier dans une impasse. Léonce nous devient odieux par ses crises de jalousie égoïste comme par ses pâmoisons faciles. C'est un tyran et c'est un enfant. Les scènes mélodramatiques se multiplient; mais l'action n'avance pas. En vain, par une contradiction peu vraisemblable, Léonce brave l'opinion après en avoir été l'esclave. En vain la mort de l'insignifiante Mathilde lui rend la liberté. Aucun dénouement ne se présente, si ce n'est le mariage banal, dénouement trop bourgeois d'une si belle passion. Mme de Staël en imagina successivement deux, dont aucun ne sortait du développement des caractères. Dans le premier, Léonce, arrêté comme aristocrate, était fusillé, malgré les démarches désespérées de Delphine, et Delphine s'empoisonnait. C'était en quelque sorte réhabiliter le suicide[1]. Dans le second, Delphine mourait, et Léonce se faisait tuer en Vendée. Un dénouement moins rebattu et plus psychologique semble avoir été entrevu, puis écarté : c'est au moment où Léonce, après tant de souffrances, est sûr de posséder Delphine, que son âme lassée se détache du bonheur devenu trop facile. Mme de Staël a reculé devant la vérité cruelle de cette solution.

Mais, elle nous en prévient dans sa préface, « les événements ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain ». C'est une âme de femme qu'elle a voulu peindre, ou plutôt c'est la situation même de la femme dans la société. Sans réduire *Delphine* aux proportions d'un roman à thèse, et tout en reconnaissant qu'ici, comme partout ailleurs, Mme de Staël pose le problème général de la destinée humaine, douloureusement incomplète[2], il faut bien avouer que le problème plus particulier de la

1. Mme de Staël avait écrit contre le suicide quelques pages éloquentes.

2. « Comment réfléchir dans la solitude sans découvrir que tous les sentiments profonds ont une teinte de tristesse, et que l'homme ne peut s'élever au-dessus de l'existence physique, sans éprouver que le monde moral est incomplet, et que plus l'on développe son esprit et son âme, plus l'on sent les bornes de sa destinée? » (Préface de *Delphine*.)

destinée des femmes est ici au premier plan. La trop docile Mathilde et sa trop habile mère, dès les premières pages, remontrent à Delphine combien l'indépendance de ses opinions et la spontanéité de ses démarches risquent de nuire à son bonheur intérieur, ou tout au moins à sa considération dans le monde. « Il existe, dit Mme de Vernon, une manière de prendre tous les caractères du monde, et les femmes doivent la trouver si elles veulent vivre en paix sur cette terre, où leur sort est entièrement dans la dépendance des hommes... Les femmes, devant toujours plier, ne peuvent trouver dans les défauts et dans les qualités même d'un caractère fort, que des occasions de douleur. » Cette même Mme de Vernon, sur son lit de mort, ne cherche à ses torts que cette excuse : la vraie coupable, c'est la société, qui avertit les femmes de se défier de la sincérité comme du pire danger. Il est vrai que la société, ou « peut-être » la Providence, leur permet un bonheur : l'amour dans le mariage; mais quand ce bonheur unique leur échappe, « quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est dit ». Ce que Mme de Staël savait trop bien, Delphine l'apprend à ses dépens. Tous ses malheurs sont la suite naturelle, presque nécessaire, de ses entraînements irréfléchis. L'auteur a donc voulu nous la faire condamner? Il ne nous la donne pas comme un modèle à suivre, mais « ce qui peut être condamnable dans la rigueur que la société exerce contre elle », voilà, soyons-en sûrs, ce qu'il a dessein de mettre surtout en lumière.

Ce livre dit aux femmes : « Ne vous fiez pas à vos qualités, à vos agréments; si vous ne respectez pas l'opinion, elle vous écrasera. » Il dit à la société : « Ménagez davantage la supériorité de l'esprit et de l'âme; vous ne savez pas le mal que vous faites et l'injustice que vous commettez quand vous vous laissez aller à votre haine contre cette supériorité, parce qu'elle ne se soumet pas à toutes vos lois; vos punitions sont bien disproportionnées avec la faute; vous brisez des cœurs, vous renversez des destinées qui auraient fait l'ornement du monde; *vous êtes mille fois plus coupable que ceux que vous condamnez.* »

Si, comme le dit encore la Préface, « la moralité d'un ouvrage d'imagination consiste bien plus dans l'impression générale qu'on en reçoit que dans les détails qu'on en retient », et si, comme il est évident, cette impression est favorable à Delphine, qui dédaigne l'opinion, le roman de Mme de Staël paraît bien être, au fond, un plaidoyer en faveur de ce qu'il y a de bon dans la nature, opposé à ce qu'il y a de sèchement artificiel dans la société. Mais, à la différence de Rousseau,

elle n'écrit qu'un plaidoyer indirect, et point de réquisitoire. C'est qu'au besoin du rêve elle joint en elle le sens de la réalité. « Ce qui caractérisait surtout Mme de Staël, a écrit son gendre, le duc de Broglie, c'était, d'une part, une activité impétueuse, impérieuse, irrésistible pour elle-même, et, d'une autre part, un bon sens inexorable. » Très passionnée à la fois et très intelligente, capable, comme Delphine, de céder à un entraînement généreux, mais capable aussi, comme elle, de s'analyser jusqu'en ses élans, de se juger en ses fautes, de se regarder vivre, de noter ses faiblesses volontaires ou ses sacrifices, elle connaissait, elle aimait trop la société pour n'en pas comprendre même les préjugés. Là donc est l'originalité, là est aussi le vice de son œuvre : il y a deux femmes en elle, s'il n'y en a qu'une en Delphine. L'une est pleine de sympathie et de pitié pour la nature aimante et délicate qui se heurte aux exigences de la vie sociale et s'y meurtrit; l'autre sent, malgré elle, ce que ces exigences ont de nécessaire, et n'en condamne plus que l'excès tyrannique. Où Rousseau s'indignerait, elle se résigne avec tristesse; elle ne conclut pas, parce qu'elle ne peut pas conclure : son cœur reste avec Delphine; mais sa raison n'est pas la dupe de son cœur.

Ce qui contribue à rendre indécise l'impression d'ensemble, c'est que l'âme de Mme de Staël, à ce moment de sa vie, est assez indécise elle-même. Elle a des sentiments très vifs, mais non pas des idées très arrêtées. Sans garder la candeur de la première jeunesse, elle est singulièrement jeune de cœur, prompte à s'exalter, lente à se décourager, pleine d'enthousiasme et de bonté confiante. Pourtant, elle a déjà beaucoup souffert. Le mariage, loin de donner satisfaction à son besoin d'aimer, l'a plutôt exaspérée, dévoyée. Sa religion de l'amitié a été profanée par des amis indignes d'elle, et elle en a ressenti, elle aussi, une douleur égale à celle que cause l'amour trompé. Un sentiment du moins ne l'a pas déçue : son père a toujours été pour elle ce qu'est le père de Mme de Cerlèbe, le plus sûr guide et le plus aimable des amis. Cette affection « d'une nature tout à fait divine », et l'amour de la liberté, qui est pour Delphine le plus généreux des sentiments[1], voilà de quoi se compose, en 1802, la « foi » la plus solide de Delphine. Ajoutons-y, peut-être, la foi dans la raison perfectible à l'infini; mais les excès de la Révolution, s'ils ne l'ont pas affai-

1. *Cf.* la lettre de M. de Lebensei (V, 14) sur la situation de la France en 1792 : Mme de Staël y est tout entière.

blie, l'ont rejetée au second plan, et le sujet de *Delphine* prête moins à l'admiration pour la grandeur de l'homme qu'à la commisération pour ses faiblesses. La foi philosophique s'y voile; la foi religieuse en est absente, à moins qu'on n'appelle de ce nom un déisme assez vague. Delphine a tout juste le fonds d'idées religieuses, ou plutôt morales, que lui a légué son vieux mari : « Il croyait en Dieu, il espérait l'immortalité de l'âme, et la vertu fondée sur la bonté était son culte envers l'Être suprême. » La bonté, dont Mme de Staël parle si souvent et en termes si éloquents, est-elle une règle suffisante de conduite? Delphine est persuadée que « la morale et la religion du cœur » lui suffiront. Quand elle souffre, ses invocations à Dieu, en face du ciel étoilé, peuvent nous faire illusion; mais essaye-t-elle d'entamer l'indifférence religieuse de Léonce, quelles consolations le supplie-t-elle de ne pas se refuser? Celles « que la religion naturelle nous donne ». Cette incertitude des croyances n'est pas, évidemment, aux yeux de l'auteur, la cause déterminante des chagrins de Delphine, mais supposez, par impossible, un janséniste lisant ce livre : il serait assez logique en concluant : « Voilà une femme que son sens propre a égarée, et à qui la Grâce a fait défaut. »

L'héroïne se confond-elle avec l'auteur? Il est clair que Delphine, jeune veuve autour de qui ses propres imprudences font le vide, n'a pas tous les traits de la châtelaine, de la souveraine de Coppet, et en a d'autres que celle-ci n'a pas. Mais Mme de Staël n'estime les romans que lorsqu'ils sont « une sorte de confession, dérobée à ceux qui ont vécu, comme à ceux qui vivront », et de qui plus que d'elle-même a-t-elle pu interroger le cœur? Il y a des endroits où, visiblement, elle souhaite que le lecteur la reconnaisse, par exemple quand elle caractérise la conversation de Delphine, ce mélange de gaieté dans l'esprit et de mélancolie dans les sentiments, d'exaltation et de simplicité, de *génie* et de candeur, de force et de bonté. « Delphine anime la conversation en mettant de l'intérêt à ce qu'elle dit, de l'intérêt à ce qu'elle entend; nulle prétention, nulle contrainte : elle cherche à plaire, mais elle ne veut y réussir qu'en développant ses qualités naturelles. » Lisons, à côté, le témoignage de Mme Necker de Saussure : « Il régnait autour d'elle un mouvement animé et facile... » Mais surtout voyons à quel point Corinne, sous ce rapport, est semblable à Delphine, et demandons-nous si le lien qui les unit peut être ailleurs que dans la personne de Mme de Staël.

Sa conversation était un mélange de tous les genres d'esprit ; l'enthousiasme des beaux-arts et la connaissance du monde, la finesse des idées et la profondeur des sentiments ; enfin tous les charmes de la vivacité et de la rapidité s'y faisaient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères... Oswald se demandait si le lien de tant de qualités presque opposées était l'inconséquence ou la supériorité ; si c'était à force de tout sentir, ou parce qu'elle oubliait tout successivement, qu'elle passait ainsi, presque dans un même instant, de la mélancolie à la gaieté, de la profondeur à la grâce, de la conversation la plus étonnante, et par les connaissances et par les idées, à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver.

Fontanes lui-même, alors qu'il attaquait, dans le *Mercure*, l'auteur de la *Littérature,* ne lui contestait pas ce don unique : « Ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir : je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée. » Se laissait-elle emporter par le feu de la discussion, il y avait des moments où sa parole, selon le mot de Chênedollé, « était teinte de la foudre ». Mais ce ne sont pas ces brusques éclairs, un peu aveuglants, qu'elle a voulu faire briller ici : Delphine et Corinne mêlent à tout un sentiment de bonté ; elles conquièrent sans tyranniser. En cela elles ne sont que l'image très adoucie d'une femme dont la bonté souvent était orageuse[1]. La douce et tendre Delphine avoue seulement qu'elle se livre avec trop de chaleur à l'esprit qu'elle peut avoir, et ne sait pas assez résister à des succès de société faits pour déplaire aux autres femmes. Et Corinne remarque que les hommes eux-mêmes, si distingués qu'ils soient, ne jouissent pas sans mélange de la supériorité d'une femme. Toutes deux ont raison ; mais les femmes qui se froissent et les hommes qui se lassent n'ont peut-être pas non plus tout à fait tort. Mme de Staël a prêté à ses héroïnes quelque chose de sa personnalité fortement en relief : il leur est impossible de s'effacer. Or, les mêmes qualités qui font qu'elles éblouissent le monde font qu'elles lui sont bientôt à charge : une seule, plus modeste, la discrétion, les leur ferait pardonner ; mais la discrétion est une limite, et, pour certaines natures spontanées, se contraindre, c'est s'amoindrir.

C'est pour des raisons analogues que les caractères d'hommes, dans les romans de Mme de Staël, sont si inférieurs aux

1. « Je n'ai jamais vu une femme meilleure, ayant plus de grâce et de dévouement, mais je n'en ai jamais vu une qui ait des exigences plus continuelles sans s'en apercevoir, qui absorbe plus la vie de ce qui l'entoure, et qui, avec toutes ses qualités, ait une personnalité plus *avouée ;* toute l'existence, les minutes, les heures, les années, doivent être à sa disposition. Et quand elle se livre à sa fougue, c'est un fracas comme tous les orages et les tremblements de terre. C'est une enfant gâtée, cela résume tout. » (Benjamin Constant.)

caractères de femmes. Au centre, « c'est toujours, dit Mme Necker de Saussure, une femme douée de facultés supérieures, qui ne peut s'astreindre à suivre la ligne que l'opinion lui a tracée ». Oswald, au contraire, ainsi que Léonce, est l'esclave et la victime de l'opinion. Cet Écossais poitrinaire, qui crache le sang et se soigne le moins possible, est destiné à nous paraître aussi « intéressant » que nous avait paru Léonce : il est seulement moins insupportable, moins inexplicable aussi. Son caractère offre des contrastes assez habilement fondus : il a l'âme poétique tant qu'il voyage, et un esprit très positif quand il foule de nouveau le sol anglais. Mais, enfin, il n'est pas un héros, celui dont on nous dit qu'il se laissait aller aux événements, espérant bien être entraîné par eux à ce qu'il souhaitait. Il est pris entre Corinne, la passion idéale où toutes les grandes facultés de l'intelligence et de l'âme ont leur part, et Lucile, le *home* anglais, qui a son charme pénétrant à la longue, mais aussi sa monotonie enveloppante et assoupissante. Puisqu'il est malheureux avec Lucile, c'est donc que Corinne avait eu raison de lui présenter de la femme une image toute différente.

On dirait, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent; mais est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables? Les grandes pensées, les sentiments généreux, ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter? Chaque femme, comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère et ses talents? Et faut-il imiter l'instinct des abeilles, dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité?

C'est donc un même problème qui se pose dans les deux romans; c'est une même cause qui se plaide. Mais il y a quelque chose de nouveau dans *Corinne,* et déjà Mme Necker de Saussure l'avait marqué. On n'accepterait pas sans réserve la formule tant citée : « Corinne est l'idéal de Mme de Staël; Delphine en est la réalité durant sa jeunesse », car cette impression de réalité est justement celle que donne le moins ce je ne sais quoi d'à demi rêvé qu'on trouve au fond du roman de *Delphine.* Ce personnage de Delphine est aussi un idéal, mais imparfait et flottant; celui de Corinne, qui nous est montrée — comme Mme de Staël dans le portrait de Gérard — avec ce schall des Indes enroulé autour de sa tête, ces beaux bras nus, mais aussi cette taille un peu forte, c'est bien l'idéal qui a pris

corps. Il s'est même un peu épaissi en se précisant; la *femme* est devenue *femme de lettres*. Delphine s'analysait déjà trop, dissertait trop; Corinne se montre et se démontre, accepte le public pour juge, monologue, enseigne, joue avec science et conscience le rôle toujours délicat, mais très ingrat ici, de guide de l'étranger à travers Rome et l'Italie.

Où nous voyons une gaucherie de composition, Mme Necker de Saussure voit une beauté nouvelle : on le sait, *Corinne,* qui ne parut qu'en 1807, sort du voyage d'Italie qui suivit immédiatement la mort de M. Necker. Pendant ce voyage attendri, Mme de Staël aurait découvert la nature et l'art. Jusqu'alors, le spectacle de la nature l'avait peu touchée. « Elle avait pris une sorte d'humeur contre les lacs, les montagnes, les glaciers de la Suisse, dont on lui comptait la vue pour un dédommagement. Rien de ce qui n'était ni sentiment ni pensée n'avait de valeur à ses yeux. » La perte de son père la prédisposa à sentir plus de choses, et l'influence de W. Schlegel, rêveur à la fois et critique, comme il sied à un bon Allemand, fit le reste. De là non seulement l'idée de son roman, mais la conception même des deux personnages, tout symboliques, qu'elle y oppose : « Mme de Staël s'est, pour ainsi dire, divisée entre ses deux principaux personnages. Elle a donné à l'un ses regrets éternels, à l'autre son admiration nouvelle; Corinne et Oswald, c'est l'enthousiasme et la douleur, et tous deux, c'est elle-même. » Elle aurait donc eu sa « révélation », comme un Descartes ou un Pascal, et son œuvre, comme sa vie, pourrait se partager en deux grandes périodes : avant et après le voyage d'Italie.

La vérité est plus complexe. La mort de son père et le voyage d'Italie fortifièrent en elle les sentiments qu'elle avait déjà, développés ou en germe, mais ne lui donnèrent pas les sentiments qui lui manquaient.

On n'eût pas cru possible que l'exaltation de son amour filial pût s'accroître. Et pourtant ce sentiment la maîtrise si souverainement qu'elle lui subordonne, dans son roman, la passion même de l'amour, à ce point que l'on risque de comprendre mal la conduite d'Oswald Nelvil, si l'on ignore sous l'empire de quelles circonstances l'auteur a tracé ce caractère. Oswald, le faible Oswald, est pour Corinne un « ange de lumière ». C'est qu'il atteint à l'héroïsme de la piété filiale. Pourquoi, à vingt-cinq ans (c'est, nous l'avons vu, l'âge critique pour Mme de Staël), est-il découragé de la vie? « La plus intime de toutes les

douleurs, la perte d'un père, était la cause de sa maladie. » Désespéré de n'avoir pu assister à ses derniers moments (Mme de Staël eut aussi ce malheur), il essaye, du moins, de s'identifier avec les idées qui ont dû occuper son père vers la fin de sa vie; mais il ne réussit pas à tromper cette solitude du cœur. Il sait qu'on peut encore aimer après un tel malheur, mais que « confier toute son âme est un bonheur qu'on ne retrouvera plus ». Mal mariée, Mme de Staël a droit peut-être de le dire; mais Oswald, qui aime Corinne ou croit l'aimer, ne devrait pas le penser. L'aime-t-il? Il ne l'aime pas assez, en tout cas, pour ne pas la sacrifier aux préventions que son père conçut autrefois contre elle. C'est dans la maison familiale, sous les arbres d'un parc qui ressemble fort à celui de Coppet, qu'il retourne évoquer l'image de ce père, de ce juge. « Hélas! qui n'a pas espéré quelquefois, dans l'ardenr de ses prières, qu'une ombre chérie lui apparaîtrait, qu'un miracle enfin s'obtiendrait à force d'aimer? » Il ne se produit pas d'apparition, à proprement parler; mais l'arrêt que le père mort eût prononcé, il l'avait écrit, vivant; et son fils s'y conforme, ne pouvant ignorer que Corinne en mourra.

La sensibilité surexcitée que Mme de Staël prête à Corinne[1], et dont elle souffrait elle-même à ce moment, eût été monotone dans sa tension douloureuse, si le sentiment religieux ne l'avait parfois apaisée. C'est ici la vraie conquête de Mme de Staël en deuil sur sa propre nature. Le christianisme lui apparut comme « le culte de la douleur », sa croyance passa de son intelligence à son cœur, et elle crut avec amour, parce qu'elle pleura. Diverses religions lui offraient leurs diverses cérémonies; elle en vit l'âme commune : « Un même sentiment s'élève vers le ciel de ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d'appui. » Et, même dans l'Italie des papes, elle n'exclut pas les Juifs de la grande fraternité humaine. Oswald, il est vrai, médiocrement touché par les cérémonies de la semaine sainte à Rome, critique ces rites, qui gênent le libre élan du cœur vers le divin, regrette les nobles et simples fêtes du culte anglican, et Mme de Staël, celle d'hier, parle par sa bouche; mais celle d'aujourd'hui répond par la bouche

1. « Quand une personne de génie est douée d'une sensibilité véritable, ses chagrins se multiplient par ses facultés mêmes : elle fait des découvertes dans sa propre peine comme dans la nature... L'imagination ardente de Corinne était la source de son talent; mais, pour son malheur, cette imagination se mêlait à sa sensibilité naturelle et la lui rendait souvent très douloureuse. »

de Corinne : « Si la religion consistait uniquement dans la stricte observation de la morale, qu'aurait-elle de plus que la philosophie et la raison?... L'âme retombe sur elle-même, si les beaux-arts, les grands monuments, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer *ce génie poétique qui est aussi le génie religieux.* » L'auteur du *Génie du christianisme* avait-il dit autre chose? Il semble que Mme de Staël tienne à « souligner » ici une conversion, car elle abaisse l'austère Oswald lui-même devant la bénédiction du pape : « Prier ensemble, dans quelque langue, dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérances et de sympathies que les hommes puissent contracter sur cette terre. » L'âme s'est élargie en s'attendrissant.

Est-ce à dire que tout, religion, nature, art, se soit révélé soudain à son âme renouvelée? Parce qu'il y a des descriptions de la nature dans *Corinne*, on crie au miracle. Quoi! cette femme qui avait, disait-elle, toute la Suisse dans une magnifique horreur, et qui préférait le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève ; cette femme qui raillait ses amis d'en être encore au préjugé de la campagne, et leur déclarait que, n'était ce préjugé, elle n'ouvrirait pas sa fenêtre pour voir, une première fois, la baie de Naples, tandis qu'elle ferait cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit, la voici qui sent l'*amitié* de la nature en Italie pour l'homme, et qui s'élève à la conception d'une harmonie universelle. « La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiame enfin, » est en harmonie avec la nature. Il n'y a point là de découverte. Delphine ne regardait jamais la nature sans s'élever « jusqu'aux pensées religieuses qui nous lient à ses majestueuses beautés ». En France, elle apostrophait l'inflexible nature en lui redemandant le bonheur passé, tout comme un poète romantique pourra le faire. En Suisse, elle rêve près de la chute du Rhin, au bord des lacs, comme une héroïne de Rousseau.

Je suis descendue vers le lac : un vent impétueux l'agitait ; les vagues avançaient vers le bord, comme une puissance ennemie prête à vous engloutir ; j'aimais cette fureur de la nature qui semblait dirigée contre l'homme. Je me plaisais dans la tempête ; le bruit terrible des ondes et du ciel me prouvait que le monde physique n'était pas plus en paix que mon âme. « Dans ce trouble universel, me disais-je, une force inconnue dispose de moi ; livrons-lui mon misérable cœur, qu'elle le déchire ; mais que je sois dispensée de combattre contre elle, et que la fatalité m'entraîne comme ces feuilles détachées que je vois s'élever en tourbillon dans les airs. »

Mme de Staël, qui, l'année même de *Delphine,* offre à Mme Réca-

mier de lui montrer l'*éclatante* nature de Coppet (30 avril 1802), n'est donc pas si insensible qu'on l'a faite aux spectacles du monde extérieur. Seulement, elle ne les aime, elle ne les conçoit que dans leurs rapports avec les émotions de l'âme humaine Ses paysages sont plus que des états d'âme : à force de l'être, ils ne sont presque plus des paysages. Ce n'est pas à la vie des choses qu'il lui plaît d'associer la vie des êtres; c'est pour les diverses attitudes de ses personnages qu'elle cherche des cadres, et l'on ne dira pas ici que les cadres écrasent les figures. Non, elle n'a point changé : après comme avant *Corinne*, le grand sentiment de la nature lui fait défaut. Peut-être aussi n'eut-elle jamais le sentiment très élevé de l'art. C'est bien à elle-même qu'elle songe, lorsqu'elle écrit d'Oswald : « Son imagination, concentrée dans ses peines, ne se complaisait point encore aux merveilles de la nature et aux chefs-d'œuvre des arts... Il avait des préventions contre les Italiens et contre l'Italie; il ne pénétrait pas encore le mystère de cette nation ni de ce pays... Il était bien loin de supposer que ce pays, dans lequel il entrait avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, serait bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles. » Dirigé par Corinne, Oswald sera, en effet, un bon élève, et fera des progrès. Mais Mme de Staël a vu avec sagacité par où il ne serait jamais qu'un artiste médiocre : « *Il cherchait partout un sentiment moral,* et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. » N'est-ce pas aussi vrai d'elle que de lui[1]? Elle a écrit une page sentie sur la musique, qu'elle aimait. On voit, d'autre part, qu'elle n'a pas visité sans profit les musées d'Italie. Mais, outre qu'elle ne nous épargne pas assez le détail de ce qu'elle-même vient d'apprendre, il n'y a rien, dans ses descriptions artistiques, qui ne soit déjà dans les *Salons* de Diderot, trop moraliste, lui aussi, dans la critique d'art, mais venu le premier.

Au reste, Oswald est intéressé, distrait momentanément par l'Italie; il n'est pas conquis. Quand il admire Alfieri, c'est aux dépens de ses compatriotes italiens.

Il a été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme

1. Bonstetten écrivait d'elle, avant l'Italie, il est vrai : « Le sentiment de l'art lui manque, et le beau qui n'est pas esprit et éloquence n'existe pas pour elle. »

si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance, comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries[1].

Corinne, il est vrai, Italienne à demi, relève la littérature italienne trop rabaissée par Oswald, et aussi par Mme de Staël elle-même, dans un livre antérieur, insuffisamment équitable. On dirait qu'il y a là comme un remords et comme un essai de palinodie. Justice est rendue à Dante. Mais Shakespeare et Ossian sont loués avec une autre chaleur d'âme. En tout cas, la palinodie s'arrêterait à la littérature. Corinne avertit bien Oswald qu'à mesure qu'il connaîtra mieux les Italiens, il retrouvera dans leur caractère « quelques traces de la grandeur antique, quelques traces rares, effacées, mais qui pourraient reparaître dans des temps plus heureux ». Eh bien, Oswald les connaît, puis les quitte; et quel souvenir garde-t-il d'eux dans son Angleterre? Il les plaint : « Il lui semblait que dans sa patrie la raison humaine était partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappelaient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la faiblesse et l'ignorance. » Si bien que le livre qui s'annonce comme une sorte de réhabilitation de l'Italie méconnue s'achève en glorification de la « nation morale, religieuse et libre », chère à l'auteur de *Delphine*. Aussi *Corinne,* œuvre de maturité, supérieure à *Delphine* pour la forme, mais pour la forme seulement, n'est-elle ni une œuvre nette ni une œuvre profonde. Avec Oswald nous partons d'Angleterre, mais pour y revenir; nous traversons l'Italie, mais pour nous en évader; nous secouons le charme après l'avoir subi; nous aimons Lucile après avoir aimé Corinne, sans aimer, au fond, peut-être, autre chose que notre « moi » tour à tour attristé, amusé, ému, lassé; ne sachant où chercher l'idéal, nous croyons le trouver partout, et nous nous indignons que partout il nous fuie. Est-ce à cette désillusion finale que l'auteur a voulu nous acheminer? On en doute. Plus certainement elle a voulu nous intéresser au malheur d'une femme de génie; mais le cas est aussi rare qu'il est curieux, et les lectrices elles-mêmes s'y intéressent peu, ne se sentant pas sérieusement menacées.

1. Mme de Staël écrira encore dans les *Considérations,* son dernier ouvrage : « On proclama la république romaine du haut du Capitole, mais il n'y avait de républicain, dans la Rome de nos jours, que les statues. »

VIII

« De l'Allemagne » (1810-1813).

Le livre *De l'Allemagne* est plus qu'un chef-d'œuvre individuel : c'est une de ces œuvres directrices de l'opinion, mais bientôt dépassées par elle, qui marquent des dates et ouvrent des époques. Aussi naissent-elles à leur heure et trouvent-elles des esprits préparés à les accueillir. Un Allemand de beaucoup d'esprit, Henri Heine, a écrit, lui aussi, son livre *De l'Allemagne,* et n'a pas caché dans quelle intention peu bienveillante il l'avait écrit. « Mme de Staël, dit-il, ne voyait au delà du Rhin que ce qu'elle voulait voir : un nébuleux pays d'esprits, où des hommes sans corps et tout vertu se promenaient sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique... En lisant son livre, on croirait que chaque Allemand mérite le prix Montyon, *et tout cela dans la seule intention de vexer l'empereur dont nous étions à cette époque les ennemis.* » Rien de moins juste : consciemment ou non, obéissant d'ailleurs peut-être à des affinités de nature et de race, elle n'a fait que suivre un mouvement déjà commencé depuis plus d'un demi-siècle.

C'est vers le milieu du xviiie siècle, en effet, que la France parut s'apercevoir que l'Allemagne existait. Jusque-là elle s'en tenait à l'opinion vaguement dédaigneuse de ceux qui, comme Voltaire, trouvaient dans la langue allemande « peu d'esprit et beaucoup de consonnes ». Diderot fut, au contraire, en relations suivies avec Lessing, et les Allemands lui rendirent amplement sa sympathie. L'*Encyclopédie* contient plusieurs articles sur la littérature allemande signés de Marmontel et du professeur berlinois Sulzer, esthéticien de mérite. Le *Journal des étrangers* (1754-1762) ; l'*Année littéraire,* où Fréron, dans son horreur de la sécheresse voltairienne, ne craindra pas d'inviter les Français à suivre l'exemple des Allemands (1760) ; le *Mercure,* où Grimm fit ses débuts en France, et compara l'Allemagne à une volière de petits oiseaux qui attendaient la belle saison pour chanter ; toute *la presse* de ce temps, qu'on n'a pas assez étudiée, ouvrait peu à peu l'esprit français à des curiosités nouvelles. La *Correspondance littéraire* de Grimm, Diderot et Meister (Grimm était un Allemand d'Allemagne, et

Meister un Allemand de Suisse) devrait être étudiée de près si l'on voulait suivre la lente évolution du goût public. Dans le numéro de janvier 1762, on lit ce très curieux passage, à propos de la traduction des *Idylles* de Gessner par Huber, qui avait traduit déjà la *Mort d'Abel* du même auteur :

La poésie et la littérature allemandes vont devenir à la mode, à Paris, comme l'était la littérature anglaise depuis quelques années. Déjà on étudie la langue allemande comme une langue savante, et plusieurs amateurs de la littérature y ont fait beaucoup de progrès. Comme on se livre à Paris avec une chaleur extrême à ses goûts, je prévois que dans trois ou quatre ans d'ici personne ne pourra se montrer en bonne compagnie sans savoir l'allemand et sans avoir lu les poètes de cette langue... Si l'on avait parlé à Paris, il y a douze ans, d'un poète allemand, on aurait paru bien ridicule. Ce temps est bien changé[1].

En février 1764, la *Correspondance* annonce un *Essai sur la langue allemande, avec une histoire de la littérature allemande,* par M. Junker, professeur de langue allemande à l'école royale militaire, et ajoute : « *Comme c'est aujourd'hui la mode à Paris d'étudier cette langue et cette littérature,* l'ouvrage de M. Junker ne peut manquer de faire fortune. » On peut se faire une idée de cette mode croissante par la vogue extraordinaire dont jouit ce libraire idyllique de Zurich, Gessner, imité ou traduit par Rousseau, par Diderot, par Gilbert, par André Chénier. Florian le traite en ami et, dans son Discours de réception à l'Académie (14 mai 1788), déplore sa mort récente autant que celle de Buffon. Robespierre aime encore à le lire. Antelmi traduit, en 1764, les *Fables* de Lessing et, en 1769, la *Messiade* de Klopstock, que Grimm avait déjà présentée au public français dans le *Mercure*. Ils semblent avoir moins plu que Gessner. Cependant, la *Correspondance littéraire* salue le « génie » de Lessing et rapporte que son drame de *Miss Sara Sampson* a été fort applaudi à Saint-Germain sur le théâtre privé du duc d'Ayen. Il semble aussi que *Werther,* au moins dans la traduction d'Aubry (1778), ait été accueilli assez froidement; mais il avait fait une vive impression sur un certain nombre de lecteurs choisis, et Ramond l'avait imité dans un drame en trois journées, les *Dernières Aventures du jeune d'Olban* (1777), terminé par le coup de pistolet obligatoire, et pré-

1. Voyez encore, sur Gessner, les numéros de février 1764, février 1773, avril et juin 1788; sur divers auteurs allemands, octobre 1762, décembre 1764, janvier 1769, mars 1778. *Cf.* la préface des *Contes et Poèmes* de Dorat (1770). Condorcet prononça l'éloge de Haller.

cédé d'une préface agressive contre les règles classiques. Peu après, *Gœtz de Berlichingen* paraissait dans le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel et Bonneville (1782). Enfin les *Brigands* de Schiller étaient traduits en 1785, et, mieux compris, de prime saut, en France, que Gœthe, Schiller y jouissait d'une particulière faveur jusque pendant la crise révolutionnaire.

Aussi, à la veille de la Révolution, en 1787, l'auteur de *Faublas,* Louvet, signale un engouement germanique que la *Correspondance littéraire* signalait déjà cinq ans auparavant. Au lendemain de la Révolution, en 1800, Guillaume de Humboldt écrit de Paris qu'on y croit beaucoup connaître et beaucoup aimer la littérature allemande. Ce n'est, sans doute, alors qu'un courant assez superficiel, car le peuple français, en ces années terribles, a eu autre chose à faire qu'à approfondir la littérature de ses ennemis. Mais parmi les esprits distingués qui, avant 1793, regardaient au delà du Rhin, avec une sympathie désintéressée, plusieurs devinrent malgré eux les hôtes de l'Allemagne, et plusieurs revinrent en France assez à temps pour « documenter » leurs amis. Camille Jordan avait traduit Klopstock pendant l'exil; Narbonne, le *Wallenstein* de Schiller; Chênedollé avait comparé avec une admiration ingénue le génie de Gœthe à son pauvre petit talent; de Gérando, dont l'académie de Berlin avait couronné un mémoire philosophique, et surtout Charles de Villers, auteur de la *Philosophie de Kant,* avaient fortifié la pensée française au contact de la pensée allemande. Par une lettre de Mme de Staël à Camille Jordan (23 octobre 1802), on voit qu'au lendemain de la publication de la *Littérature,* elle a senti le besoin de compléter son instruction relativement à l'Allemagne : « Je lis l'ouvrage de Gérando pour Berlin, qui me frappe de vérité et de clarté. Je lui écrirai quand je serai plus avancée. Villers m'écrit des lettres où son amour de moi et de Kant se manifestent, mais Kant est préféré. » On voit aussi que Villers et Gérando vont être, mais n'ont pas encore été ses inspirateurs. La préface de *Delphine,* qui met la littérature allemande presque sur la même ligne que la littérature anglaise, marque un progrès dans la connaissance du génie germanique. Les deux voyages d'Allemagne et la société assidue de W. Schlegel firent le reste.

Elle n'en affirme pas moins, dans le premier chapitre du livre *De l'Allemagne,* que l'Allemagne intellectuelle n'était presque pas connue de la France. L'Allemagne de Kant, oui; mais elle-même, Mme de Staël la connaissait-elle beaucoup avant les

révélations de Villers? Et ce qu'elle a vu ou entendu, l'a-t-elle toujours assez observé ou assez écouté? Elle envisage l'Allemagne sous le quadruple aspect social, littéraire, philosophique, religieux. Cette construction monumentale impose le respect. Mais quand on serre de près telle partie gonflée de citations, on s'aperçoit qu'elle contient autant de France que d'Allemagne, et plus de Staël que de Gœthe ou de Kant. Cela tient d'abord, sans doute, à ce que l'ouvrage entier, fort bien composé en vue de piquer et de retenir l'attention, est un perpétuel et ingénieux parallèle des deux littératures, une perpétuelle leçon, tantôt directe, tantôt indirecte, mais toujours claire, à l'adresse de la France, comme on le prévoit dès le début.

Il se pourrait qu'une littérature ne fût pas conforme à notre législation du bon goût, et qu'elle contînt des idées nouvelles dont nous pussions nous enrichir en les modifiant à notre manière... La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse...

Mais, en disant beaucoup de mal, trop de mal parfois, de l'esprit français, de la littérature française, elle restera Française par l'esprit et même par le goût, beaucoup plus qu'elle ne le soupçonne, elle qui se croit un peu Allemande, et c'est ce que les Allemands, eux, voient fort bien. Sans qu'elle en ait peut-être conscience, il lui faut une antithèse qui soit une satire cachée; elle a son antithèse sans rien altérer de la vérité telle qu'elle la voit, puisqu'elle la voit telle, si l'on peut parler ainsi, avec un parti pris très sincère. C'est avec une candeur parfaite qu'elle écrit de l'Allemagne, de ses mœurs privées et publiques, de son avenir politique : « Ses défauts comme ses qualités la soumettent à l'honorable nécessité de la justice... Rien de grand ne s'y fera désormais que par l'impulsion libérale. » Elle en est sûre, dès qu'elle le souhaite. C'est qu'elle regarde au loin, avec tristesse, vers la France de Napoléon. Mais cette France, malgré tout, reste bien aimable. C'est en songeant aux femmes françaises, je le crois bien, qu'elle écrit : « On ne saurait nier que de nos jours elles valent en général mieux que les hommes. » En tout cas, « la conversation, comme talent, n'existe qu'en France », et Paris est « la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus »; et elle le connaît bien, ce mal du pays, qu'explique surtout le regret d'une jouissance si délicate, et elle s'attarde, en des pages d'ailleurs exquises, à définir cet

esprit de conversation, cette manière de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, ce désir de plaire, qu'elle a fait briller en Delphine et en Corinne, parce qu'ils brillaient en elle. Vivant moins en société, ou plutôt de la société, les Allemands ont une originalité individuelle plus profonde; elle écrit son livre pour le démontrer; mais quoi! « rien ne saurait faire qu'une ville d'Allemagne devînt Paris », et « les Allemands feraient bien de profiter, sous des rapports essentiels, de quelques-uns des avantages de l'esprit social en France ». Les universités allemandes ne la consolent pas des salons absents; elle y jette seulement un coup d'œil, et critique, en particulier, l'enseignement scientifique expérimental qu'on y donne, sans avoir pris la peine de le comprendre. En somme, cette Allemagne vertueuse, grave et lourde, de la première partie (*des Mœurs de l'Allemagne*), Mme de Staël lui est indulgente plutôt que favorable. Elle la prend sous sa protection pour la présenter dans la société française, et elle ne la présente qu'en excusant ses gaucheries, son honnête mais épaisse façon de conter et de rire.

On se la figure écoutant avec quelque impatience ces bons Allemands, plus souvent les interrompant, les enseignant et leur faisant payer cher l'honneur qu'elle leur fait parfois de les admirer. C'est bien sous ces traits qu'elle se montre à nous, même dans la seconde partie (*la Littérature et les Arts*), où elle fait les efforts les plus loyaux pour admirer de plein cœur. Tout d'abord, elle est charmée de trouver parmi eux un Allemand qui est un Français, Wieland :

Il y a en lui un poète allemand et un philosophe français qui se fâchent alternativement l'un pour l'autre; mais ses colères cependant sont très douces à supporter; et sa conversation, remplie d'idées et de connaissances, servirait de fond à l'entretien de beaucoup d'hommes d'esprit en divers genres.

Klopstock est bien Allemand, si Allemand qu'il s'égare parfois dans l'idéal. Mme de Staël regrette de ne l'avoir pas connu : « On dit que sa conversation était pleine d'esprit et même de goût; qu'il aimait l'entretien des femmes, et surtout celui des Françaises, et qu'il était bon juge de ce genre d'agréments que la pédanterie réprouve. Je le crois facilement; car il y a toujours quelque chose d'universel dans le génie... » Mais on sent que sa vénération pour la *Messiade* ne va pas sans quelque effroi ou quelque lassitude. On sent de même, si l'on note bien des nuances délicates de pensée ou d'expression, que la trop

paisible majesté de Gœthe l'a comme dépaysée. C'est le poète qu'il faudrait pénétrer dans son œuvre; c'est l'homme qu'elle s'obstine à vouloir saisir dans la vie de société : « Gœthe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation, et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer... *Quand on sait faire parler Gœthe,* il est admirable... Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de raide à l'auteur de *Werther;* mais *quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise,* le mouvement de son imagination fait disparaître en entier *la gêne qu'on a d'abord sentie.* » Elle a beaucoup admiré *Werther,* mais elle n'admire point *Faust* : « La pièce de *Faust* n'est certainement pas un bon modèle. Soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du délire de l'esprit ou de la satiété de la raison, il est à désirer que de telles productions ne se renouvellent pas. » Un tel arrêt marque les bornes, sinon de son intelligence, au moins de sa faculté de sympathie et d'assimilation. Que *Faust* déconcerte un critique français, surtout de ce temps, on le conçoit. Mais elle a l'ambition de faire connaître, aimer l'Allemagne, et c'est devant les œuvres essentiellement allemandes qu'elle recule! Schiller seul paraît lui avoir inspiré « une amitié pleine d'admiration », bien qu'il s'exprimât péniblement en français, et contestât la supériorité de la littérature dramatique française.

Au fond, ce livre et ce voyage en Allemagne sont à double fin : Mme de Staël est le missionnaire du génie français en Allemagne, aussi bien qu'elle est le prophète du génie allemand en France. Quel domaine littéraire réservait-elle donc à l'esprit français d'une part, au génie allemand de l'autre? C'est ici la partie la plus originale, mais aussi la plus contestable de l'ouvrage. Les limites n'y sont pas posées d'une main très sûre. Nous dire que Rousseau, Bernardin, Chateaubriand, « sont tous, même à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme », c'est ne pas nous offrir un critérium sérieux, car, à ce compte, quelques-uns des grands prosateurs classiques, en qui Mme de Staël avait raison de voir nos grands poètes lyriques d'avant le XIXe siècle, Pascal, Bossuet, Fénelon, seraient déjà de l'école allemande. Une définition plus précise est celle qui distingue entre les choses, les pensées, les sentiments, qui forment la matière des deux poésies. En exagérant, sans doute, les difficultés de la versification et de la langue françaises, les exigences d'un esprit plus logique qu'enthousiaste, on ne nous en fait

pas moins comprendre pourquoi les Français ne songent point à mettre en vers ce qui serait pourtant de la véritable poésie. « L'on ne dit en français que ce qu'on veut dire, et l'on ne voit point errer autour des paroles ces nuages à mille formes qui entourent la poésie des langues du Nord. » Il est clair que l'âme de la nature et l'âme française ne se pénètrent pas alors, et que si « c'est cette alliance secrète de notre être avec les merveilles de l'univers qui donne à la poésie sa véritable grandeur », la poésie de Gœthe est infiniment supérieure à celle de Delille. Mais l'évolution poétique qui se prépare alors chez nous, Mme de Staël ne la pressent pas. Ne voyant en France que l'esprit de société et les genres littéraires qui en doivent naître, elle confine les Français dans le génie dramatique, descriptif et didactique. La poésie lyrique ou épique, « telle que les anciens et les étrangers la conçoivent », leur est interdite, et d'ailleurs le vrai sens de la poésie lyrique ne paraît pas accordé aux modernes. On ne lui demande pas de prévoir la *Légende des siècles;* mais elle sait, elle dit dans ce livre même qu'en France Chateaubriand s'efforce de ranimer « la religion et la poésie »; elle écrit, en se souvenant évidemment de lui : « Les bosquets, les fleurs et les ruisseaux suffisaient aux poètes du paganisme; la solitude des forêts, l'Océan sans bornes, le ciel étoilé, peuvent à peine exprimer l'éternel et l'infini dont l'âme des chrétiens est remplie. » Chateaubriand mène à Lamartine, qui prélude déjà aux *Méditations*. Elle ferme dogmatiquement la porte à ce prochain avenir. Du moins, elle prépare cet avenir qu'elle ne prévoit pas, en opposant la poésie « romantique » à la poésie classique.

Le nom de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme... On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques... La littérature des anciens est, chez les modernes, une littérature transplantée; la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore... La poésie française étant la plus classique de toutes les poésies modernes, elle est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple... Les arts, en France, ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent.

Que sera donc, en France, la poésie nouvelle, s'il ne faut rien attendre de la poésie lyrique? Comme Montesquieu, Mme de Staël dirait volontiers que la poésie dramatique est la poésie

par excellence. A voir quelle place lui est ici consacrée, on sent qu'elle y voit aussi la poésie française et sociale par excellence. Mais, plus que tout autre, ce genre est dominé par l'idéal antique vieilli et stérilisé : la tragédie française, emprisonnée dans les trois unités, devenue un véritable tour de force, n'intéresse plus le peuple. Il y a eu des chefs-d'œuvre en ce genre. Est-ce une raison pour qu'il en naisse de nouveaux? Ne vaudrait-il pas mieux tenter des voies nouvelles, suivre, par exemple, la tendance naturelle du siècle qui mène à la tragédie historique? L'histoire serait une source inépuisable de sujets, si l'on donnait plus de liberté à l'art dramatique. « Il faut permettre plus de hardiesse, il faut exiger plus de connaissance de l'histoire; car si l'on s'en tient exclusivement à ces copies toujours plus pâles des mêmes chefs-d'œuvre, on finira par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques... Quand on voit de quelle stérilité notre littérature est menacée, il me paraît difficile de ne pas désirer que nos écrivains reculent un peu les bornes de la carrière : ne feraient-ils pas bien de devenir à leur tour conquérants dans l'empire de l'imagination? » Quelques-unes de ces critiques sont vraiment pénétrantes, et prouvent que son esprit, s'il était resté français, l'était pourtant avec moins d'étroitesse que par le passé. « Les Français, dit-elle, se privent d'une source infinie d'effets et d'émotions, en réduisant les caractères tragiques, comme les notes de musique ou les couleurs du prisme, à quelques traits saillants, toujours les mêmes... Quand on a dit d'un personnage, en France : « Il ne sait pas ce qu'il veut, » on ne s'y intéresse plus, tandis que c'est précisément l'homme qui ne sait pas ce qu'il veut dans lequel la nature se montre avec une indépendance et une force vraiment tragique. » Mais à quoi aboutit ce grand effort de critique et de rénovation? à l'éloge de Ducis, qui, pourtant, selon elle, a eu tort d'imiter les défauts de Shakespeare en même temps que ses beautés.

Nulle part la Française et la femme qu'est Mme de Staël n'apparaissent mieux que dans les deux dernières parties (*la Philosophie et la Morale, — la Religion et l'Enthousiasme*). Nulle part aussi le dessein général de l'ouvrage ne se révèle plus clairement. Il s'agit de restaurer en France ce qui en tout genre y fait défaut, le sentiment et l'habitude du respect. De là ces invectives contre l'auteur de *Candide* et sa gaieté « infernale », source d'ironie desséchante et d'incrédulité dogmatique. « Toute la dégradation morale vient de là. » De là cette attaque à fond contre l'école de Condillac, et cette opposition, forcée

jusqu'à l'erreur, de l'école philosophique allemande à l'école philosophique française. Parce qu'en France l'école sensualiste paraît vouloir « en finir avec la nature morale », il faudra que la philosophie allemande soit celle de la morale et du sentiment, et ne soit que cela. Nous savons aujourd'hui qu'en ce qui concerne Kant, en particulier, son parti pris l'a égarée. Les Allemands de nos jours lui reprochent même de leur avoir, après Rousseau, inoculé ce sentimentalisme qui n'était pas au fond de leur nature, et qu'ils ont secoué, pour redevenir le peuple fort, celui qui s'élève à l'idée tout intellectuelle et stable de la loi, laissant le sentiment mobile aux nations dégénérées de l'Occident. Mais le plan était tracé, et Mme de Staël l'a suivi : « On ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine qu'en retournant à la religion par la philosophie, et au sentiment par la raison. » Malgré l'éloge qui est fait du protestantisme, il ne s'agit pas de fortifier une religion positive, mais de ranimer le sentiment religieux, celui qui est l'âme de toutes les belles et grandes choses, car « il y a de la religion dans toutes les œuvres du génie » ; en un mot, le sentiment de l'infini, inséparable de l'enthousiasme pour le beau idéal, protestantisme et catholicisme se fondent dans ce commun sentiment de l'enthousiasme religieux. Seulement, le protestantisme éveille surtout la conviction rationnelle « que le genre humain est susceptible d'éducation, aussi bien que chaque homme, et qu'il y a des époques marquées pour les progrès de la pensée dans la route éternelle des temps »; le catholicisme parle à l'imagination, favorise la manifestation de la beauté artistique et poétique, et s'en revêt comme d'une parure. C'est un bel ouvrage, et point frivole, que le *Génie du christianisme,* et « c'est une des grandes preuves de la divinité de la religion chrétienne que son analogie parfaite avec toutes nos facultés morales ».

On mesure le chemin parcouru de la *Littérature* à l'*Allemagne.* Naguère la foi rationnelle de Mme de Staël et la foi catholique de Chateaubriand s'opposaient et se heurtaient; aujourd'hui, elles se respectent et se concilient. Mais le point de vue et le ton restent bien différents. La nature de Mme de Staël est généreusement optimiste et enthousiaste. Elle ne conçoit pas le génie sans la bonté, la vie sans le bonheur d'admirer et d'aimer. Elle ne veut pas qu'on se révolte contre le sort, toutes les destinées étant égales à peu de chose près : « On croit trouver de l'injustice dans son partage individuel. Singulier orgueil de l'homme, de vouloir juger la Divinité avec l'instrument qu'il a

reçu d'elle! Que sait-il de ce qu'éprouve un autre? Que sait-il de rien, excepté de son sentiment intérieur?... On finit par apercevoir même dans cette vie pourquoi l'on a souffert, pourquoi l'on n'a pas obtenu ce qu'on désirait. » Ses propres souffrances, elle en laisse échapper, en ce livre même, la confidence indirecte. Elle a connu la gloire, ce « deuil éclatant du bonheur »; elle n'a pas connu, au contraire, ce bonheur conjugal dont elle a caractérisé la privation avec un si douloureux accent. Mais, si elle s'épanche, elle ne se révolte pas, et elle nous enseigne que la seule manière d'influer sur notre sort, c'est d'agir sur nous-mêmes.

Du chapitre intitulé *De l'Influence de l'enthousiasme sur les lumières*, elle dit qu'il est à quelques égards le résumé de tout son ouvrage. Le fond de cet ouvrage serait donc bien une antithèse entre la France ironique et l'Allemagne enthousiaste. Par l'enthousiasme du moins elle est Allemande; par là même elle arrive à se persuader que « l'âme de la nature » s'entretient avec son âme, et qu'elle comprend ce que disent les nuages, les torrents, le vent dans la bruyère. Elle a vraiment oublié le ruisseau de la rue du Bac.

A n'examiner ce livre qu'au point de vue de l'influence passagère qu'il a exercée sur l'Allemagne, de l'influence durable qu'il devait exercer sur la France, on ne pourrait lui refuser une très grande place dans l'histoire de la critique au XIXe siècle. L'Allemagne, un moment jalouse de paraître mériter l'admiration qu'on témoignait à ses vertus et à son génie, s'est mise aujourd'hui fort au-dessus de ce point d'honneur. Mais le goût français, ce goût dont elle dit, dans une phrase supprimée par la censure : « Le bon goût en littérature est, à quelques égards, comme l'ordre sous le despotisme : il importe d'examiner à quel prix on l'achète »; ce goût dont elle-même prouve aussitôt la trop scrupuleuse délicatesse en critiquant certaines hardiesses de Shakespeare et des Allemands; ce goût vaniteusement orthodoxe qui, selon le mot de Corinne au comte d'Erfeuil, élevait autour de la France la grande muraille de la Chine, il a vu tomber ses barrières, qui n'ont point été relevées. Et, en élargissant le goût français, elle formait le goût européen, car elle avait devant les yeux sans cesse ce qu'elle appelait une chose vraiment belle et morale, l'association de tous les hommes qui pensent d'un bout de l'Europe à l'autre. Ne parlons même plus d'Europe : c'est ce qu'il y a de plus humain dans l'homme qu'elle donne comme base à la

critique littéraire. Si « le vrai génie poétique est une disposition intérieure de la même nature que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice » ; si l'âme est comme un temple qu'il faut sanctifier pour la rendre digne de donner l'hospitalité aux nobles pensées ; si, en un mot, l'art a pour but d'émouvoir l'âme, mais de l'émouvoir en l'ennoblissant, il n'y a pas de beauté véritable sans vérité et sans bonté. Ce n'est pas le lieu de discuter cette philosophie du beau ; mais que nous sommes loin des critiques de la Révolution et de l'Empire !

A Vienne, elle avait entendu parler W. Schlegel ; elle avait admiré en lui un critique « qui, loin de s'acharner aux défauts, éternel aliment de la médiocrité jalouse, cherchait seulement à faire revivre le génie créateur ». C'est, nettement définie, cette « critique des beautés » dont Chateaubriand ne donnera la formule que plus tard.

IX

L'influence de Mme de Staël. — Son style. — Mme de Staël et Chateaubriand.

Capable de comprendre le génie créateur en tout temps et en tout pays, Mme de Staël elle-même est-elle de la famille des génies qui ont créé? Michelet ne le veut pas :

> Retirons le mot de génie pourtant ; réservons ce mot sacré. Mme de Staël avait, en réalité, un grand, un immense talent, et dont la source était au cœur. La naïveté profonde et la grande invention, ces deux traits saillants du génie, ne se trouvèrent jamais chez elle [1].

Bien différent est l'avis d'un autre poète, de Lamartine :

> Je viens de lire *Corinne*; tous mes beaux sentiments, nobles, désintéressés, ardents pour la gloire, purs, naturels, élevés, se sont réveillés à cette lecture. Me voilà le défenseur déclaré de cette femme pour laquelle je n'avais qu'un profond mépris. Hier au soir, je soutins une thèse de deux heures contre ses détracteurs. Je soutins qu'elle avait une imagination aussi riche que Chateaubriand ; moins de style à la vérité, moins de raison, moins de force, moins de charme ; que je trouvais plus de belles idées dans une de ses pages que dans un volume entier de Mme de Genlis [2].

1. *Les Femmes de la Révolution.*
2. Lettre à Aymon de Virieu, juin 1809. Il faut remarquer qu'il ne pouvait encore connaître ni l'*Allemagne* ni les *Considérations*. Voir plus loin, sur le « génie » de Mme de Staël, un passage des *Destinées de la poésie.*

Mme de Genlis, soit; Chateaubriand, c'est autre chose. Mme de Staël et Chateaubriand, l'une disciple des philosophes du XVIIIe siècle, l'autre venu de l'émigration, avaient commencé par se traiter en adversaires, cela était inévitable; puis ils étaient devenus amis. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand a dit comment ils le devinrent et jusqu'à quel point ils le furent; il a peint en traits saisissants les derniers jours de Mme de Staël, dont le dernier billet à Mme de Duras contenait un mot affectueux pour « Francis ». Au lendemain de la mort de Mme de Beaumont (3 décembre 1803), elle lui avait écrit de Francfort la lettre la plus affectueusement émue : « Ah ! mon Dieu, *my dear Francis,* de quelle douleur je suis saisie en recevant votre lettre !... Mon cher Francis, donnez-moi une place dans votre vie. Je vous admire, je vous aime, j'aimais celle que vous regrettez. Je suis une amie dévouée, je serais pour vous une sœur. Plus que jamais, je dois respecter vos opinions... Faites que, de quelque manière, nous nous réunissions. *Est-ce que vous ne sentez pas que mon esprit et mon âme entendent la vôtre, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressemblons à travers les différences?* » Ce sont les différences surtout qui nous frappent.

Il en est une qui n'échappe pas même au franc enthousiasme de Lamartine. Chateaubriand est un artiste consommé, un coloriste, un musicien de la phrase. Mme de Staël essaye de « trouver la langue dont la mélancolie ébranle doucement le cœur [1] »; mais, à la manière dont elle dit qu'elle la cherche, on sent qu'elle ne la trouvera pas. Chateaubriand précisément disait d'elle que, pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi de lui ôter le talent de la conversation. Quand Mme Necker de Saussure ne nous l'apprendrait pas, nous devinerions qu'elle écrivait comme elle causait, très vite, et se corrigeait peu, plus soucieuse d'exprimer sa pensée ou son sentiment dans toute leur sincérité spontanée, que d'amener l'expression au dernier degré de précision et de justesse. « Au milieu d'un tourbillon d'idées et de paroles, on sent que la forme, le style (à prendre ce mot dans son sens le plus étendu), a dû être négligé souvent et brusqué quelquefois [2]. » D'ailleurs, elle ne croyait point que la prose pût rivaliser avec la poésie, et elle écrivait, dans le livre de la *Littérature :* « L'harmonie du style en prose a fait de grands progrès; mais cette harmonie ne doit

1. *De l'Influence des passions.*
2. Sainte-Beuve, *Pensées de Joseph Delorme.*

point imiter l'effet musical des beaux vers : si l'on voulait l'essayer, on rendrait la prose monotone, on cesserait d'être libre dans le choix de ses expressions, sans être dédommagé par la consonance de la poésie versifiée. » Chateaubriand lui prouva bientôt le contraire. Très justement, elle affirmait, dans ce même livre, que le style « n'est point une simple forme, qu'il tient au fond des idées, à la nature des esprits », et elle n'avait pas tort de se préoccuper du fond des idées plus que ne faisait parfois Chateaubriand. Mais la nature de son esprit, à elle, l'inclinait à un double défaut de forme : elle improvisait en écrivant, et les termes qui se présentaient tout naturellement à elle étaient des termes abstraits. Elle dira sans sourciller : « la base d'un lien », dans un livre (*Influence des passions*) où l'on trouve les mots *absorbation, inconvenable,* etc.; et, dans la *Littérature:* « Les modernes, *influencés* par les femmes, ont facilement *cédé aux liens* de la philanthropie... Les *liens* domestiques sont *cimentés* par une liberté raisonnable. » Les pages les plus éloquentes sont gâtées par ce dédain vraiment excessif de la forme. Dans les *Considérations,* elle caractérisera ainsi les sentiments que lui fait éprouver le retour de l'île d'Elbe : « Je souffrais jusqu'au fond du cœur *par mes circonstances personnelles.* » Mme du Deffand disait de M. Necker : « Il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit. » Rœderer adressait le même reproche à la fille de Necker, et elle lui demandait si elle n'avait point de coloris dans le style, de mouvement dans les idées, d'éloquence, d'imagination, de sensibilité. Mon Dieu! elle avait tout cela, même, mais plus rarement, le coloris, dans les *Dix Années d'exil,* par exemple. Mais tout cela fait une belle intelligence et une belle âme plutôt qu'un beau style.

La belle âme, en revanche, et la belle intelligence, personne ne les lui refuse, la belle âme surtout. Beaucoup qui n'aiment guère Chateaubriand et son dilettantisme égoïste, qu'on exagère parfois, d'ailleurs, aiment, chez elle, ce « moi » sans sécheresse et sans amertume, cette force expansive de sympathie, qui attachent un dernier charme à ses romans, si vieillis à tant d'autres égards. Certes, beaucoup de choses ont vieilli aussi dans les romans de Chateaubriand. Mais on peut se moquer des prestiges usés de l'enchanteur; on ne le lit pas toujours avec un cœur tranquille. La forme de l'ennui, l'expression du pessimisme, ont changé; le fond humain subsiste, et le grand problème de la destinée, qui se pose dans *René,* pour se

poser aujourd'hui en des termes un peu différents, n'en est pas moins le même problème. Ce n'est pas de la destinée humaine en général, c'est de la destinée et du rôle de la femme dans la société que Mme de Staël nous occupe ; et si parfois elle creuse jusqu'à l'humanité foncière, le plus souvent elle conçoit le roman à la façon d'une thèse sociale ou d'une confidence individuelle. Et sa candeur n'évite pas toujours le ridicule. Comment ne pas sourire lorsque, dans *Delphine,* nous sommes mis en face de cet autel de gazon, élevé dans le jardin des Lebensei, avec cette inscription : « A six ans de bonheur, Élise et Henri ? »

La critique demande encore de l'âme presque autant que de l'intelligence, et la critique, chez Mme de Staël, est toute pénétrée de sentiment. C'est là sa marque originale, sa force le plus souvent, sa faiblesse quelquefois. Serrons pourtant de près les idées dominantes: laquelle lui appartient en propre? Pour faire à cette question une réponse précise, il nous manque bien des éléments d'information. On n'a pas fait pour Mme de Staël ce que Sainte-Beuve a fait pour Chateaubriand : en même temps qu'elle, il faudrait bien connaître son « groupe ». Et cette enquête même serait bien plus nécessaire que pour Chateaubriand, car celui-ci est si évidemment un créateur, que les vues des Joubert et des Fontanes n'ont d'intérêt véritable que par rapport aux siennes. Mais, on l'a déjà observé, les Benjamin Constant et les Schlegel, les Camille Jordan et les de Villers, les Werner, les Gérando, les Chênedollé, sont pour Mme de Staël, en même temps que des amis, des conseillers, des inspirateurs, des maîtres. Ils donnent généreusement leurs idées, et ne les réclament pas quand une autre les met en œuvre, parce que cette autre est une femme de grand talent, douée d'une faculté d'assimilation telle qu'il y aurait injustice autant qu'inconvenance à revendiquer des idées où elle a mis l'empreinte de son intelligence et a fait passer son âme.

Il n'est pas jusqu'à Chateaubriand qui ne soit mis à contribution par elle. De la *Littérature,* publiée avant le *Génie,* à l'*Allemagne,* en passant par *Corinne,* l'évolution dans le sens des idées et même des sentiments de Chateaubriand est très sensible. Ici, nous pouvons juger, ayant en mains les termes de comparaison; ailleurs, nous ne pouvons que conjecturer. Mme de Staël, assurément, a donné l'impulsion à la critique moderne ; elle a communiqué le mouvement qu'elle avait en elle-même, et l'horizon de l'esprit français s'est élargi à mesure que s'élargissait l'horizon de son propre esprit. Mais elle-

même avait besoin qu'on lui révélât ce qu'elle soupçonnait très confusément à l'origine. Les circonstances y ont puissamment aidé : elle a reçu de grandes et rares leçons de choses. Mais l'idée de la critique des beautés est, on le devine, de Schlegel; l'idée de la littérature « expression de la société », entrevue par elle, n'a été précisée que par un « homme d'esprit », qu'elle cite elle-même[1], Villemain. Pour le reste, la préface de la *Littérature,* où elle oppose les deux opinions opposées entre lesquelles se partagent les littérateurs contemporains, est bien vague et témoigne d'un goût peu fixé. Dans les écrits suivants, sa critique est surtout négative : ni l'antiquité ni le siècle de Louis XIV ne doit être considéré comme un modèle unique de perfection; il y a des modèles aussi, et très différents, en Allemagne et en Angleterre.

Le grand défaut dont notre littérature est menacée maintenant, c'est la stérilité, la froideur et la monotonie : or, l'étude des ouvrages parfaits et généralement connus que nous possédons apprend bien ce qu'il faut éviter, mais n'inspire rien de neuf; tandis qu'en lisant les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français, l'esprit est excité par des combinaisons nouvelles, l'imagination est animée par les hardiesses mêmes qu'elle condamne, autant que par celles qu'elle approuve; et l'on pourrait parvenir à adapter au goût français, peut-être le plus pur de tous, des beautés originales qui donneraient à la littérature du XIXe siècle un caractère qui lui serait propre[2].

Ceci est un moyen, presque un expédient; ce n'est pas un principe. Combattre ces préjugés nationaux qui empêchent les Français de rien étudier qu'eux-mêmes, c'est rendre un grand service aux lettres françaises; c'est supprimer un obstacle et déblayer une route, plutôt que l'ouvrir et marquer le but; ce n'est pas créer une philosophie de la critique.

Dans le domaine des idées historiques et politiques, il est possible qu'elle ait frayé la voie à Guizot et aux doctrinaires. La fille de Necker, l'amie de Benjamin Constant, la belle-mère du duc de Broglie, est là, en effet, sur son terrain. Reste à savoir en quelle mesure cette influence a été heureuse et féconde. Comme les pseudo-classiques n'ont pas toujours fait honneur aux classiques véritables, les doctrinaires ont parfois oublié les principes auxquels Mme de Staël était le plus passionnément attachée. Elle a été inébranlable dans sa foi libérale et a mérité par là que Joseph de Maistre lançât contre ses *Considéra-*

1. *Considérations,* I, 2.
2. Préface de *Delphine.*

tions ses foudres orthodoxes : « Nulle part elle n'a déployé un talent plus distingué que dans ses *Considérations sur la Révolution française.* Par malheur, c'est le talent du mal. Toutes les erreurs de la Révolution y sont concentrées et sublimées. » Joseph de Maistre et Mme de Staël, l'antithèse a tenté plus d'un critique. Il est honorable pour Mme de Staël d'avoir pu être choisie pour incarner l'esprit de liberté en face de l'esprit de réaction. Ce même J. de Maistre écrivait à sa fille : « Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre[1]. » Il l'écrivait après *Corinne*, il ne l'eût peut-être plus écrit après les *Considérations*, puisqu'il y voyait une sorte de chef-d'œuvre de l'esprit du mal. Quant à Mme de Staël, entre l'*Allemagne* et les *Considérations*, après tant d'épreuves et d'exils, elle écrivait, en tête de ses *Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau*, la préface la plus sereine (1814), où elle plaidait encore la cause de l'instruction des femmes.

Ces talents ont sans doute leurs inconvénients, comme toutes les plus belles choses du monde; mais ces inconvénients mêmes me semblent préférables aux langueurs d'un esprit borné, qui tantôt dénigre ce qu'il ne peut atteindre, ou bien affecte ce qu'il ne saurait sentir. Enfin, en ne considérant que nos rapports avec nous-mêmes, une plus grande intensité de vie est toujours une augmentation de bonheur : la douleur, il est vrai, entre plus avant dans les âmes d'une certaine énergie; mais, à tout prendre, il n'est personne qui ne doive remercier Dieu de lui avoir donné une faculté de plus.

Pour elle du moins l'augmentation de bonheur n'a pas été en proportion de l'intensité de vie. Et pourtant l'exemple de sa vie vaut mieux encore que ses écrits. Au seuil du XIXe siècle elle aura été vraiment *la femme*, la femme de pensée, de sentiment et d'action. A un plus haut degré qu'elle G. Sand sera écrivain et surtout poète; mais elle ne sera guère qu'un romancier : Mme de Staël fut un romancier, un critique, un politique, l'âme d'une certaine société à un moment décisif de notre histoire, et ceux mêmes qui ne l'ont pas lue ont subi son influence, qui a pénétré la littérature et la société française tout entières.

1. Lettre du 5 novembre 1808. Diderot avait écrit déjà : « On peut citer des femmes, et en citer un grand nombre qui ont fait de grandes actions : où est celle qui ait fait un bel ouvrage, une belle comédie, une belle tragédie, un beau poème, une belle harangue? »

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

Œuvres complètes, 1820-1821, 17 vol. in-8° et in-12; extraits, édit. Jacquinet (Belin).

LIVRES

GRIMM ET MEISTER. — *Correspondance littéraire* (janv. 1799), t. XV, édit. Tourneux; Garnier, 1881, p. 375.

Mme NECKER DE SAUSSURE. — *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël;* Paris, in-8°, 1820.

Mlle ALLART. — *Lettres sur les ouvrages de Mme de Staël;* Paris, 1824, in-8°, Bossange.

LAMARTINE. — *Des Destinées de la poésie*, en tête des *Premières Méditations*, p. 32 sqq. (édit. Pagnerre, 1853).

— *Cours de littérature*, 1856, sq.; *Entretiens*, 152, 153, 154.

DUC DE BROGLIE. — *Souvenirs*, 4 in-8°, 1886, Calmann-Lévy.

VILLEMAIN. — *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. IV, leçons 60, 61; Didier.

DE FÉLETZ. — *Jugements historiques et littéraires;* Périsse, in-8°, 1840.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits de femmes*, p. 81 à 164; Garnier.

— *Causeries du lundi*, I, 441, 442; II, 346; IV, 195, 240 à 262 (*Mme Necker*); V, 190; VII, 25, 329 à 370 (*M. Necker*); VIII, 354, 356; XII, 438; XIV, 463, 466; Garnier. — Cf. *Pensées de Joseph Delorme*, 3 (*Œuvres*, Lemerre, I).

— *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 291 à 334; in-12, Calmann-Lévy.

VINET. — *Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle;* Paris, 1849; t. Ier, *Mme de Staël et Chateaubriand*, cours professé à Lausanne en 1844.

BAUDRILLART. — *Eloge de Mme de Staël;* Paris, 1850, in-4°.

Mme LENORMANT. — *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier;* in-8°, 1862.

— *Mme Récamier;* 1872; *Coppet et Weimar;* Michel Lévy, 1862.

MARIA NORRIS. — *Life and Times of Mme de Staël*, in-8°, 1853.

DE MAZADE. — *La Femme dans la société et dans la littérature* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1862).

GEFFROY. — *Gustave III et la cour de France;* in-8°, 1867. Cf. *Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1856.

EGGER. — *L'Hellénisme en France;* Didier, 1869, in-8°, 2 vol.; t. II, 30e leçon.

MERLET. — *Tableau de la littérature française : 1800-1815*, 3e partie (*la Critique et l'Éloquence*), liv. III, chap. III, IV; liv. IV, chap. III; Hachette, in-8°, 1883.

MICHIELS. — *Histoire des idées littéraires au dix-neuvième siècle en*

France: 4e édit., Dentu, in-8o, 1863; t. Ier, l. Ier, 13; l. II, 1, 2; t. II, l. II, 8.

PAUL ALBERT. — *La Littérature au dix-neuvième siècle*, t. Ier, p. 191 à 252; Hachette, in-12, 4e édit., 1887.

CH. JORET. — *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au dix-huitième siècle*; Hachette, in-8o, 1875.

— *Mme de Staël et la Cour littéraire de Weimar*; 1900 (extrait de la *Revue des lettres françaises et étrangères*).

CARO. — *La Fin d'un siècle*, t. II, chap. IV, V, VI; Hachette, 1880, in-12.

D'HAUSSONVILLE. — *Le Salon de Mme Necker*; 2 vol. in-12, 1882, Calmann-Lévy.

SOREL. — *Mme de Staël*; Hachette, 1892, in-16.

G. PELLISSIER. — *Le Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle*, 1re partie, 3; Hachette, 1890.

MAURICE ALBERT. — *La Littérature sous la Révolution, l'Empire et la Restauration*, chap. VI; Lecène.

MORILLOT. — *Le Roman en France*: Masson; p. 363-375.

LADY BLENNERHASSET. — *Mme de Staël et son temps* (*Frau von Staël*; Berlin, 1887-89, 3 in-8o), trad. de l'allemand par Dietrichs; Paris, Westhauser, 3 vol. gr. in-8o, 1890.

E. FAGUET. — *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle*, p. 123 à 185; Lecène, in-18 jésus, 2e édit., 1891. Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1887.

BRUNETIÈRE. — *Études critiques*, t. Ier, p. 278 à 279, et 4e série, 357 à 385; Hachette, in-12.

— *Questions de critique*, 2e édit.; in-18, Calmann-Lévy (*l'Influence des femmes dans la littérature*).

— Article de la *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1889, p. 875.

— *L'Évolution des genres*, t. Ier, p. 165 à 195; Hachette, in-12, 1890.

— *L'Évolution de la poésie lyrique*, t. Ier, 2e leçon; 1894.

— *Manuel de l'histoire de la littérature française*, liv. III; 1re époque; Delagrave, 1898.

DEJOB. — *Mme de Staël et l'Italie*; Colin, in-18, 1890.

PH. GODET. — *Histoire littéraire de la Suisse française*, chap. XI; Fischbacher, 1890.

A. CAHEN. — *Histoire de la langue et de la littérature française* (Petit de Julleville), t. VII, chap. II; Colin, in-8o, 1899.

EUG. RITTER. — *Notes sur Mme de Staël*: Genève, Georg, in-8o, 1899.

LANSON. — *Histoire de la littérature française*; Hachette.

TEXTE. — *J.-J. Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, 13, 136, 421 à 453; Hachette, in-16, 1895. *Cf.* l'*Histoire* Petit de Julleville, VI, 14; VII, 2, 14; et *les Origines de l'influence allemande dans la littérature du dix-neuvième siècle*, extrait de la *Revue d'histoire littéraire*, gr. in-8o, Colin.

PAUL GAUTIER. — *Mme de Staël et la République en 1798* (*Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1898).

JUGEMENTS

I

C'était une personne animée jusqu'à l'agitation, parfaitement vraie et naturelle, qui sentait avec force et exprimait avec feu. Tourmentée par une imagination qui la consumait, trop ardente à l'éclat et au succès, gênée par les lois de la société qui contiennent les femmes dans un cercle borné, elle brava tout, surmonta tout, et souffrit beaucoup de cette lutte orageuse entre le démon qui la poussait et les convenances qui ne purent la retenir... On voyait chez elle des gens de lettres, des publicistes, des hommes de la Révolution, des grands seigneurs. « Cette femme, disait le premier consul, apprend à penser à ceux qui ne s'en aviseraient point, ou qui l'avaient oublié. » Il y a dans ses ouvrages des aperçus élevés, forts et utiles, une chaleur qui vient de l'âme, une vivacité d'imagination quelquefois excessive; elle manque de clarté et de goût. En lisant ses écrits, on voit qu'ils sont les résultats d'une nature agitée que l'ordre et la régularité fatiguaient un peu. Sa vie ne fut point précisément celle d'une femme, et ne pouvait pas être celle d'un homme; le repos lui a manqué; c'est une privation sans remède pour le bonheur, et même pour le talent.

Mme de Rémusat, *Mémoires;* Calmann-Lévy.

II

L'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne,* je l'ai connue : je l'ai vue tout animée de cette vie puissante et de ce feu de génie qui brillait dans ses moindres entretiens, et qui lui donnait une nature de supériorité que l'on ne peut oublier ni retrouver. Cette personne vraiment admirable, dont les écrits, quelque talent qu'on y reconnaisse, ne sont qu'une épreuve affaiblie d'elle-même, réunissait plusieurs formes d'esprit et d'originalité. Elle appartenait à deux époques; et, avant tout, elle était elle-même.

Villemain, *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle,* 60e leçon; Perrin.

III

Malgré tant d'éclat d'esprit, de mouvement dans le style, et j'ajoute, tant de naturel, ce n'est pas comme écrivain que Mme de Staël occupe dans la littérature une place si éminente; ce n'est pas non plus comme poète, malgré tout ce qu'exhalent de parfum poétique certaines pages de ses derniers écrits; ce n'est pas même comme philosophe, malgré la justesse profonde et la grande portée d'un grand nombre de ses pensées; c'est plutôt, c'est surtout comme *éloquent moraliste,* et aussi comme peintre touchant du cœur humain. Il n'est, sous ce rapport, que peu d'écrivains qu'on puisse mettre à côté d'elle; et quoiqu'elle ait dit d'elle-même que jamais femme n'écrivit ni n'écrira un ouvrage vraiment supérieur, nous osons lui répondre: « Il est vrai, ce n'est pas une femme qui a composé l'*Iliade;* ce n'est pas une femme qui a écrit le *Discours sur les révolutions du globe;* mais c'est une femme qui a écrit *Corinne* et l'*Allemagne...* »

... Non, jamais, tant que notre langue subsistera, les ouvrages de Mme de Staël ne seront réduits à cette valeur en quelque sorte historique où les écrits ne comptent presque plus que comme des jalons ou des colonnes milliaires dans la route de l'esprit humain et dans les annales de la littérature. Ils vivront d'une vie puissante et communicative, comme tout ce qui est vrai, profond et lumineux.

VINET, *Études sur la littérature du dix-neuvième siècle.*

IV

Mme de Staël, génie mâle dans un corps de femme; esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant, comme par un instinct magnétique, tout ce qui sentait fermenter en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée; à elle seule, conspiration vivante, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante, que de mettre le poignard dans la main des conjurés, ou de se frapper elle-même pour rendre

à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde! Ne pouvant susciter un généreux élan dans sa patrie, dont on la repoussait comme on éloigne l'étincelle d'un édifice de chaume, elle se réfugiait dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui seules vivaient alors de vie morale, de poésie et de philosophie, et lançait de là dans le monde ces pages sublimes et palpitantes que le pilon de la police écrasait, que la douane de la pensée déchirait à la frontière, que la tyrannie faisait bafouer par ses grands hommes jurés, mais dont les lambeaux échappés à leurs mains flétrissantes venaient nous consoler de notre avilissement intellectuel, et nous apporter à l'oreille et au cœur ce souffle lointain de morale, de poésie, de liberté, que nous ne pouvions respirer sous la coupe pneumatique de l'esclavage et de la médiocrité.

Lamartine, *Des Destinées de la poésie.*

V

En la lisant, le siècle finissant doit se dire à lui-même le mot du marquis de Posa dans Schiller : « Rappelez-lui qu'il doit porter respect aux rêves de sa jeunesse. » Elle a eu elle-même un mot bien profond : « Désormais il faut avoir l'esprit européen. » C'était donner au siècle qui naissait sa devise. Elle aurait pu la prendre pour elle. Personne, tout en gardant l'amour de ce que sa patrie avait pensé et avait fait de grand, n'a eu plus qu'elle l'intelligence ouverte à tout le travail de la pensée européenne. Elle élargissait la patrie bien plutôt qu'elle ne l'oubliait. C'était un esprit européen dans une âme française.

Faguet, *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle;*
Lecène.

VI

Mme de Staël a laissé des avis qui sont encore salutaires et de grandes leçons qui sont toujours profitables. La pitié pour les misères humaines est l'exhortation perpétuelle de son œuvre; le sentiment de la dignité de l'homme, de son droit à l'indépendance, de sa véritable grandeur fondée sur son élévation morale, en est l'inspiration ; le culte de la justice et l'amour de la liberté en sont le conseil constant et la conclusion. C'est le pain quotidien des âmes; il ne suffit point qu'elles s'en croient

rassasiées; il faut qu'elles en ressentent l'appétit. Mme de Staël a été, en son temps, pitoyable aux victimes et réconfortante aux découragés; son œuvre, virile, est saine à nos contemporains. Il y reste un souffle, venu des hautes cimes, qui balaye les pensées rampantes et les ferments subtils qui décomposent la vie.

Placée entre deux grands siècles, elle paraît comme la dernière fleur de celui qui finit et comme la première semence de celui qui s'élève. Beau génie plutôt qu'artiste en littérature et en histoire, grand témoin plutôt qu'acteur des choses de son temps, elle mérite de vivre, parce qu'elle personnifie une des plus nobles époques de l'âme française.

A. Sorel, *Mme de Staël;* Hachette.

DISCOURS, LETTRES ET DIALOGUES

I

Discours de Mme de Staël à Weimar sur l'esprit français. — A la fin du Consulat, Mme de Staël, déjà suspecte à Bonaparte, s'éloigna de France et visita l'Allemagne, où elle vit Gœthe, Schiller, Wieland, Fichte. Elle les laissa éblouis, un peu étourdis et fatigués de sa verve. Schiller écrit d'elle qu'elle représente la culture française dans toute sa pureté; mais, par cela même, elle était rarement d'accord avec ceux qui refusaient aux Français le sens de la poésie élevée, de la philosophie profonde, de la liberté véritable. Dans un de ces entretiens de Weimar où se jouait son éloquence naturelle, elle prend vivement la défense de l'esprit français méconnu, mais elle plaide sa cause en femme qui sait rendre justice au génie des autres nations.

Elle ne s'étonne point qu'au lendemain d'une révolution qui semble aboutir à la dictature, les étrangers doutent du génie de la France. Si peu profondes cependant que semblent les idées françaises, elles s'imposent à ceux mêmes qui les ont combattues.

On est à son aise pour parler de l'influence française dans un pays qui a échappé à ce qu'elle avait de trop oppressif, et dont la littérature a déjà produit tant d'œuvres originales, dignes d'être mieux connues des Français.

Mais qu'on lui permette de ne pas oublier, même aux côtés d'un Gœthe et d'un Schiller, ce qu'a de lumineux, de généreux, d'universel aussi et d'humain le génie des écrivains classiques du XVIIe siècle.

A des yeux prévenus, le XVIIIe siècle peut sembler moins grand. Elle ne défend pas tout dans l'œuvre voltairienne, mais elle se refuse aussi à la sacrifier tout entière. Elle aime à considérer moins ce que le XVIIIe siècle a détruit que ce qu'il a créé ou renouvelé. Rousseau et Diderot ont encore leurs admirateurs et même leurs disciples en Allemagne.

Au reste, il ne faut pas emprisonner le génie français dans

une formule inflexible : il a revêtu déjà, quoi qu'on dise, des formes bien diverses; à certains symptômes on peut prévoir que de la crise qu'il traverse il sortira élargi et vivifié.

(Concours général. — Rhétorique, 1897.)

II

On sait que Mme de Staël, dans ce voyage en Allemagne d'où elle rapporta l'idée et la matière de son livre, rendit successivement visite à Gœthe et à Schiller. Vous supposerez que Schiller, un peu ému et inquiété par l'approche de la « dame française » (comme en témoigne sa correspondance), a demandé à son ami Gœthe, qui venait de recevoir le premier Mme de Staël, un compte rendu de l'entrevue, avec ses impressions, son opinion et, autant que possible, un portrait.

Vous ferez la lettre de Schiller à Gœthe.

(Nancy. — Licence ès lettres. — Composition, 1896.)

III

Mme de Staël avait émis le vœu que la littérature proprement dite devînt le partage des femmes, et que les hommes se consacrassent uniquement à la haute philosophie.

Benjamin Constant lui écrit à ce sujet.

IV

Mme de Staël envoie à Gœthe ce livre de l'*Allemagne* dont Gœthe a dit : « Le livre sur l'*Allemagne* fut comme un bélier puissant qui ouvrit une large brèche dans la muraille de Chine des vieux préjugés élevée entre nous et la France. »

V

Sous la Terreur, retirée dans son château de Coppet, Mme de Staël y écrivit son livre de l'*Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Elle eut plus d'une occasion alors de rencontrer et d'entretenir Joseph de Maistre, qui osait contre-

dire celle qu'il appelait « la science en jupons », cette femme « qui aurait pu être adorable et qui a voulu n'être qu'extraordinaire ». Il savait rendre justice à son talent et à sa bonté, mais il lui croyait la tête complètement pervertie par la philosophie du temps, et il approuvait peu surtout ses *Considérations sur la Révolution française*. On imaginera entre eux un dialogue sur la crise que traversaient alors en France les institutions, les mœurs et les lettres.

DISSERTATIONS ET LEÇONS

I

Dans la première lettre de *Dupuis et Cotonnet*, M. Ducoudray, magistrat à la Ferté-sous-Jouarre, donne une explication du romantisme où se trouve le passage suivant : « Mme de Staël — ce Blücher littéraire — venait d'achever son invasion, et de même que le passage des Cosaques en France avait introduit dans les familles quelques types de physionomie expressive, la littérature portait dans son sein une bâtardise encore sommeillante; elle parut bientôt au grand jour; les libraires étonnés accouchaient de certains enfants qui avaient le nez allemand et l'oreille anglaise. »

Vous rechercherez le sens sérieux de cette boutade et vous déterminerez et apprécierez le rôle qu'elle attribue à Mme de Staël dans la révolution romantique.

(Nancy. — Licence ès lettres. — Composition, 1896.)

II

Expliquer et discuter cette pensée de Mme de Staël à propos du théâtre tragique français : « Vingt ans de révolution ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du temps. Les sujets grecs sont épuisés. » (*De l'Allemagne*, 2e partie, ch. XV.)

(Rennes. — Licence ès lettres. — Composition, juillet 1897.)

III

Exposer et comparer les idées de Voltaire et de Mme de Staël sur le goût, d'après l'article Gout du *Dictionnaire philosophique* et le chapitre de Mme de Staël *sur le Goût*, dans son livre *de l'Allemagne*.

(Alger. — École supérieure des lettres. — Licence, 1899.)

IV

Mme de Staël a écrit, dans son livre *de l'Allemagne :* « Le cours des idées depuis un siècle a été tout à fait dirigé par la conversation. On pensait pour parler, on parlait pour être applaudi, et tout ce qui ne pouvait pas se dire semblait être de trop dans l'âme. » (1re partie, chap. XI.)

Vous rechercherez si cette observation estjuste. Vous déterminerez quelle empreinte *l'esprit de conversation,* au XVIIIe siècle, avait marquée sur la littérature française tout entière. Vous examinerez l'opportunité de ce désaveu qu'en fait Mme de Staël, en 1810. Vous ferez voir que c'est là une date dans notre histoire littéraire.

(AGRÉGATION DES JEUNES FILLES, 1900.)

V

Expliquer ce mot de Mme de Staël : « Nos seuls grands poètes peut-être sont nos grands prosateurs, Bossuet, Pascal, Fénelon. » On supposera ce mot écrit vers 1900.

(Paris. — BACCALAURÉAT, 1897.)

VI

« L'étude de la langue est beaucoup plus favorable aux progrès des facultés chez l'enfant que celle des mathématiques ou des sciences physiques. » (Mme DE STAEL.)

Discuter cette opinion.

(PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES. — Sciences. Morale. — Aspirantes, 1895.)

VII

Que pensez-vous de ce mot de Mme de Staël : « La description animée des chefs-d'œuvre donne bien plus d'intérêt à la critique que les idées générales qui planent sur tous les sujets sans en caractériser aucun »? (*De l'Allemagne*, 2e partie, chap. XXXI.)

(Saint-Cloud. — DEVOIR DE LETTRES.)

VIII

Expliquer cette pensée de Mme de Staël : « Tout ce qui fait de l'homme un homme est le véritable objet de l'éducation. »

(Direction des écoles normales. — Aspirantes, 1883.)

IX

« Écrire, c'est exprimer à la fois son caractère et son esprit. » (Mme de Stael, *Corinne*.)

(Fontenay-aux-Roses. — Sciences. — Devoir.)

Beaucoup avant Mme de Staël, Sénèque avait dit : « Le discours est la physionomie de l'âme; » et lui-même se souvenait sans doute de Platon, qui avait dit le premier : « Tel style, tel caractère. » Qui ne connaît le mot de Fénelon : « On pense (esprit), on sent (caractère), et la parole suit ; » et celui de Buffon : « Bien écrire, c'est à la fois bien penser (esprit), bien sentir (caractère) et bien rendre (style)? » Gœthe ne craint pas d'écrire : « Le style d'un écrivain est la reproduction fidèle de son esprit... Si la langue ne trahit pas le cœur, il est inutile de faire à grand bruit la chasse aux idées. » Enfin, de notre temps Doudan n'a pas été moins affirmatif : « Le fond de soi doit éclater partout, dans la conversation, dans les lettres comme dans les écrits publics. »

Et ce n'est pas au hasard qu'ils ont ainsi parlé. Il n'y a, en effet, de véritable écrivain que celui qui pense et sent d'une manière personnelle, c'est-à-dire qui est quelqu'un. Si nous connaissons familièrement les grands écrivains d'autrefois, si nous savons distinguer à première vue Bossuet de Fénelon, Corneille de Racine, Pascal de la Rochefoucauld, Voltaire de Montesquieu, c'est que nous avons pénétré leur manière de penser et de sentir, c'est qu'ils gardent à nos yeux une physionomie fortement individuelle. Alors même que les idées émises par eux sont empruntées à d'autres, ils se les approprient par une façon de les exprimer qui n'appartient qu'à eux. C'est ce qu'on appelle le « ton », qui est le rapport du sujet à l'esprit qui s'identifie avec lui. Le ton peut varier, mais ce qui ne varie point, c'est le trait dominant du caractère et de l'esprit, ce qui fait que tel écrivain est lui-même, et n'est pas un autre.

Les études littéraires perdraient beaucoup de leur charme si nous n'y goûtions pas à tout moment le plaisir que goûtait parfois Pascal : trouver un homme là où l'on croyait ne trouver qu'un auteur.

Le bon écrivain *doit-il* exprimer dans son style son caractère et son esprit? Il est évident qu'il le doit, s'il veut être original. Comme la Fontaine, il doit rendre *siens* tous les sentiments et toutes les idées dont il se fait l'interprète, car, c'est encore Mme de Staël qui l'affirme, le génie porte le caractère de l'individu qui le possède. Il ne sera éloquent que s'il est sincère, et il ne sera sincère que s'il se livre tout entier. Or l'homme a deux sortes de facultés : les facultés de l'esprit et celles du caractère, les facultés intellectuelles et les facultés morales, étroitement liées et inséparables. C'est donc toute son âme que l'écrivain devra faire passer dans ses écrits, et c'est toute son âme que nous y devrons chercher, sans oublier pourtant que l'œuvre, prise isolément, n'a pas tout son vrai sens, et que, pour en bien saisir les nuances, il faut la replacer à sa date, dans le milieu où elle a vu le jour, c'est-à-dire que la critique historique moderne, préoccupée de la biographie et de la psychologie des auteurs, doit venir au secours de l'ancienne critique exclusivement littéraire. En les complétant l'une par l'autre, on pénétrera jusqu'au fond de l'âme des écrivains, que le style, à première vue, nous aura permis de deviner. Il faut faire exception sans doute pour certains genres d'écrits où la personnalité se révèle avec plus de peine, et parfois même doit se réserver; mais, dans la plupart des cas, tout homme qui sait, à sa façon, selon le mot de la Bruyère, « exprimer le vrai », nous apparaît sous des traits distincts, qui s'imposent à notre souvenir.

Le lecteur *peut-il* toujours discerner la physionomie intellectuelle et morale de l'écrivain? Vauvenargues ne le croit pas : « Ce serait une témérité, dit-il, de juger de *tous* les hommes. Il est rare peut-être de trouver une proportion *exacte* entre le don de penser et celui de s'exprimer. Les termes n'ont pas *toujours* une liaison nécessaire avec les idées. » Dans cette mesure, l'objection est acceptable : non, le style ne donne pas *toujours* la mesure *exacte* du caractère et de l'esprit d'un écrivain. Il est même certains genres, comme le genre dramatique, où l'auteur doit apparaître le moins possible pour laisser parler et agir ses personnages; c'est ce qui fait que Molière, profondément humain, est si supérieur à Beaumarchais, qui se peint

lui-même sous les traits de Figaro. Puis, le style n'est pas nécessairement le miroir de l'âme, et c'est bien à tort qu'on a donné ce sens au mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme même » (c'est-à-dire est de l'homme même, appartient seul en propre à l'homme). Un cœur sec peut écrire avec verve, un cœur chaleureux avec froideur. Mais il n'est question ici que des bons écrivains; or ne peut-on deviner *une partie* de leur caractère d'après ce qu'ils ont écrit, d'après les préférences qu'ils manifestent pour certains sujets, la façon dont ils les conçoivent et les traitent, avec plus ou moins d'ordre (esprit) et de mouvement (caractère)? Un esprit éminent peut, il est vrai, être associé à un caractère vil et jouer un rôle; mais il ne le soutiendra pas longtemps devant des yeux exercés. Étroitement lié à l'esprit, le caractère exerce sur lui une action directe, et par là en exerce une aussi sur le style. Si donc on fait la part des exceptions, on jugera que le mot de Mme de Staël est vrai, surtout pour les genres, comme la correspondance, où le caractère a plus d'occasions de se révéler.

Bien que nous ne puissions nous flatter d'être des écrivains et d'en former, nous devons essayer : 1° pour nos élèves, dont les compositions permettent rarement d'apprécier tout l'esprit et tout le caractère, de les encourager à être originales en s'appropriant les idées qu'elles empruntent, à se montrer elles-mêmes sans fausse honte; — 2° pour nous, de nous faire une personnalité, pour nous faire une parole et un style, pour acquérir l'autorité que donne seul l'effort personnel.

X

Expliquer ce mot de Mme de Staël : « Toutes les véritables vertus dérivent de la bonté. »

(Fontenay-aux-Roses. — Section des sciences. Devoir.)

Visiblement, Mme de Staël songe à elle-même en écrivant ce mot, et l'idée qu'elle y exprime revient souvent dans ses livres sous une autre forme. « Je n'ai jamais vu, dit Benjamin Constant, une femme meilleure, ayant plus de grâce et de dévouement. » Elle espérait sans doute que cette bonté naturelle lui tiendrait lieu des qualités moindres qui lui manquaient; c'est pourquoi elle réunit et confond dans la bonté toutes les vertus véritables, c'est-à-dire spontanées, dédaignant les vertus

acquises par un effort persévérant. Ses héroïnes, comme Delphine, sont bonnes comme elle, d'une bonté facile, expansive, ennemie de la contrainte. En cela elle est bien fille de ce XVIIIe siècle où le sentiment a été exalté peut-être outre mesure, et disciple de Rousseau, qui aime à répéter aussi : « L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. » (*Émile.*) La mère de Mme de Staël, Mme Necker, se contentait de penser que « la bienveillance est le véritable bien social »; Mme de Staël est plus hardie et plus exclusive.

Dans quelle mesure a-t-elle raison? Il semble bien que la bonté soit la vertu primordiale, essentielle, vraiment humaine, et que Bossuet n'ait pas tort de dire : « Lorsque Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. » Mais ce germe ainsi déposé en nous peut rester stérile. Il convient, en effet, de distinguer entre la bonté innée, mais qui reste latente et souvent dégénère en faiblesse, et la bonté qui se manifeste au dehors par des actes. La première a été définie par Charron : « Cette preudhommie naturelle et aysée et comme née avec nous s'appelle proprement bonté, qualité d'âme bien née et réglée. » Mais cette bonté, disposition du tempérament plus encore parfois que de l'âme, reste souvent passive; elle peut n'être qu'une bienveillance vague et banale, épanchée au hasard sur tous, indifférente au bien et au mal. L'autre bonté, la seule qui mérite ce nom, c'est la sympathie active, c'est une habitude constante de l'âme, qui ne se contente pas de sentir, mais agit, et agit à tous les instants, sans défaillance, car pour être vraiment bon il ne suffit pas de l'être tel jour, à telle heure, il faut affermir la vertu d'abord indécise par une série d'actes isolés dont la réunion compose un ensemble continu et harmonieux. La volonté doit soutenir, éclairer, diriger le sentiment, qui sans elle est inutile ou dangereux même. Alors seulement les grands sacrifices seront possibles et faciles. Qu'est-ce que la charité, sinon la bonté militante? que le dévouement, sinon la bonté exaltée? « Celui-là est bon qui fait du bien aux autres; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon. » (LA BRUYÈRE.)

Entendu ainsi, le mot de Mme de Staël contient une grande part de vérité. La sympathie active pour l'homme, la charité, le dévouement, la pitié (car « la pitié naturelle est fondée sur les rapports que nous avons avec l'objet qui souffre » [BUFFON]), presque toutes les vertus sociales, ont la bonté pour principe. Mais est-elle le principe unique de toutes les vertus véritables?

Écartons les vertus, plus apparentes que réelles, qui dérivent de la seule habitude ou qu'imposent les convenances sociales : c'est sans doute à ces vertus tout extérieures que Mme de Staël pensait lorsqu'elle glorifiait par opposition les vertus innées, les sentiments spontanés. Mais « on n'est pas vertueux parce qu'on a de bons sentiments; on est vertueux lorsque, par devoir, on réussit à combattre ses sentiments déréglés. » (VINET.) C'est surtout et presque exclusivement, semble-t-il, des vertus sociales que Mme de Staël s'est préoccupée. Encore plus d'une vertu sociale est-elle fondée sur la justice autant que sur la bonté : la tolérance par exemple. Prenons cette *idée* de justice et opposons-la à cet instinct de bonté; nous nous convaincrons bien vite que ce n'est pas par bonté qu'on est juste, puisqu'il faut l'être même envers ses ennemis. Justice, devoir, effort de volonté, discipline sévère de nous-mêmes, tous ces mots, toutes ces idées, semblent former un contraste naturel avec le mot et l'idée de bonté, de cette bonté universelle et souriante, à qui font défaut parfois

ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

La pensée de Mme de Staël serait-elle donc fausse? Non, elle est seulement incomplète, ou plutôt elle est vraie au fond et contestable dans la forme. S'il n'est pas vrai que toutes les vertus dérivent de la bonté, presque toutes, et les meilleures, et les plus humaines, en dérivent pourtant. Disons mieux : toutes ont besoin d'être complétées et, pour ainsi dire, couronnées par la bonté. Sans la bonté, telle vertu excellente, comme l'économie, deviendrait vite un défaut, car il y a des vertus (improprement appelées de ce nom) qui peuvent n'être que des formes raffinées de l'égoïsme. Sans elle, l'idée de justice elle-même, la plus haute que les hommes aient conçue, semblera bien sèche et bien froide; le courage perdra de son prix à nos yeux s'il n'est attendri par le voisinage, par l'alliance nécessaire de cette bonté dévouée. Ainsi la bonté n'est pas la source unique de toutes les vertus; elle en est plutôt le fondement *presque toujours* indispensable, le complément et comme l'achèvement *toujours* utile, pour ne point dire davantage. C'est en ce sens qu'on peut accepter sans réserve les vers de Victor Hugo, poétique paraphrase du mot de Mme de Staël :

La bonté, c'est le fond des natures augustes.
D'une seule vertu Dieu fit le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

En résumé, si la justice et la bonté sont des vertus distinctes, on ne les conçoit guère séparées. L'idée a besoin d'être échauffée par le sentiment; le sentiment a besoin d'être conduit par l'idée. Ainsi l'homme vraiment homme doit être à la fois bon et juste : « L'homme conduit par la charité et appuyé sur la justice, dit Cousin, marche à sa destinée d'un pas réglé et soutenu. »

XI

« Il existe une telle connexité entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même son goût en littérature, on agit sur l'élévation du caractère. »

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de littérature.)

XII

Mme de Staël a dit : « Tout ce que l'homme a fait de grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. » Est-ce entièrement vrai? La littérature française, en particulier, n'est-elle grande que par là?

(Fontenay-aux-Roses. — Devoir de seconde année.)

XIII

Caractériser l'influence de Rousseau sur Mme de Staël.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XIV

Comparer Mme de Staël à G. Sand.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XV

D'après les chapitres inscrits au programme, indiquez par où Mme de Staël incline vers l'Allemagne et par où elle reste Française presque malgré elle.

(Fontenay-aux-Roses. — Leçon.)

XVI

Définir le génie allemand selon Mme de Staël, l'opposer au génie français tel qu'elle le voit et tel que vous le voyez.

(Fontenay-aux-Roses. — LEÇON.)

XVII

Commenter ce mot de Mme de Staël : « En tout genre, nous autres modernes, nous disons trop. »

XVIII

Expliquer ce qu'a voulu dire Mme de Staël quand elle a écrit (*De l'Allemagne,* II, 29) : « C'est presque un homme d'État qu'un grand historien. »

XIX

« Je ne dissimulerai pas que les romans, même les plus purs, font du mal; il nous ont trop appris ce qu'il y a de plus secret dans les sentiments. » (*De l'Allemagne,* II, 28.) Après avoir lu les romans de Mme de Staël, que pense-t-on de cet arrêt?

Villefranche-de-Rouergue. — J. Bardoux, imprimeur.

Paris. — Imp. WATELET et VIGOT, 18, rue d'Odessa.